Palat. XXXVII-18.

COURS ÉLÉMENTAIRE

D'HISTOIRE UNIVERSELLE.

VII.

83850

COURS ÉLÉMENTAIRE

D'HISTOIRE UNIVERSELLE,

RÉDIGÉ SUR UN NOUVEAU PLAN,

OU

LETTRES DE Mme D'IVRY A SA FILLE,

PAR Mlle M. DE B******.

DÉDIÉ A S. A. I. ET R. MADAME MÈRE.

HISTOIRE MODERNE.

TOME TROISIÈME.

PARIS,

J. G. DENTU, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,

RUE DU PONT-DE-LODI, n° 3, PRÈS LE PONT-NEUF.

1809.

COURS

ÉLÉMENTAIRE

D'HISTOIRE UNIVERSELLE.

LETTRE XXII.

Coup-d'œil général sur les peuples dévastateurs de l'empire. — Origine des Goths, Scythes, Tartares et Germains. — Aperçu sur l'histoire des Ostrogoths, Huns, Gépides, Suèves, Vandales, Allemands, Bourguignons et Francs, jusqu'à l'époque de la conversion de Clovis.

AVANT de vous donner la suite de l'histoire de l'empire d'Orient, qui prit le nom d'empire grec après la dissolution de celui d'Occident, je pense devoir vous parler des royaumes qui s'élevèrent sur les débris de celui-ci.

Inutile, je crois, de revenir sur les causes de son anéantissement, nous les avons succinctement considérées en terminant ma dernière lettre, et vous ne devez avoir oublié celles que je vous

ai plus spécialement indiquées, en suivant le cours des événemens.

Je me contenterai donc, ma chère Aline, de jeter avec vous un coup d'œil plus attentif sur les peuples qui envahirent les belles et riches provinces de l'empire, où ils fondèrent des royaumes particuliers.

Nous allons par conséquent retourner un peu sur nos pas, et tâcher de reconnaître l'origine des barbares célèbres dans les fastes de l'histoire.

L'empire romain confinait au nord avec trois principales nations, les Goths, les Scythes ou Tartares et les Germains dont les Francs faisaient partie. Les Goths furent les premiers qui en ébranlèrent les fondemens. Ils étaient, suivant la plus commune opinion, originaires de la Scandinavie, qui comprend la Suède et la Norwège, et pouvaient avoir pris leur nom de l'île de Gottand. D'anciens historiens de leur nation les ont confondus avec les Gètes qui, longtemps même avant Auguste, occupaient ce qu'on appelle aujourd'hui la petite Tartarie, avec les Vandales, les Gépides et les Sarmates. Les auteurs modernes distinguent essentiellement ces derniers des autres; mais nous disent que les

Cimbres, Teutons, Gètes et Goths sont originairement le même peuple ; ce qui semble l'annoncer, c'est la ressemblance de leur langage.

Ils étaient divisés en plusieurs tribus, dont les principales étaient celles des Ostrogoths ou Goths orientaux, et celles des Visigoths ou Goths occidentaux. On les appela ainsi, parce que, lorsque ces peuples sortirent de leurs demeures pour aller s'établir sur les bords du Pont-Euxin, les uns prirent le côté de l'Orient, les autres celui de l'Occident. Il y avait parmi eux deux familles principales, celle des Amales, qui donna aux Ostrogoths un grand nombre de rois, et celle des Baltes, qui commandait aux Visigoths.

On a peu de détails sur les mœurs de ces peuples ; on sait seulement qu'ils pratiquaient l'hospitalité, et l'on dit que la polygamie était chez eux en honneur. Un homme était estimé à proportion du nombre de ses femmes ; il en prenait autant qu'il pouvait en nourrir. De là une multitude d'enfans, une nombreuse population qui porta ces peuples à chercher au loin des établissemens. Les parens ne gardaient près d'eux qu'un seul de leurs enfans ; ils envoyaient les

autres chercher d'autres pays : c'est ainsi qu'on explique comment l'empire était sans cesse inondé de ces essaims de dévastateurs renaissans. Ils s'échappaient des glaces du nord, ils s'empressaient de chercher des climats plus doux à mesure qu'ils se sentaient assez forts pour vaincre les dangers. Du temps de Caracalla, et sous les empereurs ses successeurs, ces peuples essayèrent d'entamer les frontières de l'empire en Orient, et furent toujours repoussés, mais jamais domptés ni rebutés. Sous l'empire de Valens, l'an 376, les Ostrogoths, maîtres de tout le Septentrion, furent subjugués par les Huns, peuple de la Tartarie orientale. Les Visigoths qui s'étaient alors séparés d'eux, se dérobèrent à l'esclavage, et s'étant avancés jusque dans la Moldavie, députèrent à l'empereur Valens pour lui demander des établissemens dans ses états, sous la promesse de servir dans ses armées comme de bons et fidèles sujets. Ils avaient mis à la tête de leur députation l'évêque Ulphilas, qui, pour plaire à l'empereur, ayant embrassé l'arianisme, en infecta toute la nation des Goths, tant orientaux qu'occidentaux, et traduisit l'Ecriture sainte en leur langue. On délibéra long-temps

si l'on recevrait dans l'empire ce grand nombre d'étrangers. L'affirmative l'emporta, et l'on a écrit qu'il en était passé deux cent mille avec leurs femmes et leurs enfans. Ils se répandirent dans la Mœsie et dans la Thrace, en deçà du Danube. D'autres tribus de Goths qui habitaient au delà de ce fleuve, demandèrent la même faveur, et furent refusées; mais peu de temps après, ces Goths se joignirent à d'autres barbares, et passèrent le fleuve malgré les efforts des Romains. On s'était engagé à fournir aux premiers des subsistances; mais Lupicin, qui commandait dans la Thrace et dans la Mœsie, voulut les leur faire acheter, et réduisit une partie de ces malheureux à se vendre comme esclaves pour avoir de quoi se nourrir. Les autres, dans leur désespoir, se réunirent sous un chef nommé Fritigerne, qui vainquit Lupicin. Cette révolte fut suivie de plusieurs autres; et une infinité d'autres barbares qui passèrent le Danube, aidèrent les premiers à vaincre les Romains en plusieurs rencontres. Je ne suivrai point les Goths dans leurs diverses invasions; vous les avez vu désoler une partie de l'empire, être soumis et asservis par le grand Théodose, recommencer

leurs dévastations sous ses successeurs; vous avez vu enfin Alaric, roi des Visigoths, profiter de la faiblesse d'Arcadius et d'Honorius pour faire trembler ces princes.

Le royaume des Visigoths qu'Ataulphe, successeur d'Alaric, vint fonder en Espagne, a assez attiré notre attention pour n'avoir pas besoin de nous arrêter plus long-temps. Sans entrer dans tous les détails de l'histoire des Visigoths, je vous en ai fait connaître les événemens importans jusqu'à l'époque où finit l'empire d'Occident. Je continuerai de les suivre dans leurs rapports avec les autres peuples.

Pendant que les Visigoths, qui habitaient plus près que les autres nations gothiques des frontières de l'empire, s'efforçaient d'y pénétrer pour en piller les provinces et s'y établir, les Ostrogoths, gouvernés par des princes de la maison des Amales, avaient tourné leurs armes vers les régions septentrionales de l'Europe, et en avaient assujéti une grande partie. Ils comptaient une longue suite de rois, jusqu'à Erménéric, le plus célèbre de tous, et dont ils comparaient les exploits à ceux d'Alexandre-le-Grand. Il avait conquis toute la Scythie euro-

péenne et les vastes contrées de la Germanie septentrionale, c'est-à-dire, la Sarmatie, une partie de la Russie, et tous les pays situés sur les côtes de la mer Baltique. Il était parvenu à l'âge de cent dix ans, et ne s'attendait pas qu'on dût lui enlever, avant sa mort, les vastes états dont la conquête lui avait coûté des peines et des travaux infinis. Il en perdit le fruit ; son empire devint sous le règne de Valens la proie des Huns. Erménéric, malgré son grand âge, s'avança cependant pour combattre l'innombrable armée des Huns ; mais au moment qu'il se préparait à leur livrer bataille, deux scélérats attentèrent à sa vie, et le blessèrent de deux coups d'épée, qui le mirent hors d'état de commander lui-même son armée. Le roi des Huns, nommé Balamir, saisit ce moment pour attaquer les Ostrogoths ; et avant la fin de la bataille, Erménéric mourut, moins de ses blessures que de la douleur de voir ses troupes prêtes à succomber. Sa mort acheva de décourager les Ostrogoths ; ils mirent bas les armes, et se rendirent au vainqueur, qui en immola quelques-uns, et réduisit le reste sous le joug de sa domination, mais sans leur ôter la forme de leur gouvernement, ni

la liberté d'avoir des rois ou chefs de leur nation. Ils élurent Vinithaire pour succéder à Erménéric ; ce prince était comme lui de la race des Amales, et travailla à délivrer son peuple de la servitude des Huns. Il les vainquit en deux combats, et les eût peut-être tout-à-fait défaits, si leur roi Balamber ne l'eût fait lâchement assassiner. Parmi ses successeurs, on remarque Thorismond, jeune prince, en qui l'on admirait des talens supérieurs pour la guerre, et qui mourut d'une chute de cheval après une victoire qu'il venait de remporter sur les Gépides, soumis comme lui à l'empire des Huns. Les Ostrogoths, désespérés de cette perte, laissèrent vaquer leur trône pendant quarante ans. Vandelaire, cousin germain de Thorismond, mit fin à ce long deuil en prenant le sceptre des Ostrogoths.

Ce prince eut trois fils, Valémir, Théodémir et Vidémir, qui donnèrent le rare exemple d'une union, que ni l'ambition, ni l'intérêt n'altérèrent jamais un instant. Valémir, comme l'aîné, fut nommé roi des Ostrogoths, et ne consentit à prendre le commandement qu'à condition de le partager avec ses frères. Attila régnait alors sur les Huns. Les

trois frères furent forcés de marcher à sa suite, comme ses sujets, dans les Gaules et dans l'Italie, pour faire la guerre aux Visigoths, leurs frères et leurs alliés. Mais à la mort de ce tyran, la division qui se mit entre ses enfans pour le partage de sa succession, donna aux rois des différentes nations qu'il avait assujéties, les moyens de sortir d'esclavage. Une bataille où les Huns furent taillés en pièces par Ardaric, roi des Gépides, les réduisit à se retirer sur les bords du Pont-Euxin et vers les embouchures du Danube. Tous les rois, sujets d'Alaric, secouèrent le joug, et s'étant mis sous la protection et au service des Romains, en obtinrent, outre des pensions annuelles, des établissemens en différentes provinces de l'empire. L'empereur Marcien accorda en particulier aux Ostrogoths la Pannonie, et les trois frères Valémir, Théodémir et Vidémir se la partagèrent entr'eux pour y commander séparément chacun dans leur district. Les fils d'Attila, qui les regardaient comme des rebelles, tentèrent de les faire rentrer sous le joug. Ils attaquèrent Valémir à l'insu de ses frères; mais, tout inférieur qu'il était en forces, il les vainquit, et le petit nombre

de ceux qui lui échappèrent, alla chercher son salut dans le pays qu'on nomme aujourd'hui la petite Tartarie. Le jour même de cette défaite, il naquit un fils à Théodémir; il le nomma Théodoric; et par ses vertus, autant que par ses exploits, il mérita le surnom de Grand.

Cependant l'empereur Marcien ayant cessé de payer les pensions des Ostrogoths établis en Pannonie, les trois frères lui en portèrent leurs plaintes par des ambassadeurs, et n'ayant point été écoutés, entrèrent dans l'Illyrie et la ravagèrent. L'empereur reconnut ses torts, se hâta de faire avec eux un nouveau traité d'alliance, leur envoya les pensions ordinaires, et pour gage de la paix, demanda qu'on lui remît entre les mains le jeune Théodoric, alors âgé de huit ans. Il promit de le faire élever sous ses yeux d'une manière digne de sa naissance; et Théodémir, après quelques difficultés, consentit à se séparer de cet enfant, qui donnait déjà de grandes espérances; il l'envoya à Constantinople.

Les Ostrogoths, qui ne connaissaient d'autre profession que celle des armes, attaquèrent les nations de leur voisinage; ils battirent de nouveau les Huns, et sous la conduite de Théodémir, ils

pénétrèrent dans la Germanie. Là, ils remportèrent de grandes victoires sur les Suèves, et prirent leur roi Hunimond; mais content de les avoir vaincus, Théodémir leur accorda la paix, adopta Hunimond, et le renvoya dans ses états avec tous les prisonniers qu'il avait faits. Ce prince perfide et ingrat, n'usa des bienfaits de Théodémir que pour soulever contre les Ostrogoths tous les peuples voisins, et avec une formidable armée, il les attaqua lorsqu'ils s'y attendaient le moins. Valémir marcha au devant de lui, et dans la bataille qu'il lui livra, fut tué au premier choc. Les Ostrogoths, loin de se décourager, redoublèrent leurs efforts pour venger la mort de leur roi, et firent un tel carnage des Suèves, que cette nation fut presque anéantie. Hunimond, sans se rebuter, forma une nouvelle armée de diverses nations qu'il avait appelées à son secours. Théodémir et Vidémir s'étant réunis, vainquirent de nouveau Huinmond, et pénétrant alors sans obstacle dans la Germanie, ils y firent un riche butin.

Au retour de cette expédition, Théodémir reprit à Constantinople son fils Théodoric, alors âgé de dix-huit ans. Le jeune prince ne tarda pas à se signaler

contre les Sarmates, et peu après il partagea les succès de son père, qui, sous le règne de Zénon, enleva différentes places à l'empire d'Orient, et se rendit si redoutable, que l'empereur fut trop heureux de l'engager à faire la paix, en lui cédant une partie considérable de la Thrace.

Théodémir survécut peu à ce traité, et Théodoric, qui lui succéda, signala les commencemens de son règne en dévastant la Grèce et l'Illyrie. Le général romain, après avoir vainement essayé d'arrêter ses progrès, le fit consentir à un accommodement. Le roi des Ostrogoths demanda qu'on le nommât l'un des généraux de l'empire, et qu'on lui accordât les droits de citoyen de Constantinople, et la faculté d'exercer les principales dignités de la cour. On capitulait sur les distinctions qu'il demandait, lorsqu'éclata la conspiration de Vérine et du patrice Illus contre Zénon; et ce prince, contre qui Théodoric avait repris les armes, fit alors tout au monde pour le gagner, et s'en faire un appui contre ses ennemis.

Nous verrons ce roi des Ostrogoths jouer un grand rôle dans la révolution qui rappela Zénon sur le trône, et deve-

nir encore plus célèbre par la conquête de l'Italie ; mais pour ne point anticiper et éviter les répétitions, je remets la suite de l'histoire de Théodoric à cet important moment.

Les Vandales, dont nous avons beaucoup parlé dans l'histoire de l'empire, formaient une nombreuse tribu de la nation gothique, ils avaient leurs établissemens sur les côtes de la mer Baltique, ce qui fait présumer qu'ils faisaient partie des Ostrogoths. Leur nom Vandales vient d'un mot gothique, qui signifie *errer*, et peignait par conséquent leur manière de vivre. C'est dans l'Histoire romaine qu'on trouve tout ce qu'on sait de ces peuples ; ils n'eurent point d'annales particulières. Ils parurent déjà redoutables sous Caracalla, et attaquèrent l'empire avec succès sous Aurélien, qui les força cependant de se retirer. Ils allèrent alors porter leurs armes dans les Gaules, y furent vaincus par l'empereur Probus, se rejetèrent ensuite sur la Grèce, et, selon l'opinion commune, furent de nouveau appelés dans les Gaules par le perfide Stilicon. Ce général, et principal ministre d'Honorius, dont je vous ai détaillé les vues ambitieuses, passe généralement pour avoir invité les

Vandales à passer dans ces provinces avec les Alains, originaires de la Scythie, et les Suèves, qui habitaient dans l'intérieur de la Germanie septentrionale. Nous avons vu les ravages de ces peuples dans les Gaules, qu'ils désolèrent trois ans entiers; les Francs les combattirent: et alternativement vainqueurs et vaincus, ils finirent par être repoussés aux pieds des Pyrénées. C'est alors que les Vandales se déterminèrent à en franchir les passages, et qu'ayant rapidement enlevé un grand nombre de villes et de châteaux, ils dévastèrent le pays, et qu'après y avoir commis les plus grands excès de barbarie, ils convinrent de tirer au sort les provinces où chacun des trois peuples fixerait leur établissement. La Galice, beaucoup plus étendue qu'elle ne l'est aujourd'hui, échut aux Vandales et aux Suèves, qui se la partagèrent. Les Alains eurent la Lusitanie et la province de Carthagène, et une tribu de Vandales, nommés Silinges, s'empara de la Bétique, qui prit alors le nom de Wandalousie, et fut ensuite appelée Andalousie.

Nous avons vu le célèbre Genseric, successeur de Gondéric, transporter les Vandales en Afrique, sous le règne de

Valentinien III, et se rendre la terreur de ses successeurs. Les Alains et les Suèves qui étaient restés en Espagne furent subjugués par les Visigoths, qui fondèrent un royaume dont la durée fut d'environ cinq cents ans ; il dura jusqu'à l'invasion des Sarrazins.

Voyons maintenant les autres peuples de la Germanie qui méritent d'attirer notre attention un peu particulière. Les Suèves, dont nous venons de parler, étaient du temps de César reconnus pour la plus grande et la plus belliqueuse nation de la Germanie. C'est vous dire que leur origine est très-ancienne, et cependant on ne commença à avoir quelques lumières sur leur histoire, que du moment de leurs démêlés avec l'empire romain. On les place entre l'Elbe et la Vistule, et l'on sait seulement qu'ils obéissaient à des rois, et avaient les mêmes mœurs que les autres Germains. Soumis par Tibère, qui en transporta un très-grand nombre dans les Gaules, et assigna des terres à d'autres au delà du Danube, ces peuples furent pour l'empire, tantôt un objet de crainte, tantôt une ressource. Alternativement ils menacèrent les provinces romaines, ou s'unirent aux armées de l'empire pour

repousser les autres barbares, jusqu'à l'instant où leur avidité fut satisfaite par la part qu'ils prirent au partage.

Les conquêtes des Germains ayant principalement eu lieu dans les Gaules, nous devrions revenir sur ces provinces et sur leurs habitans, si je ne me rappelais vous avoir suffisamment indiqué l'origine des Gaulois, en parlant des invasions de ces peuples au temps de la république romaine.

Ce que je vous ai dit des Gaulois, des Celtes et des Scythes, peut s'appliquer en grande partie aux Germains. Ces peuples tirent, comme les Gaulois, leur origine des Celtes, et sont comme eux descendans de Gomer, fils de Japhet. Selon l'opinion commune, les Celtes sont même venus dans les Gaules par la Germanie, et ont de proche en proche, peuplé ce pays : même religion, même mœurs se remarquent chez ces peuples. On observe cependant que celles des Germains furent plus long-temps à se polir, et qu'elles présentèrent encore plus de férocité et de barbarie; mais elles offrent aussi des vertus plus franches et moins mélangées. Le motif qui porta ces peuples à s'avancer dans les Gaules, était sans doute le même qui

porta les Gaulois à s'avancer en Italie ; un climat plus doux, et l'espoir du butin fut toujours l'appât qui attira les barbares, et les fit sortir de leurs antres, ou de leurs forêts.

Celle d'Hercynie, la plus grande de l'Europe, avait soixante journées de chemin en longueur et neuf en largeur. La forêt noire offre encore quelques restes de l'immense étendue de celle qu'on appelait Hercynie. Les endroits les plus sombres étaient les sanctuaires où l'on immolait les victimes humaines. Les arbres teints de sang, leur funeste ombrage, la terre humide et rouge, les ossemens épars en faisaient des lieux d'horreur. Les prêtres mêmes ni pénétraient qu'avec terreur. Les ministres de ce culte sanglant étaient, comme dans les Gaules, les Druides et les Druidesses. Vous vous rappelez, ma chère Aline, que celles-ci étaient les vrais oracles de la nation, et chez les Gaulois, elles s'habillaient de blanc pour présider aux affreux sacrifices que commandait leur religion. Chez l'un et l'autre peuple, on leur attribuait le don de prophétie, et elles jouissaient d'un très-grand crédit. Connaître les vertus des plantes, en composer des remèdes in-

ternes, ou des topiques, était un de leurs talens; elles pansaient les blessures, et par là se rendaient très-utiles à la suite des armées.

Il y avait tous les ans des assemblées générales, où tous les Germains étaient tenus de se trouver, et par une suite de leur barbarie, celui qui arrivait le dernier était massacré. Les rois, ou chefs des différentes tribus, n'avaient d'autres revenus que des présens volontaires, et la ressource des amendes qui était abondante. Tout se payait chez les Germains; le meurtre même s'évaluait et se taxait. Ces barbares faisaient payer moins cher pour avoir tué une femme que pour avoir tué un homme. Ils n'eurent longtemps ni villes ni forteresses. Leurs camps se formaient avec les chariots et les bagages. Les femmes étaient chargées de les défendre, et les preuves de leur courage ne cédaient en rien à celles tant citées des Gauloises. Comme elles, on les vit combattre avec leurs maris, et tourner même quelquefois leurs armes contre eux pour les faire retourner au combat, lorsqu'ils fuyaient en lâches.

A ces qualités communes aux deux nations, on ajoute quelques usages par-

ticuliers, et l'on attribue aux Germains l'invention de la toile; mais sans les annales des Romains, on ignorerait encore l'existence politique des Germains. Sous les noms des Cimbres et de Teutons, ces peuples se rendirent redoutables à la république romaine; ils furent ensuite vivement attaqués et poursuivis de retraite en retraite par les empereurs que nous avons vu mériter les noms de Germaniques. Tous les historiens romains conviennent qu'on détruisit des nations entières dans la Germanie, et que non-seulement les hommes et les femmes se défendirent avec courage et même acharnement, mais encore que les chiens eux-mêmes, instruits à se jeter sur ceux qui voulaient piller le bagage de leurs maîtres, ne laissaient pas que d'embarrasser les vainqueurs. Sous les noms de Francs, d'Allemands, de Suèves, de Bourguignons et autres, les Germains se vengèrent bien des ravages que les Romains avaient exercés chez eux. Les Bretons n'eurent pas le même avantage.

Nous parlerons bientôt de ceux-ci, mais occupons-nous d'abord des établissemens des Francs qui ont un double droit de nous intéresser.

Les Francs se firent connaître sous l'empire de Galien, vers l'an 241. Ils habitaient du côté de Mayence sur les bords du Rhin entre ce fleuve, le Mein et le Weser. Ces peuples furent connus sous les noms d'Attuaires, de Chamaves, de Canques, de Bructères, de Teutaires, d'Ampsivariens, de Saliens, etc. Tous ces noms barbares étaient ceux des différentes branches ou tribus qui formèrent une confédération pour la défense commune. S'étant ligués pour défendre leur liberté contre les Romains, ils prirent le nom général de *Francs*, qui signifiait libres de toute domination. Ils étaient en effet indépendans les uns des autres; ils avaient leurs chefs ou rois particuliers; mais ils étaient convenus de se réunir contre les puissances qui les attaqueraient.

Les Allemands étaient aussi un assemblage de plusieurs nations confédérées, qui étaient venues des bords du Danube s'établir sur le Haut-Rhin du côté de Basle, et s'étaient étendues dans le pays des Helvétiens jusqu'au lac de Genève.

Les Bourguignons, autre nation germanique, étaient venus originairement des bords de la Vistule, d'où ayant été chassés dans le troisième siècle par une

tribu de Goths appelés Gépides, s'étaient établis dans une partie des pays situés entre l'Elbe et le Rhin. Ils passèrent ce dernier fleuve, vers l'an 406 ou 407, pour envahir les Gaules. Cette nation nombreuse et redoutable avait d'abord été divisée en plusieurs tribus ; chacune avait son chef, dont l'autorité n'était ni héréditaire, ni même perpétuelle. Elles se réunirent sous un général nommé Gundicaire, et formèrent dans les Gaules, en 413, un royaume qui embrassa successivement les provinces d'Alsace, de Franche-Comté, le duché de Bourgogne, le Lyonnais et le Dauphiné, jusqu'à la Savoie. Ils se maintinrent dans leurs premiers établissemens, malgré les efforts que firent les Romains pour les en chasser ; et ayant été défaits par le célèbre Aëtius dans une sanglante bataille, l'an 435, ils obtinrent la paix, dont on croit que la principale condition fut qu'ils serviraient l'empire dans les occasions où l'on aurait besoin de leur secours.

L'année d'après, les Bourguignons furent subitement attaqués par les Alains et par les Huns ; leur défaite fut complète, et ceux qui échappèrent au fer des vainqueurs, se retirèrent dans les

montagnes de la Franche-Comté, et sur les frontières de la Savoie. Mais vers l'an 450, Gundicaire fut invité par Aëtius à lui envoyer des secours contre Attila, et ce fut alors qu'il obtint les titres de patrice et de maître de la milice romaine. Les Bourguignons eurent beaucoup de part à la victoire que les Romains remportèrent contre les Huns dans les plaines de Châlons. Quelques années après, Gundicaire marcha en personne avec Théodoric, roi des Visigoths, contre Réchiaire, roi des Suèves, établis en Espagne. Il était accompagné de Chilpéric, l'un de ses fils, à qui il avait donné le titre de roi de Bourgogne, et qui fut revêtu, comme lui, des titres de patrice et de maître de la milice romaine. Au retour d'Espagne, Gundicaire ne s'occupa que du soin de maintenir ses sujets en paix, de leur donner de bonnes lois, et de faire fleurir dans son royaume la religion catholique; car depuis près d'un siècle les Bourguignons la professaient, et ils n'embrassèrent l'arianisme que sous Gondebaud, leur troisième roi. Le règne de Gundicaire fut de cinquante ans, et il ne paraît pas qu'il eût partagé son royaume entre quatre fils qu'il avait,

Chilpéric, Gondebaud, Godésile et Gondemar. Chilpéric, qui avait eu du vivant de son père le titre de roi, lui succéda sans difficulté, l'an 463. Gondebaud qui, selon Grégoire de Tours, était l'aîné, mécontent de n'avoir eu aucune part à la succession de son père, et tourmenté par l'ambition de régner, forma un parti pour détrôner Chilpéric, et prit ouvertement les armes en 447. La guerre des deux frères fut longue et sanglante. Chilpéric obligé de céder, prit à sa solde une armée d'Allemands, de concert avec Gondemar son frère cadet qui s'était joint à lui. Il vainquit Gondebaud, et le réduisit à se tenir caché pour ne pas tomber entre ses mains; mais après que Chilpéric eut congédié les Allemands, Gondebaud sortit de sa retraite, et avec ce qu'il avait assemblé de troupes, il surprit ses deux frères dans Vienne, résidence principale des rois de Bourgogne. Gondemar se sauva dans une tour, et y fut brûlé. Chilpéric tomba entre les mains de Gondebaud avec sa femme, ses deux fils et ses filles. Le barbare Gondebaud fit trancher la tête à Chilpéric et à ses deux fils; sa femme fut jetée dans le Rhône, et pour la faire noyer plus vîte, on lui mit des pierres

au cou. Plus indulgent envers ses nièces, le cruel Gondebaud se contenta de les reléguer dans un cloître. L'une nommée Chroma se consacra au service des autels, et la cadette nommée Clotilde, épousa Clovis, roi de France, dont nous allons parler.

L'établissement du royaume de Bourgogne étant de quelques années antérieur à celui des Français, j'ai cru devoir vous en entretenir d'abord; mais revenons aux Francs.

Depuis deux cents ans ces peuples ne cessaient point de faire des tentatives pour entrer dans les Gaules; presque toujours repoussés dans leurs premières invasions, ils persistèrent, sans se rebuter, dans le projet de se faire des établissemens en deçà du Rhin. On les accuse d'inconstance; mais ce n'est pas au moins en cette occasion qu'ils en firent preuve; ils montrèrent, au contraire, une persévérance dans leurs desseins qui méritait bien le succès qu'ils finirent par obtenir. Taillés en pièces par l'empereur Probus, en l'an 277, défaits ensuite par l'empereur Maximien-Hercule, il leur accorda la paix et la liberté d'envoyer des colons pour cultiver les terres incultes dans le pays de

Trèves et dans celui des Nerviens, qui comprenait alors ce qu'on appela depuis le Hainaut, le Cambrésis et la Flandre française. Plusieurs familles obtinrent la permission de s'établir dans quelques provinces des Gaules et d'entrer au service des empereurs. Les armées romaines, sous le règne de Constantin, étaient en grande partie composées de Francs, soit soldats, soit officiers, et plusieurs de ceux-ci furent élevés aux principales dignités de la cour impériale.

Mais le gros de la nation, qui demeurait au delà du Rhin, continuait de passer ce fleuve tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, pour venir dévaster les provinces romaines. Constant leur fit la guerre avec différens succès, et la termina par un traité d'alliance qui les fit demeurer tranquilles jusqu'au temps où Julien l'apostat vint, en qualité de césar, commander dans les Gaules. Ce prince fit une rude guerre aux Francs, surnommés Saliens, qui s'étaient établis entre l'Escaut et la Meuse; il les soumit et marcha ensuite contre ceux nommés Chamaves, qu'il défit en plusieurs combats, et incorpora les prisonniers dans ses troupes.

Parmi les Francs de distinction qu'on

voit figurer dans les armées romaines, on cite sur-tout Bauton et Arbogaste, deux généraux francs dont les historiens vantent la valeur. Je vous ai parlé du dernier, qui se rendit célèbre sous le règne du grand Théodose.

Tous ces Francs, soit ceux qui étaient au delà du Rhin, soit ceux qui s'étaient habitués dans les Gaules, se dépouillèrent peu à peu de ce qu'ils avaient de dur et de sauvage, par les relations continuelles qu'ils eurent avec les Romains et les Gaulois ; il leur fut même permis de contracter des mariages non-seulement avec les principales familles romaines, mais avec des princesses de la famille impériale.

Cette permission, qui contribua aux succès de l'établissement des Francs, ne fut pas tout-à-fait aussi avantageuse pour les Gaulois qui l'avaient obtenue avant eux. Mon Aline peut s'étonner de voir ces peuples si belliqueux au temps de la république romaine, ne figurer presque plus dans les guerres, et même être rarement nommés parmi les guerriers. Mais depuis la conquête des Gaules par Jules-César, les Gaulois avaient pris dans l'espace de cinq cents ans, les lois, les mœurs, les usages et l'habillement des

Romains. Ils faisaient les mêmes études, et s'alliaient communément avec les Romains par des mariages, partageaient avec eux les dignités de l'empire et les commandemens des armées. Les Gaulois, devenus Romains, dégénérèrent comme eux des vertus de leurs ancêtres; le luxe les corrompit, et dès-lors ils furent en butte aux incursions et aux ravages des différens peuples du nord. Ils paraissent ne point avoir fait de très-grands efforts pour les repousser; preuve qu'ils étaient bien abâtardis, qu'ils n'étaient plus ce qu'ils furent du temps de Brennus.

Mais revenons au moment où les Francs, nos ancêtres, acquirent une certaine importance dans l'empire. Jusque-là ils avaient été partagés en différens peuples et gouvernés par des chefs ou rois particuliers. Le désordre qui se mit dans l'empire d'Occident sous le règne du faible Honorius, leur donna enfin la facilité de s'emparer de ce que les Romains possédaient encore dans les Gaules. Ils résolurent de se réunir pour ne faire plus qu'une même nation sous un chef principal. Il est vraisemblable qu'ils choisirent dans la plus noble famille, le plus distingué par sa naissance et par

son mérite personnel, et ce chef se nommait Pharamond.

Les historiens ne sont point absolument d'accord sur l'époque du commencement du règne de ce prince; les uns la placent en 418, d'autres en 420; mais l'on convient généralement qu'il fut élevé sur un bouclier pour être proclamé roi à la tête des armées. On croit qu'il tint sa cour à Rheims; mais l'on n'a point de détail sur les actions et sur les événemens de son règne. S'il est vrai qu'il fut l'auteur de la loi salique, et que cette loi eut été particulière à la tribu des Saliens, les plus distingués d'entre les Francs, on pourrait en inférer qu'il était de cette tribu; mais on n'a, à cet égard, aucune certitude.

Mon Aline n'ignore point sans doute que la loi salique excluait les femmes des héritages; et quel que soit en France le véritable auteur de l'établissement de cet usage peu galant, il est devenu article fondamental pour exclure les femmes de la succession au trône. La nation en a fait une loi positive.

Après six à sept ans d'un règne dont la domination ne fut pas très-affermie, Pharamond laissa, l'an 427, la couronne à Clodion, qu'on croit avoir été son fils.

Ce prince, qui fut surnommé *le Chevelu*, passe pour avoir été très-valeureux. Il travaillait à s'affermir dans la possession des provinces que Pharamond avait conquises, lorsqu'il fut attaqué par Aëtius et forcé de repasser au delà du Rhin. Dès que les troupes romaines se furent éloignées, il rentra dans les Gaules; et, après une bataille long-temps douteuse où il fut encore défait, Aëtius lui accorda la paix; mais ayant repris les armes contre les Romains, il leur enleva Bavai et autres places du voisinage. Il s'empara ensuite de Tournai et de Cambrai dont il fit sa capitale, et poussa ses conquêtes jusqu'à la Somme. Il mourut après vingt ans de règne.

Mérouée, son successeur, commença à régner l'an 448, protégé, comme nous l'avons vu dans l'histoire de l'empire romain, par le célèbre Aëtius. Il joignit ses forces à celles de ce général contre Attila, et signala son grand courage dans la bataille livrée aux Huns dans les plaines de Châlons-sur-Marne. Il profita ensuite habilement des troubles dont l'empire d'Occident fut agité, pour étendre et affermir sa domination dans les Gaules, et s'avança jusqu'à la Seine.

C'est de lui que la première race de

nos rois a pris le nom de Mérovingienne. On dit qu'il fut aimé et révéré de ses sujets, qui le regardaient comme leur père. Il mourut après neuf ans de règne, l'an 456.

Childéric, fils et successeur de Mérouée, imita son père dans ses exploits guerriers; mais au lieu de se rendre, comme lui, recommandable par ses vertus, il se livra à la volupté et s'abandonna à des désordres qui lui attirèrent la haine des principaux seigneurs français. Indignés de la conduite de ce jeune souverain, ils se révoltèrent contre lui, et le forcèrent de sortir de son royaume dans la seconde année de son règne. Il se retira dans la Germanie auprès de Basin, roi de Thuringe, et y vécut près de huit ans comme un simple particulier. Les Français avaient donné son sceptre au comte Egidius, général des Romains dans les Gaules, et qui paraît avoir lui-même été gaulois. Childéric, qui conservait quelque espoir de remonter sur le trône, avait donné en partant, à son plus intime confident nommé Viomade, la moitié d'une pièce d'or qu'il avait rompue; et gardant l'autre moitié en ses mains, il convint, avec son ami, que si les Français se lassaient du gou-

vernement d'Egidius et reprenaient pour lui des sentimens plus favorables, il lui ferait passer la moitié de la pièce d'or. Fidèle à la promesse qu'il avait faite à son roi, Viomade ne vit pas plutôt les Français se lasser de la conduite tyrannique d'Egidius, qu'il travailla à ramener les esprits en faveur de Childéric; et lorsqu'il les eut préparés à le recevoir, il fit passer à ce prince la moitié de la pièce d'or comme un gage qu'il pouvait revenir sans danger. En effet, Childéric revint, fut reçu de ses sujets avec acclamation; et malgré les efforts d'Egidius, il reprit son sceptre.

Peu après que Childéric eût été réintégré sur le trône, il vit arriver à sa cour Basine, femme du roi de Thuringe, qui s'excusa d'avoir quitté son époux en disant à Childéric que son mérite l'attirait près de lui dans l'intention de l'épouser. Elle ajouta que si elle connaissait un prince plus digne de son attachement, elle irait le chercher même au delà des mers. Touché d'un discours si flatteur, Childéric oublia les égards qu'il devait au roi de Thuringe; il épousa Basine, et en eut un fils qui fut Clovis.

L'expérience paraît avoir été utile à Childéric; il s'appliqua, depuis son réta-

blissement, à regagner l'estime et l'affection des Français. Il se signala aussi dans une expédition contre une tribu d'Allemands qui avait passé le Rhin ; il les tailla en pièces, et fit respecter sa puissance qu'il étendit jusqu'à la Loire. Il mourut dans la vingt-cinquième année de son règne, l'an 481.

Clovis, son successeur, n'avait que quinze ans lorsqu'il monta sur le trône ; mais tout jeune qu'il était, il avait déjà une vive ardeur pour la gloire, et une ambition qui, dans la suite, lui ferma les yeux sur les devoirs les plus saints de la justice et de l'humanité. Il ne tarda point à former des projets d'agrandissement, et dès l'âge de vingt ans il commença à les exécuter. Sa première expédition fut contre Syagrius, fils du comte Egidius, qui commandait pour les Romains dans les Gaules, et dont la résidence était à Soissons. Clovis remporta près de cette ville une victoire complète ; et Syagrius ayant pris la fuite, non-seulement son vainqueur s'empara de Soissons, mais poursuivant Syagrius qui s'était réfugié à Toulouse auprès d'Alaric, roi des Visigoths, Clovis le fit redemander par des ambassadeurs. Il accompagna sa demande, faite avec hau-

teur, de menaces qui intimidèrent Alaric; il n'osa refuser le fugitif; il fut livré à Clovis qui, après l'avoir gardé quelque temps dans une étroite prison, lui fit trancher la tête. Ce premier acte de cruauté fut suivi de plusieurs autres; mais parmi les faits qui contribuèrent à rendre Clovis redoutable à ses soldats, on cite particulièrement celui-ci :

Il était alors d'usage de mettre en commun le butin qu'on faisait à la guerre, pour le partager entre les officiers et les soldats. Saint Remi, évêque de Rheims, dont Clovis estimait et respectait les grandes vertus, même avant d'être chrétien, ayant réclamé un vase sacré d'un grand prix et d'une grande beauté qu'on avait pris dans une église, probablement à Soissons, Clovis voulut, avant le partage, commencer par retirer ce vase. Tous dirent qu'il pouvait disposer en maître de tout le butin; un seul soldat cria brusquement que le prince ne devait avoir que ce que le sort lui donnerait. Ce mutin frappa en même temps le vase d'un coup de sa hache; toute l'armée fut aussi surprise qu'indignée de son hardiesse. Clovis dissimula pour le moment, et se contenta de faire remettre le vase aux députés de saint Remi.

Mais l'année d'après ce prince faisant au Champ-de-Mars la revue des troupes, dit au soldat qui avait voulu rompre le vase, que ses armes n'étaient pas en bon état, lui prit sa hache et la jeta par terre; le soldat s'étant baissé pour la ramasser, Clovis lui fendit la tête avec la sienne, en disant : *C'est ainsi que l'an dernier tu fendis, à Soissons, le vase que j'avais excepté du partage!*

Il congédia ensuite l'assemblée; et vous pouvez juger, ma chère Aline, de la terreur qui remplit l'ame de ses soldats en le voyant si cruellement punir une faute qu'une année écoulée depuis semblait avoir fait oublier. Ce prince, qui conservait si bien le souvenir des torts, ne tarda point à s'établir le vengeur de ceux de Gondebaud, roi des Bourguignons, envers l'infortuné Chilpéric son frère. Ayant entendu parler de Clotilde, dont on vantait la beauté, et plus encore la prudence et la piété, Clovis songea à la choisir pour son épouse; mais avant de la faire demander à Gondebaud son oncle, il voulut, dit-on, s'assurer des dispositions de cette princesse. L'usurpateur du trône des Bourguignons, le meurtrier de Chilpéric, avait relégué Clotilde à Genève;

Clovis chargea un romain, nommé Aurélien, de se rendre auprès d'elle déguisé en mendiant, pour la pressentir sur le dessein qu'il avait de l'épouser. Clotilde avait été élevée par son père dans la religion catholique; elle était même chrétienne très-zélée; cependant elle ne marqua point de répugnance pour épouser un prince païen, se flattant de le convertir, et espérant que ce mariage, en lui rendant sa liberté, la mettrait à portée de venger le meurtre de son père; elle fit dire à Clovis qu'elle agréait sa proposition. Il s'empressa aussitôt de la faire demander à Gondebaud, qui n'osa la refuser par la crainte des armes de Clovis; déjà il s'était rendu redoutable. Gondebaud donna donc son consentement au mariage de sa nièce, et ne tarda pas à s'en repentir; on dit même que par le conseil d'Aridius, son ministre, Gondebaud fit courir après Clotilde pour la ramener; mais il était trop tard, et Clovis l'épousa aux environs de Troye.

Cette princesse mit tous ses soins à convertir son époux; et après plusieurs tentatives infructueuses, elle parvint à y réussir. Il est trop généralement connu que ce fut après la fameuse bataille de

Tolbiac que Clovis reçut le baptême, pour que je vous rapporte les circonstances de sa conversion, qu'on peut appeler miraculeuse, puisque ce fut le miracle fait en sa faveur par le dieu de Clotilde, qui détermina ce prince à embrasser la religion de son épouse.

Dans cette fameuse bataille où les Allemands, joints aux Suèves, manquèrent tailler les Français en pièces, ce fut Aurélien qui les sauva, en disant à Clovis: *Invoquez le dieu de Clotilde, et vous obtiendrez la victoire.* Le conseil eut un plein succès, et Clovis accomplit le vœu qu'il avait fait en recevant le baptême des mains de saint Remi. Trois cents de ses principaux sujets furent baptisés avec lui, et Clovis chrétien vit se ranger sous son empire les troupes romaines qui restaient dans les Gaules. Une foule de chrétiens charmés de sa conversion vint aussi se soumettre à lui; c'est alors que les Armoriques firent alliance avec lui, et le reconnurent pour leur roi.

La plupart des auteurs modernes ne commencent l'Histoire de France qu'à Clovis, et conservent le nom de *Francs* aux rois qui le précédèrent; cependant en reconnaissant Mérouée pour le chef

de la première race de nos rois, il faut bien le ranger parmi les rois de France.

Au surplus, le peu d'intérêt qu'offre la vie de nos premiers monarques, peut les faire oublier ou négliger dans une histoire particulière, mais ils ne peuvent l'être dans l'histoire générale des nations; et sous tel nom qu'on veuille les placer, ils méritent toujours notre attention.

Clovis chrétien, Clovis considéré comme celui qui fonda véritablement la monarchie en lui donnant une certaine étendue, doit nécessairement, ma chère Aline, nous arrêter plus long-temps que les autres; et positivement par cette raison, je ne vous donnerai point aujourd'hui la suite de son règne, que nous suivrons dans une autre lettre.

Je termine celle-ci à sa conversion, qui est à peu près l'époque où nous sommes restées de l'histoire des autres peuples; ainsi suivant toujours mon dessein de les mener de front, autant qu'il m'est possible, nous les considérerons encore dans leurs rapports respectifs, en parcourant les annales particulières de chaque nation.

LETTRE XXIII.

Premières notions sur les Bretons. — Aperçu de l'histoire de ces peuples jusqu'à l'établissement de l'Heptarchie saxonne. — Suite de l'histoire de l'empire d'Orient, depuis qu'il prit le nom d'*Empire Grec*, jusqu'à la conquête de l'Italie par Théodoric, roi des Ostrogoths. — Rétablissement de Zénon, et commencement du règne d'Anastase.

Nous allons aujourd'hui, ma chère Aline, nous occuper des Bretons: comme nos voisins, et assez souvent nos alliés, ils ont un double droit de nous intéresser.

L'Angleterre, anciennement appelée Albion, était connue sous le nom de Britannia, d'où est venu celui de Bretagne, dès le temps que Jules-César en projeta la conquête. Si l'on s'en rapporte aux historiens anglais, les Phéniciens, et après eux les Grecs, étaient depuis long-temps dans l'habitude de venir sur la côte du canton de Cornouailles chercher de l'étain pour le re-

vendre aux autres nations; mais s'il est vrai que cette branche de commerce ait une date aussi ancienne, il n'en paraît pas moins constant qu'on ne connaissait point l'intérieur du pays avant qu'il eût été subjugué par les Romains. Cependant on a lieu de conjecturer que les Gaulois avaient originairement établi des colonies dans la Bretagne, et l'on en tire la preuve de la conformité de religion entre les deux nations. Les Bretons avaient, comme les Gaulois, des druides pour principaux ministres de la religion, et des bardes qui célébraient en vers les grandes actions des héros; ils avaient de plus des eubages, espèces de philosophes qui se consacraient à la contemplation de la nature.

Il existe une opinion qui suppose que l'île de la Grande-Bretagne a tenu autrefois au continent des Gaules, et qu'elle en a été séparée par une violente tempête ou par un tremblement de terre.

Si ce fait était vrai, il expliquerait les rapports qu'on a remarqués entre quelques-uns des usages des deux peuples; mais on ne sait rien au surplus de bien satisfaisant sur l'histoire des Bretons avant Jules-César. Il paraît seulement que les habitans de l'île ont été originai-

rement un rassemblement de nations distinctes : que les Gaulois ont peuplé la partie occidentale, et les Pictes, venus du nord de l'Allemagne, celle orientale. Les Bretons qui occupaient le centre étaient probablement un mélange de ces deux peuples rapprochés, joints à quelques indigènes, et aux colonies venues des autres pays.

Les Bretons étaient grands, bienfaits, robustes, et avaient les cheveux roux. Ils étaient presque nus, à l'exception de ceux qui habitaient les côtes méridionales, qui trafiquaient avec les étrangers, et qui se couvraient de peaux d'animaux. Ils logeaient dans des antres, des espèces de huttes éparses, ou sous des cabanes construites de branches d'arbres entrelacées, et couvertes de peau et de gazon. Ce genre d'habitation était d'autant plus naturel à ces peuples, que l'Angleterre était alors couverte de vastes forêts, qui ont depuis fait place à des champs assez bien cultivés pour servir de modèle aux autres nations. Mais les Bretons sauvages n'avaient, au temps de César, d'autres villes ou forts que des enceintes défendues par des abatis de bois et un fossé. C'était l'espèce de citadelle dont ils environnaient un certain

nombre de leurs hutes. Cependant ils avaient dès-lors, comme les Gaulois, des rois, ou chefs principaux, et l'on dit même des espèces de républiques; ils avaient des assemblées générales et un gouvernement uniforme.

Je ne dois pas oublier de dire à mon Aline que leur principale parure consistait à graver sur leur peau, en la déchiquetant, des figures de fleurs, de plantes et d'animaux, qu'ils peignaient en bleu avec du jus de pastel. Ils avaient ainsi sur ce point une grande ressemblance avec quelques peuplades de l'Amérique, et ils leur ressemblaient encore plus par la liberté de leurs mœurs, qui scandalisa les Romains lorsqu'ils firent la conquête de ce pays.

Les Scots, ou Ecossais, qu'on croit originaires de la Thrace ou de la Scythie européenne, avaient passé la mer, on ne sait point précisément dans quel temps; mais enfin ils étaient venus s'établir dans l'île d'Hibernie, aujourd'hui l'Irlande, et dans les îles d'Ebudes ou Hébrides. Après eux, les Pictes, peuple nombreux de la Germanie septentrionale, forcés de courir les mers pour décharger leur pays qui ne pouvait fournir à la subsistance de tous ses habitans, abor-

dèrent sur la côte de l'Hibernie, et demandèrent aux Ecossais des terres pour les cultiver ; mais ceux-ci leur ayant fait connaître qu'ils étaient eux-mêmes trop reserrés dans les cantons qu'ils occupaient, leur proposèrent de passer dans les contrées septentrionales de la Bretagne, alors presque inhabitée. Un grand nombre d'Ecossais les y suivirent, et ces peuples réunis forcèrent le peu d'habitans qu'ils y trouvèrent à se retirer vers le midi, et s'emparèrent de tout le nord de la Bretagne, alors ils se séparèrent ; et se partageant leur conquête, les Ecossais s'établirent dans la partie occidentale la plus voisine de l'Irlande et des Hébrides, et donnèrent dans la suite des temps leur nom à tout le nord de l'île. Les Pictes occupèrent la partie orientale qui regarde la Germanie.

Voici ce que l'on sait de plus positif et de plus vraisemblable sur l'état de la Bretagne ou Angleterre, avant que Jules-César entreprit de la conquérir. Il soumit quelques peuples de la côte méridionale aux environs de la Tamise, et leur imposa un tribut. Auguste profita de la division que César avait mise entre les Bretons, pour soutenir dans ce pays l'autorité de l'empire ; et par la terreur

de son nom, il força ces peuples de remplir les traités qu'ils avaient faits. Tibère négligea l'Angleterre ; l'empereur Claude y passa en personne, et soumit en grande partie les pays qui environnent la Tamise. Enfin, sous les règnes de Vespasien, de Titus et de Domitien, le célèbre Julius-Agricola, pendant le cours de huit campagnes, dompta la férocité des Bretons, et réduisit l'île en province romaine, à l'exception cependant des contrées septentrionales qu'occupaient les Pictes et les Ecossais, qu'on ne put jamais assujétir, et qui désolèrent continuellement par leurs incursions l'occident de l'île soumise aux Romains. Les empereurs envoyèrent successivement des secours aux Bretons pour réprimer les courses de ces barbares ; les généraux romains se couvrirent de boulevards, c'est-à-dire, qu'ils élevèrent des murailles ou retranchemens qui traversaient l'île d'une mer à l'autre ; mais toutes les barrières qu'on put leur opposer furent inutiles ; et d'un autre côté, les Anglais et les Jutes, peuples saxons des côtes de la Chersonèse cimbrique, aujourd'hui le Danemark et le Jutland, qui s'étaient adonnés à la piraterie, firent sur les côtes de la Bre-

tagne de fréquentes descentes pour la piller. Les Bretons, aidés par les Romains, les repoussèrent plusieurs fois ; mais quelquefois abandonnés par leurs vainqueurs, que les besoins de l'empire forçaient de rappeler les légions, les malheureux Bretons éprouvèrent de cruelles dévastations, qu'ils décrivirent pathétiquement dans une lettre au consul Aëtius. Je vous ai parlé de cette lettre dans l'Histoire romaine ; sa seule suscription, *les soupirs des Bretons au consul Aëtius*, indique combien ils avaient à souffrir des barbares ; repoussés par eux de tous côtés, ils n'avaient, disaient-ils, d'autre choix que celui d'être égorgés ou submergés dans les flots de la mer.

Las des maux que les Romains ne modéraient qu'en partie lorsque le tyran Maxime, sous le règne de Théodose-le-Grand, passa de la Bretagne dans les Gaules contre l'empereur Gratien, un certain nombre de Bretons (on dit même une grande partie de la jeunesse bretonne) le suivit dans les Gaules. Après avoir marché quelque temps à la suite des troupes romaines, elle se réunit sous la conduite d'un chef nommé Conan, et forma des établissemens vers l'embouchure de la Loire et

dans une partie de l'Armorique. Sous le règne d'Honorius, le tyran Constantin vint aussi dans les Gaules avec un grand nombre de Bretons dont il avait grossi son armée ; et la Bretagne, dépourvue de soldats, fut plus que jamais exposée aux ravages des Saxons, des Pictes, et sur-tout des Ecossais commandés par Fergus Ier, que les historiens regardent comme le premier roi d'Ecosse. Les Bretons reçurent encore de temps en temps quelques secours des Romains; mais bientôt abandonnés à leur propre faiblesse, lorsque l'empire d'Occident pencha vers sa ruine, ils tombèrent dans une funeste anarchie. Elle fut occasionée par les divisions qui se mirent entre eux et par les continuelles catastrophes de leurs rois, que les diverses factions couronnaient et détrônaient presqu'au même instant, par suite du caprice des grands, qui ne pouvaient souffrir ni la dépendance ni la liberté. C'est alors qu'un grand nombre de Bretons passa la mer, et vint se réfugier dans les Gaules, où, s'étant joints avec ceux qui s'y étaient établis du temps de Théodose, ils s'emparèrent du territoire de Vannes, et ensuite de toute la presqu'île, qui, de leur nom,

s'appela la *Bretagne*. Les Ecossais et les Pictes, profitant des malheurs dont la Grande-Bretagne était accablée, achevèrent de la ravager ; et dans ces circonstances, Vortigerne, le plus puissant et le plus accrédité des Bretons, forma une cabale qui le mit sur le trône vers l'an 445. Ce prince, avare et cruel, livré d'ailleurs aux plus monstrueuses débauches, avait au moins du courage, de la fermeté, et les talens propres pour gouverner, qui avaient manqué à ses prédécesseurs. Il vainquit les Ecossais et les Pictes, et l'on dit qu'il eût pu les détruire, si la crainte et la défiance que lui causaient ses propres sujets ne lui eussent fait préférer au bien public son intérêt personnel et le soin de se maintenir sur un trône mal affermi. Il prit la dangereuse résolution d'appeler dans la Bretagne les Anglo-Saxons. Il en vint d'abord neuf mille sur trois vaisseaux, sous la conduite de deux frères, Hengist et Horsa. Vortigerne leur donna une solde, et pour leur habitation la petite ville de Thanes, près de Cantorbéry, en toute propriété. La peste avait désolé la Bretagne, et à ce fléau s'était joint celui de l'hérésie pélagienne, qui y causa de grands troubles, et donna

lieu aux voyages de saint Germain, évêque d'Auxerre, et de saint Loup, évêque de Troye, qui réussirent à purger l'île de cette hérésie. Ces prélats avaient contribué par leurs exhortations à la victoire que les Bretons avaient remportée sur les Pictes et les Ecossais; mais les défaites ne rebutaient point ces barbares, et Vortigerne se servit utilement des Saxons pour délivrer les provinces envahies par ces dangereux voisins. Malgré ses succès, ce roi n'était point tranquille; il craignait la légèreté et l'infidélité de ses sujets. Il était resté des enfans de son prédécesseur, qui s'étaient réfugiés dans l'Armorique, auprès d'Audren ou Aldroen, fils de Salomon et petit-fils de Conan, premier roi de ce pays. L'aîné, qui se nommait Ambrosius-Aurélius, s'était fait connaître par sa valeur et par son habileté à la guerre, mais encore plus par sa prudence, sa modestie et sa générosité. Il avait en Angleterre un grand nombre de partisans, et Vortigerne, qui ne l'ignorait pas, demanda le secours des Saxons. Hengist, qui aspirait à se rendre maître de toute la Bretagne, couvrant son ambition d'une apparence de zèle pour Vortigerne, saisit cette occasion de faire

venir un nouveau corps de Saxons, et avec eux Roëne sa nièce, princesse d'une extrême beauté. Vortigerne en devint amoureux, et par le conseil d'Hengist, il répudia sa femme pour épouser la saxonne. L'oncle obtint de la reconnaissance du roi la province de Kent en toute souveraineté, et il fit accorder à Roëne, qui était païenne, la liberté de professer sa religion. Ce mariage, et plus encore ses suites, scandalisèrent et mécontentèrent beaucoup les Bretons, fort attachés à la religion chrétienne et à leurs propriétés. Les évêques excommunièrent Vortigerne; et les murmures du peuple, sur le don de la province de Kent, engagèrent le roi à prier Hengist de demander encore une nouvelle armée de Saxons. Celle-ci arriva sur quarante vaisseaux, et se trouvant en force, Hengist ménagea beaucoup moins Vortigerne. Les Bretons, plus irrités que jamais contre ce prince, le forcèrent de remettre l'autorité du gouvernement à Vortimer son fils. Ce jeune prince, qui avait déjà donné des preuves de sa valeur, marcha contre les Saxons; mais ceux-ci s'étant alliés avec les Pictes, le vainquirent dans deux sanglantes ba-

tailles, et Hengist, ayant pris le titre de roi de Kent, porta le fer et le feu dans les provinces voisines; il brûla les églises, et traita les chrétiens avec la plus grande inhumanité. Les Bretons, réduits au désespoir, demandèrent du secours au roi de l'Armorique, et Ambrosius pour le commander. Ce général amena dix mille hommes; les partisans qu'il avait dans la Bretagne s'étant joints à cette petite armée, Aurélius se trouva en assez grande force. Vortigerne et Vortimer firent de leur côté les plus grands efforts pour se défendre, et la guerre civile dura jusqu'à ce que les deux rivaux, épuisés, eussent pris le parti de s'accorder pour partager le royaume. Vortigerne et Vortimer eurent la partie orientale, et Aurélius la partie occidentale. Il prit le titre de roi, et unit ses forces à celles de Vortigerne pour marcher contre les Saxons. Hengist les vainquit dans une première bataille, où le fameux Arthur, si célèbre dans les romans de chevalerie, signala son courage n'étant encore âgé que de douze ans. Il était neveu d'Aurélius. Une nouvelle défaite des Bretons et la mort de Vortimer, qui mourut empoisonné par Roëne sa belle-mère, for-

cèrent Aurélius et Vortigerne à demander la paix aux Saxons. Ils l'accordèrent, et l'on convint que chacun garderait ce qu'il possédait. Mais le perfide Hengist, qui ne perdait point de vue ses projets de conquête, enleva Vortigerne par surprise au milieu d'un festin où il l'avait invité ; et l'ayant chargé de chaînes, il ne lui rendit la liberté qu'à condition qu'il lui abandonnerait un vaste pays aux environs du royaume de Kent. Les Bretons, également irrités contre Vortigerne et contre Hengist, se donnèrent tous à Aurélius, qui prit alors le titre d'empereur, et décora Arthur, son neveu, de celui de patrice. Hengist appela encore de nouveaux Saxons auprès de lui, et avec leur secours il étendit son royaume jusqu'aux environs de la Tamise. La guerre que lui firent les Bretons se termina par une trève de neuf ans, où se portèrent les deux partis par lassitude et par épuisement. Lorsque les Bretons eurent repris des forces, ils excitèrent Aurélius à recommencer la guerre contre les Saxons ; mais il jugea plus utile de marcher d'abord contre Vortigerne : il l'attaqua au moment où il s'y attendait le moins ; et l'ayant assiégé dans un château où

il s'était retiré, le feu prit au château; et Vortigerne y fut brûlé. Aurélius marcha ensuite contre Hengist, le mit en déroute, et le força de prendre la fuite. L'année d'après il le tua de sa main dans un second combat, mais lui-même fut blessé mortellement, et mourut peu de temps après. Uther, son frère, lui succéda; et, secondé du vaillant Arthur son fils, il reprit une partie des places que les Saxons avaient enlevées; mais sous le règne de ses successeurs les Saxons reprirent leurs avantages; ils s'emparèrent de toute la longueur de l'île jusqu'à l'Ecosse, et formèrent les sept royaumes si célèbres dans l'histoire d'Angleterre sous le nom d'*heptarchie*.

C'est assez, ma chère Aline, de vous avoir amenée à cette époque; il me suffit de vous avoir fait connaître aujourd'hui l'établissement des Ecossais, des Pictes et des Saxons dans la Grande-Bretagne; nous reviendrons sur ces derniers peuples; mais il est temps de reprendre la suite de l'histoire de l'empire d'Orient ou empire grec.

Nous en sommes restées au moment où l'empereur Zénon fut détrôné par Basilique, frère de l'impératrice Vérine;

Ce nouveau monarque, encore plus corrompu que Zénon, se fit sur-tout détester par son insatiable avarice ; ses extorsions firent regretter Zénon. Espérant que sa disgrâce l'aurait un peu corrigé, ses anciens sujets désirèrent son retour. Instruit de leurs dispositions, Zénon assembla quelques troupes, et prit la route de Constantinople. Basilique envoya contre lui deux généraux qui se laissèrent gagner. Un troisième, nommé Harmace, qui avait juré à Basilique qu'il ne l'abandonnerait pas, ne put résister aux présens de Zénon, et sur-tout à la promesse qu'il lui fit de donner à son fils le titre de césar. Ainsi trahi par tout le monde, il fallut bien que Basilique succombât ; Zénon entra dans Constantinople, et se rendit maître du palais avant que son rival fût informé de son arrivée. Le sénat, le peuple et les soldats reçurent Zénon avec de grandes acclamations, et Basilique se réfugia dans la principale église avec sa femme et ses enfans. Sur la promesse que Zénon lui fit faire qu'il n'aurait point la tête tranchée, et qu'on ne répandrait le sang ni de lui ni des siens, Basilique consentit à sortir de son asile, et fut conduit avec sa famille dans la Cappadoce ; ils

furent enfermés dans un château, où on les laissa tous mourir de faim. C'est de cette manière que le vainqueur esquiva l'espèce d'engagement qu'il avait pris de ne point les faire mettre à mort.

Il n'en usa pas mieux avec Harmace ; il commença cependant par remplir la promesse qu'il lui avait faite de l'établir chef de sa maison ; mais lorsqu'il n'eut plus besoin de lui, il le fit massacrer dans le palais. Etait-ce par la crainte que ce commandant ne lui fût pas plus fidèle qu'il ne l'avait été à Basilique ? il y a lieu de le présumer. Environ un an après le rétablissement de Zénon, on apprit la mort de Genseric, roi des Vandales. Hunnéric, son successeur, se porta de lui-même à faire la paix avec l'empire d'Orient.

Les leçons de l'expérience, deux années d'exil semblaient avoir rendu Zénon un peu plus sage ; il tint une conduite assez régulière dans les commencemens de son rétablissement ; mais cédant bientôt à ses mauvaises habitudes, il retomba dans ses anciens désordres ; et par le mépris qu'il s'attira, replongea l'empire dans les plus grandes calamités.

Zénon n'avait pas tardé à obliger l'impératrice Vérine, sa belle-mère, à

sortir de la capitale, et l'avait envoyée dans un château près de Chalcédoine avec Léoncia, sa fille, et son gendre nommé Marcien. Cette princesse employa d'abord assez inutilement, pour obtenir son rappel, le crédit d'Ariane, son autre fille, épouse de Zénon. On découvrit que le général Illus avait donné à l'empereur le conseil d'exiler Vérine; l'impératrice Ariane obtint, par ses instances, la liberté de l'en punir. L'assassin qu'elle chargea de sa vengeance manqua son coup, parce qu'on lui détourna le bras, et il coupa seulement l'oreille droite d'Illus. Zénon feignit d'ignorer cet attentat; mais Illus n'y fut pas trompé : il devina d'où partait le coup; et, pour mettre sa vie en sûreté, il feignit à son tour qu'il avait besoin d'aller en Asie pour changer d'air et achever de guérir sa blessure. Zénon lui en donna la permission; et, pour lui ôter tout ombrage, le déclara préfet général de l'Orient, avec pouvoir d'y créer des ducs, c'est-à-dire, des commandans. Illus se rendit à Antioche, et y prépara secrètement la rebellion qu'il méditait contre l'empereur. Elle éclata l'année suivante; l'impératrice Vérine avait fait proclamer, em-

pereur à Tarse, dans la Cilicie, le patrice Léonce, né dans la Syrie. Quelques auteurs ont vanté en lui les qualités propres à remédier aux maux de l'empire ; mais ce qui doit étonner, c'est qu'Illus embrassa son parti, quoiqu'il fut celui de l'impératrice Vérine. Leurs forces unies contre Zénon devinrent très-redoutables; elles ravagèrent l'Isaurie et la Syrie. L'impératrice Vérine mourut alors de maladie, et ne vit pas la fin de la révolution qu'elle avait conduite. Zénon envoya contre Léonce et Illus, Jean, surnommé le Scythe, avec une nombreuse armée, qu'il fortifia d'un gros détachement d'Ostrogoths, commandés par Théodoric leur roi. Zénon venait de l'attacher à ses intérêts, en lui donnant la charge de commandant général de ses gardes, et en le désignant consul pour l'année suivante. Il lui céda de plus une partie de la Dace et de la Basse-Mœsie, pour y établir les Goths, lorsqu'il aurait enlevé ce pays aux Gépides et aux Bulgares qui s'en étaient emparés. L'armée impériale vainquit Léonce et Illus, et ces deux rebelles se sauvèrent dans un château de l'Isaurie, nommé Papyra. Ils y furent assiégés; et, après un long blocus, la faim les força de se rendre à

discrétion. Ils furent décapités, et on envoya leurs têtes à Constantinople pour être exposées dans le cirque à la vue du peuple.

Théodoric, dont la valeur avait été très-utile à Zénon, revint près de lui pour solliciter de nouveaux avantages pour sa nation, qui n'avait pas dans l'Illyrie tout ce qui était nécessaire à sa subsistance. Zénon redoutait la puissance, et se défiait de l'ambition de ce roi des Ostrogoths; il prenait des mesures pour le perdre, mais pour le tromper il le comblait de faveurs. On dit qu'il fut jusqu'à l'adopter pour son fils, et qu'il lui fit dresser devant son palais une statue équestre.

Il faut remarquer que la sorte d'adoption dont il est ici question n'était qu'une simple marque d'honneur, et ne donnait aucun droit de succéder, comme les adoptions anciennement établies par les lois romaines.

Théodoric, comblé de caresses et de distinctions, tint à Constantinople, pendant le séjour qu'il y fit, le premier rang après l'empereur, mais sans se laisser enivrer par les délices de cette capitale, et par les marques de considération que Zénon lui prodiguait. Aussi défiant que

lui, il se tenait sur ses gardes; et bientôt, ayant pénétré ses mauvais desseins, il prit le parti de se retirer, et rejoignit son armée. Peu après, il recommença la guerre contre l'empire, et ravagea les environs de Constantinople. Zénon, alarmé, se hâta de se raccommoder avec Théodoric; il fit avec lui un nouveau traité de paix; et pour se délivrer des inquiétudes que lui donnait ce prince ennemi du repos, il lui proposa de porter ses armes en Italie, pour enlever à Odoacre le royaume qu'il y avait fondé. Théodoric avait déjà de lui-même formé le projet de cette conquête, qui flattait beaucoup son ambition; il accepta avec joie l'offre que lui fit Zénon, de l'aider à déposséder Odoacre; et sur la promesse que lui fit l'empereur de lui laisser la pleine et entière possession de l'Italie, il s'empressa d'aller faire ses préparatifs pour la conquérir.

Zénon, délivré de toute inquiétude, s'abandonna plus que jamais aux plus honteuses débauches, et mourut l'an 490, après dix-sept ans de règne, âgé de soixante-cinq ans, sans laisser d'enfans de l'impératrice Ariane.

Longin, frère de Zénon, aussi vicieux que lui, et encore moins capable de

gouverner, se crut en droit de prétendre à l'empire. Il était secondé par un autre Longin, maître des offices, né comme lui dans l'Isaurie, et un grand nombre d'Isauriens s'étaient rendus à Constantinople pour appuyer ses prétentions; mais l'impératrice Ariane, qui voulait se maintenir sur le trône où elle avait placé Zénon, réussit par son adresse et par son crédit à faire donner la couronne à un sujet avec qui elle pût partager l'empire. Elle jeta les yeux sur Anastase, l'un des silentiaires du palais, dont les fonctions consistaient à faire faire silence, dignité peu considérable et subordonnée à la charge de grand chambellan. Anastase avait vieilli dans les emplois du palais; il avait alors près de soixante ans, et avait toujours tenu une conduite pleine de sagesse; on vantait la bonté de son caractère et la douceur de ses mœurs. Sa réputation était si bien établie, que lorsqu'il fut proclamé dans le cirque, le peuple s'écria d'une commune voix : « Règne, Anas« tase, comme tu as vécu ». Ariane espérait bien gouverner entièrement sous son nom, et elle l'épousa quarante jours après la mort de Zénon. Les uns disent qu'elle commença par le faire recon-

naître empereur ; d'autres, qu'elle même le revêtit de la pourpre en l'épousant ; mais enfin l'élection d'Anastase eût l'approbation du sénat et des troupes. Cependant, comme on soupçonnait le nouvel empereur de favoriser l'hérésie d'Eutychès, et que par caractère Anastase était en effet porté à la tolérance, Euphémius, patriarche de Contantinople, refusa sans ménagement de consentir à son couronnement, qu'il n'eût promis par un écrit de sa main, qu'il ne souffrirait aucune nouveauté dans l'église catholique, et maintiendrait, comme règle de foi, les dogmes du concile de Chalcédoine. Anastase donna la promesse, et l'appuya par un serment. Les commencemens de son règne répondirent aux espérances qu'on avait conçu de sa douceur, de son amour pour la paix et pour la tranquillité publique, et même de son esprit d'ordre et de sa générosité. Mais, soit faiblesse ou pusillanimité, la suite ne répondit pas à ces heureux commencemens, et les rigueurs qu'il exerça principalement contre les défenseurs du concile de Chalcédoine, l'ont fait peindre sous des couleurs peu avantageuses par tous les auteurs ecclésiastiques. La haine et le ressentiment

des injures faites à l'église catholique ont sans doute chargé leurs pinceaux, ou leur ont fermé les yeux sur les bonnes qualités de ce prince; car il n'est pas concevable qu'avec toutes celles qu'on lui accorde dans les premières années de son règne, il ait montré à la fin tous les vices dont on l'accuse. Des lois sages, et l'abolition de plusieurs abus, signalèrent son installation à l'empire. Dès qu'il fut en possession du pouvoir, il fit des réglemens utiles pour la police, pour les mœurs et pour le soulagement des peuples.

Des séditions excitées par les deux Longins, et la révolte du gouverneur de l'Isaurie, occupèrent ensuite Anastase. Les rebelles qui étaient à la tête d'une puissante armée se soutinrent très-longtemps contre les généraux de l'empire; six ans se passèrent avant qu'on pût soumettre entièrement les Isaures. Impatient de terminer une guerre aussi longue, Anastase cherchait un prétexte honnête pour amener les rebelles à un accommodement. Il s'en ouvrit à Euphémius, patriarche de Constantinople, et celui-ci eut l'indiscrétion de révéler ce secret au patrice Jean, beau-père de l'un des principaux chefs des Isaures.

Ce patrice informa l'empereur de ce que lui avait dit Euphémius. Anastase, qui n'avait point pardonné au patriarche l'écrit qu'il avait exigé de lui, saisit ce moment pour laisser éclater son ressentiment : il accusa Euphémius de favoriser la rebellion des Isaures, et ne cessa point de le poursuivre qu'il ne l'eût fait déposer. De là vint peut-être une grande partie des torts qu'on reproche à Anastase envers les évêques catholiques. Il faut considérer que cet empereur vécut toujours entre deux feux, les orthodoxes et les eutichiens. On l'accuse d'avoir trop favorisé ces derniers : ils abusèrent probablement de sa faiblesse et de la haine qu'il portait au chef des orthodoxes, pour le porter à exiler les évêques de ce parti. Ces malheureuses querelles excitèrent de terribles émeutes dans Constantinople; mais c'est à l'histoire de l'Eglise qu'appartiennent les détails de ces fâcheux démêlés, qui eurent les plus terribles suites, puisqu'elles ébranlèrent le trône et l'église. Deux fois Anastase fut sur le point d'être déposé et dut recevoir la loi de ses sujets séditieux; vous jugez, par conséquent, combien ces révoltes coûtèrent de sang; mais nous en parlerons en leur temps :

suivons d'abord Théodoric dans la conquête de l'Italie.

Ce prince ambitieux et avide de gloire, trouva dans ses soldats une ardeur semblable à la sienne pour l'expédition qu'il méditait. L'appât du butin était trop puissant sur les Ostrogoths pour qu'ils hésitassent un instant à s'empresser de suivre leur roi. Tous à l'envi se préparèrent à marcher avec lui, et Théodoric sans, être arrêté par les rigueurs de la saison, brava la neige et les climats, franchit tous les obstacles qui pouvaient le retenir, et les premiers jours du printemps le virent à l'entrée de l'Italie. Il avait forcé les passages, défait les Gépides, les Sarmates et les Bulgares, alliés d'Odoacre, qui voulurent en vain l'arrêter et s'opposer à son entrée en Italie. Théodoric pénétra dans le Frioul jusqu'à la rivière de Lisonzo, où l'armée d'Odoacre s'avança pour lui en disputer le passage. Théodoric le franchit encore, et défit les ennemis dans un long et sanglant combat. Une seconde victoire remportée près de Vérone obligea Odoacre de prendre la fuite. Il chercha un refuge à Rome, mais les habitans de cette ville lui en fermèrent les portes, et il fut réduit à s'aller enfermer dans Ravenne.

Pendant qu'il s'y fortifiait, Théodoric entrait dans le Milanais, où s'étaient rendues les principales forces des ennemis, commandées par un général nommé Tufa. Théodoric eut l'adresse de l'attirer dans son parti avec le plus grand nombre de ses soldats, et alors les villes de Milan, Pavie et plusieurs autres le reconnurent pour leur souverain; mais il eut l'imprudence de se fier à Tufa, et lui ayant donné un corps de troupes pour marcher du côté de Ravenne, ce perfide, par une nouvelle trahison, se rejoignit à Odoacre, lui livra les soldats et les officiers que Théodoric lui avait confiés. Tous furent mis aux fers, et cette défection obligea le roi des Ostrogoths de s'enfermer dans Pavie. Ne se trouvant plus en état de tenir seul la campagne, il appela à son secours les Visigoths établis dans les Gaules. Alaric II, successeur d'Euric, lui envoya un puissant renfort. Alors, laissant dans Pavie sa mère et ses sœurs (car toute sa famille l'avait suivi), il alla chercher Odoacre. Il l'atteignit sur les bords de l'Adda, et le vainquit dans une troisième bataille qui lui fut encore plus funeste que les deux autres. Le roi d'Italie se sauva précipitamment dans Ravenne

avec les débris de son armée, et bientôt il y fut assiégé par Théodoric. Le siége dura près de trois ans; Odoacre finit par entrer en composition. Forcé par la famine, il offrit de se rendre sous condition d'avoir la vie sauve. Théodoric en fit la promesse. Mais quelques jours après son entrée dans Ravenne, il invita le malheureux Odoacre à venir prendre un repas dans son palais avec ses principaux officiers, et les fit tous assassiner. Ceux qui veulent excuser cette barbare perfidie, prétendent que Théodoric avait des indices certains qu'Odoacre tramait secrètement sa perte.

Le règne d'Odoacre avait été de dix-sept ans; il finit en l'an 493. Théodoric se fit proclamer roi des Romains et des Ostrogoths, et son premier soin fut de s'affermir dans son nouvel établissement par des alliances avec différens princes. Il épousa Audelflède, sœur de Clovis, roi de France; donna en mariage Amalafrède sa sœur à Trasimond, roi des Vandales en Afrique. Il maria aussi deux filles naturelles qu'il avait. L'une nommée Thendiode, épousa Alaric, roi des Visigoths; l'autre qui s'appelait Ostrogothe, fut donnée à Sigismond, fils de Gondebaud, roi des

Bourguignons; enfin, une fille qu'Amalfrède sa sœur avait eue d'un premier mariage, et qui portait le même nom qu'elle, fut mariée au roi des Thuringiens dans la Germanie : il s'appelait Amenfroi.

Ces nombreuses alliances promettaient à Théodoric de puissans secours dans le besoin. Lorsqu'il se vit en pleine possession du royaume d'Italie, il donna sa principale attention à se faire aimer de ses nouveaux sujets. Il conserva tous les magistrats qu'il trouva en place, quitta les habits de sa nation pour se vêtir à la romaine, et invita tous les Ostrogoths à l'imiter. Il s'appliqua ensuite à remédier aux maux qui, depuis si long-temps, affligeaient l'Italie ; et comme elle était dépourvue de laboureurs, il y répandit, pour la cultiver, un grand nombre d'Allemands qui avaient été battus à Tolbiac par Clovis.

Théodoric était arien, mais cependant il se garda bien d'inquiéter les catholiques; il les favorisa au contraire en plusieurs occasions; et l'un de ses principaux ministres, né catholique, ayant cru lui faire sa cour en embrassant l'arianisme, il lui fit trancher la tête, en disant : Qu'ayant été infidèle à son Dieu, il se-

rait encore moins fidèle à son prince, qui n'était qu'un homme. Théodoric se fit admirer par la sagesse de son administration, par sa douceur, par sa magnificence, et par la protection dont il honora les sciences et les arts.

Il fut merveilleusement secondé dans les soins du gouvernement par le célèbre Cassiodore, homme fort versé dans les sciences pour le temps où il vivait. Il était d'une famille distinguée de la Calabre, et avait exercé auprès d'Odoacre deux charges considérables. Après la mort de ce prince, il s'attacha à son vainqueur, et servit Théodoric avec zèle. Cassiodore contribua beaucoup à porter les peuples de la Sicile à reconnaître Théodoric pour leur souverain. Il obtint pour récompense le gouvernement de la Calabre; mais sur la réputation de son savoir et de son esprit, Théodoric voulut l'attacher à sa personne en qualité de son principal secrétaire, et le chargea de ses dépêches sur les plus importantes affaires. Ce prince n'avait aucune étude, il ne savait même ni lire ni écrire, chose qui vous étonnera sans doute, si vous vous rappelez qu'il avait été élevé à Constantinople, et que l'histoire ra-

porte, que l'empereur Marcien, et après lui l'empereur Léon, prirent grand soin de faire cultiver son heureux naturel : mais il paraît que l'éducation qu'ils lui firent donner fut purement militaire ; on ne lui apprit point d'autre art que celui de faire la guerre. Un grand sens, beaucoup de justesse et de pénétration suppléèrent à la négligence de ses maîtres. Malgré son ignorance, il goûtait extrêmement les entretiens de Cassiodore sur la physique, sur l'astronomie et la géographie. Il l'éleva successivement aux dignités de sénateur, de préfet du prétoire, et enfin au consulat.

Théodoric n'avait pas attendu pour prendre le titre de roi d'Italie, le consentement de l'empereur Anastase, successeur de Zénon. Il lui envoya des ambassadeurs pour traiter avec lui, et lui demander la couronne et les autres ornemens royaux, qu'Odoacre, avant de s'enfermer à Ravenne, avait fait passer à Constantinople pour s'en faire un mérite auprès de l'empereur, et obtenir sa protection. La négociation fut longue, et Faustus, chef de l'ambassade, eut beaucoup de peine à vaincre la résistance d'Anastase. Ce prince céda enfin, et les principales conditions du traité

furent d'une part : que Théodoric ne nommerait point le consul d'Occident, mais présenterait tous les ans à l'empereur le sujet le plus capable d'exercer cette première dignité. Anastase de son côté abandonna en toute souveraineté à Théodoric l'Italie entière, et les provinces situées entre les Alpes et le Danube, qui avaient appartenu à l'empire d'Occident. Dès que par cet accord Théodoric vit sa puissance bien établie, il fit son entrée à Rome, où l'on souhaitait ardemment sa présence ; il traita le sénat avec la plus grande considération, et fit au peuple les libéralités que les empereurs avaient coutume de faire à leur avénement.

Après avoir conduit ce prince à ce haut période de puissance, nous nous arrêterons ici, ma chère Aline, et nous laisserons pour quelque temps Théodoric, que nous retrouverons dans la suite de l'histoire des autres peuples.

Les bornes que je me suis prescrites ne me permettant point d'entrer dans tous les détails relatifs à chaque nation, après vous avoir suffisamment indiqué leur origine et leurs établissemens, je ne traiterai à part, je ne ferai un article séparé, que de ceux des peuples mo-

dernes qui ont droit à notre plus grand intérêt. Nous ne considérerons les autres que dans leurs rapports avec ceux-ci ; et sans les suivre pas à pas, nous ne négligerons pas d'indiquer leurs révolutions et les événemens importans de leur gouvernement.

LETTRE XXIV.

Suite du règne d'Anastase. — Tableau de ceux de Justin et de Justinien, jusqu'au moment où Vitigès fut détrôné et amené à Constantinople. — Esquisse rapide sur l'histoire du royaume des Vandales en Afrique, depuis sa fondation jusqu'à sa destruction. — Aperçu sur celui des Ostrogoths en Italie, depuis Théodoric jusqu'à l'élection d'Ildibald.

Je vais aujourd'hui, ma chère Aline, vous donner la suite du règne d'Anastase, et vous parler de quelques-uns de ses successeurs.

L'empereur Anastase était dans la neuvième année de son règne, lorsque les Bulgares vinrent tout à coup inonder la Thrace ; et après avoir remporté sur l'une des armées impériales une victoire complète, s'en retournèrent chargés de butin. Ces peuples habitaient sur les bords du fleuve Volga, alors appelé Bulga ; de là vint le nom de Bulgares qui leur fut donné. Ils étaient donc originaires du nord de la mer Caspienne. La disette de subsistances dans un pays

trop stérile pour nourrir de nombreux habitans, en força une partie à s'approcher du Tanaïs pour y chercher de nouvelles demeures. De là s'étant avancés jusqu'au Danube, ils passèrent ce fleuve, et pénétrèrent dans la Thrace et les autres provinces du voisinage. Le succès de leurs premières irruptions, leur inspira le dessein de former des établissemens dans l'empire, et ils y trouvèrent d'autant moins de difficulté, que l'empereur avait envoyé ses principales forces contre les Sarrazins qui désolaient la Phénicie, la Palestine et l'Arabie, et contre les Perses, qui sous la conduite de Cavadès leur roi, avaient envahi l'Arménie. Ce prince était arrière-petit-fils d'Esdegerde II, et le plus jeune des fils de Pérosès, qui avait péri avec tous ses autres enfans dans une guerre contre les Huns appelés *Nephtalites*. Cavadès avait été détrôné au commencement de son règne pour sa conduite tyrannique qui révoltait ses sujets; il fut rétabli par le secours des Huns-Nephtalites, dont le roi lui avait donné sa fille en mariage.

Il est bon de savoir, ma chère Aline, que ces Huns qui habitaient au nord de la Perse, n'avaient rien de la férocité

des autres Huns qui étaient venus des Palus Méotides ravager les provinces des deux empires d'Orient et d'Occident.

Cavadès, qui avait acheté bien cher la protection de son beau-père, n'était pas en état de s'acquitter de ce qu'il lui devait ; il fit demander à l'empereur Anastase une grande somme d'argent à titre d'emprunt. Ce prince exigea des sûretés pour le remboursement, mais ce n'était qu'un prétexte pour colorer son refus. Il espérait que la guerre s'allumerait à cette occasion entre les Perses et les Huns, et que leur épuisement réciproque assurerait la tranquillité de ses provinces d'Orient. Sa politique n'eut pas le succès dont il s'était flatté. Cavadès, offensé de son procédé, entra dans l'Arménie, et après l'avoir saccagée, il passa dans la Mésopotamie, et prit d'assaut la forte place d'Amide, dont il fit passer tous les habitans au fil de l'épée.

A cette nouvelle, Anastase se hâta de faire marcher contre les Perses une formidable armée ; mais en ayant donné le commandement à quatre généraux, la division se mit entr'eux, et Cavadès profita de leur mésintelligence pour les défaire l'un après l'autre. Alors il ravagea impunément la plupart des provinces

de l'Orient. Heureusement que les Huns-Nephtalites vinrent faire diversion, et que lui ayant déclaré la guerre, ils l'obligèrent de retourner défendre ses propres états. Il résulta de leur attaque la reprise d'Amide par les Impériaux, et bientôt après une trève de sept ans qui fut suivie de vingt ans de paix.

Anastase avait plus d'un motif pour la désirer; il se voyait continuellement en butte aux invasions des Bulgares, qui tout nouvellement venaient de s'emparer de la Basse-Pannonie, et y avaient surpris la ville de Sirmich. Théodoric, roi d'Italie, crut devoir prendre les armes contre eux, fondé sur les droits qu'il prétendait avoir sur cette province; et les ayant chassés, il étendit jusqu'au Danube les frontières de son royaume. Dans le même temps, un certain Mondon qui descendait d'Attila, s'était fait une retraite au delà du Danube dans un pays inculte et désert; et y ayant rassemblé une nombreuse troupe de brigands et de gens sans aveu, prit à leur tête le titre de roi, passa le Danube, et se fortifia dans une tour nommée Herta, d'où il se mit à faire des courses sur les terres de l'empire. Anastase envoya contre lui une armée qu'il grossit d'un corps de

Bulgares, qui, de son consentement, venaient de s'établir dans la partie de la Mœsie, qu'on nomme aujourd'hui Bulgarie. Mondon se trouvant trop faible pour résister à de si grandes forces, implora le secours de Pilzia qui commandait pour Théodoric dans la Pannonie. Ce général marcha sans différer, attaqua l'armée impériale, et en fit un grand carnage. Mondon se soumit à Théodoric comme à son souverain, et ce prince établit dans la Basse-Pannonie un commandant et d'autres officiers pour la gouverner en son nom. Anastase se vengea de cette usurpation, en envoyant une flotte ravager les côtes d'Italie; et peu après ayant appris la victoire de Clovis sur Alaric, roi des Visigoths, gendre de Théodoric, il l'envoyoya féliciter par des ambassadeurs, lui conféra le titre de patrice, et lui offrit avec le diadème les ornemens consulaires. Clovis reçut l'ambassade à Tours, se revêtit publiquement des ornemens qu'on lui avait apportés, et de ce moment-là prit les titres de consul et d'auguste.

L'union se rétablit cependant entre Anastase et Théodoric. Les Hérules, originaires de la Germanie, obtinrent, dans le même temps, des terres dans la

Thrace, sous la condition de fournir des soldats pour les armées de l'empire.

Anastase, tranquille au dehors, porta son attention sur les querelles de l'église; la faveur qu'il accorda aux hérétiques, et ses violences contre les catholiques, excitèrent des séditions dans Constantinople. Le peuple, dans sa fureur, abattit ses statues, mit le feu à quelques édifices, et l'on entendit plusieurs voix proclamer empereur Aréobinde, l'un des généraux de l'empire. Ce général eut la sagesse de se dérober par la fuite à ces premiers transports d'une troupe de mutins. Anastase s'étant tenu caché pendant quelques jours, reparut dans le cirque, sans diadème, et par des promesses appuyées de sermens, remit le calme dans les esprits. La soumission de l'empereur avait désarmé le peuple; le retour des persécutions l'aigrit de nouveau : la cruauté qu'Anastase exerça principalement envers le patriarche Flavien, qu'il chassa d'Antioche, révolta tout le monde; et les peuples de la Scytie et de la Mœsie ne tardèrent point à se soulever. Vitalien qui commandait dans ces provinces les troupes alliées de l'empire, avec le titre de comte, se mit à la tête des rebelles; et, ayant attiré

près de lui une partie de l'armée impériale, s'avança vers Constantinople. Il battit Hypatius, neveu de l'empereur, qui était venu à sa rencontre, et le fit prisonnier. Les habitans de Constantinople s'émeurent de nouveau; Anastase se vit au moment d'être déposé, et députa vers les rebelles. Vitalien exigea le rappel des évêques exilés, et qu'on cessât de maltraiter les catholiques. Anastase se soumit à tout, se lia par de nouveaux sermens qu'il était bien résolu de ne pas garder. En effet, Vitalien n'eut pas plutôt congédié ses troupes, que le vieil empereur, d'autant plus obstiné dans ses projets, qu'on lui opposait plus de résistance, allait les reprendre avec plus de fureur que jamais, lorsqu'il fut enlevé par une attaque d'apoplexie, dans la quatre-vingt-huitième année de son âge, et la vingt-quatrième de son règne, l'an 518.

Anastase, si sage et si estimé avant de monter sur le trône, si louable encore dans les premières années de son règne, et si détesté sur la fin, prouve qu'il est des réputations qui ne peuvent soutenir un certain période, et qui s'éteignent tout à coup. En considérant son grand âge, on serait tenté de croire qu'il ne

gouvernait plus par lui-même, et que son obstination, ses injustices, et ses cruautés venaient moins de lui que de ceux par lesquels il se laissait influencer. Mais enfin la haine qu'on lui portait lui survécut, et nuisit à sa famille. Il laissait après lui plusieurs neveux, tous en état, par leurs richesses et par leur mérite personnel, d'aspirer à le remplacer : l'aversion que l'oncle s'était attirée par ses violences, retomba sur eux, et les fit exclure du trône impérial.

Le choix du sénat tomba sur Justin, préfet du prétoire, et loin de la jeunesse, puisqu'il avait soixante-huit ans. Quelques auteurs prétendent qu'il dut son élévation à Evagre, grand chambellan, qui lui avait remis de grandes sommes pour acheter les suffrages des soldats, et qu'au lieu de faire les largesses au nom d'Evagre, Justin les fit en son nom, et fut proclamé par les troupes, aussitôt qu'elles apprirent la mort d'Anastase. Quoi qu'il en soit, il paraît que Justin n'était point dépourvu de mérite : né de parens pauvres et obscurs, sur les frontières de la Thrace et de l'Illyrie, il avait fait son chemin par ses grandes qualités, et l'on ajoute qu'il était réellement digne d'être élevé à la souveraine

puissance. Sa femme, nommé Lupicine, avait d'abord été son esclave, et dès qu'il fut sur le trône, il la déclara auguste, sous le nom d'Elia-Marcia-Euphémia. Cette action prouve que Justin tenait aux liens qu'il avait contractés, et qu'il aimait son épouse, malgré la bassesse de sa naissance, et voulait qu'elle partageât sa puissance. Les premiers soins du nouvel empereur furent de purger la cour des ministres qui avaient abusé de la confiance d'Anastase, et secondé ses fureurs contre les catholiques. Justin en fit mourir plusieurs, sur les vives instances du peuple; il bannit tous les partisans de ces indignes favoris, et rétablit dans leurs églises les évêques exilés. Il appela de plus auprès de lui le comte Vitalien, le déclara généralissime des armées de l'empire, et choisit pour son questeur et principal conseiller un nommé Proclus, qui s'était fait connaître par son esprit de justice et par un désintéressement à toute épreuve.

La suite du règne de Justin répondit à son commencement; il fut toujours très-zélé pour les intérêts de l'église, et protégea les Ortodoxes d'une manière éclatante; mais Vitalien qu'il avait récompensé d'avoir eu le courage de

prendre les armes contre Anastase, pour la défense de la religion, ne conserva pas toujours sa faveur. L'année même qu'il en reçut la plus grande marque, celle où il fut élevé au consulat, fut l'époque de sa chute. Soit vérité, soit calomnie, on persuada à Justin que Vitalien se servait du crédit que lui donnait sa nouvelle dignité pour se faire des créatures, et qu'il aspirait à l'empire. On prétend que Justinien, neveu de Justin, fut celui qui lui inspira ce soupçon. Innocent ou coupable, Vitalien en fut victime, et on l'assassina sous les yeux de l'empereur, dans le septième mois de son consulat. Dès-lors Justinien devint l'arbitre souverain dans le gouvernement. Il fut nommé consul, se concilia la faveur du peuple par des fêtes magnifiques et des distributions d'argent, à l'occasion de son élection; et l'on peut dire que, dès ce moment, il régna avec son oncle, et partagea sa puissance.

Un roi des Saziens, peuple de la Colchide, vint l'année suivante se donner en spectacle à la cour de Constantinople, où il vint se faire baptiser, et recevoir des mains de l'empereur les ornemens royaux. Ce prince, qui se nommait Trathius, quitta l'alliance des Per-

ses, avant de faire cette démarche. Cet événement donna de vives inquiétudes à Cavadès, et il aurait sur-le-champ rompu avec Justin, si des raisons particulières ne l'eussent porté à le ménager, et même à renouveler avec l'empire les traités d'alliance et d'amitié. Le roi de Perse avait trois fils; il désirait exclure du trône l'aîné, qui, comme lui, se nommait Cavadès; le second, nommé Rasès, avait perdu un œil, et les lois de Perse ne souffraient pas qu'on donnât la puissance souveraine à quiconque avait un défaut corporel. Toute l'affection du roi était concentrée sur Cosroès, son troisième fils; et prévoyant de grandes difficultés à le placer sur le trône, au préjudice de l'aîné, il voulut assurer à ce fils chéri la protection de l'empereur Justin. Pour l'obtenir, il offrit de se relâcher sur toutes les prétentions qui pouvaient attirer de nouvelles guerres, sous la condition que Justin adopterait Cosroès. L'empereur et Justinien reçurent avec joie une proposition qui leur faisait envisager une paix durable avec les Perses, et déjà ils avaient ordonné qu'on dressât l'acte d'adoption, lorsque Proclus leur observa que Cosroès pourrait un jour se faire un titre de cette adoption pour

prétendre à l'empire, et le transporter aux rois de Perse. Cette représentation leur ouvrit les yeux ; la proposition fut rejetée, et Cavadès en conçut un tel dépit, qu'il n'attendit pour entrer sur les terres de l'empire, que l'instant où il serait débarrassé d'une guerre qu'il soutenait alors contre les Ibériens. Ces peuples qui habitaient entre la Perse et la Colchide, obéissaient depuis long-temps aux Perses ; ils étaient fort attachés à la religion chrétienne, et se révoltèrent contre Cavadès, parce qu'il avait voulu les forcer à renoncer à leur foi. Gurgenès, leur roi, prêt à succomber sous les efforts des Perses, se jeta entre les bras de Justin, et en obtint un bon corps de troupes. Une autre armée d'impériaux fut envoyée dans la partie de l'Arménie qui appartenait aux Perses, et qu'on nommait Perse-Arménie. On en avait donné le commandement à Sittas et au célèbre Bélisaire, encore jeune, qui servait alors dans les gardes prétoriennes. Ces deux généraux entrèrent dans la Perse-Arménie, la ravagèrent, et revinrent chargés de butin. Ils y rentrèrent peu après, et trouvèrent en tête deux généraux persans, Narsès et Arautius, qui les repoussèrent avec quelque

perte, et qui, dans la suite, ayant embrassé le parti des impériaux, suivirent Bélisaire en Italie. Il faut bien se garder de confondre ce Narsès avec l'eunuque du même nom qui fut rival de Bélisaire, et acheva, sous Justinien, la conquête de l'Italie que ce grand général avait commencée.

L'expédition militaire que nous venons d'indiquer paraît être à peu près la seule qui signala le règne de Justin. Il mourut l'an 527, à l'âge de soixante-dix-sept ans, dans la neuvième année de son règne.

Justinien, que son oncle avait déclaré auguste depuis plusieurs mois, lui succéda sans difficulté. Ce prince était âgé de quarante-six ans lorsqu'il parvint à l'empire; il avait une taille avantageuse, une figure agréable, une physionomie ouverte et riante qui annonçait la douceur de son caractère. Tel est le portrait qu'on fait de sa personne; celui de son caractère n'est pas moins flatteur; mais il suffit de vous dire qu'il possédait au suprême degré les talens du gouvernement, et que son vaste génie, dont toutes les vues tendaient au grand, embrassait d'un seul coup-d'œil les divers intérêts de l'état. On lui accorde encore une pé-

nétration et un discernement singulier dans le choix de ses ministres et de ses généraux. Avec des qualités si essentielles, et sur-tout secondé par des généraux tels que Bélisaire et Narsès, il n'est pas étonnant que Justinien ait mérité le surnom de *grand* et celui de *restaurateur de l'empire*. Il lui rendit son ancienne splendeur en recouvrant sur les barbares les provinces qu'ils en avaient démembrées, en réparant et fortifiant les places frontières, en élevant de tous côtés de somptueux édifices et des monumens publics d'une magnificence qui répondit à la majesté de son trône.

Les éloges que la postérité donne à cet empereur sont mêlés de quelques reproches : on l'accuse d'avoir trop chargé ses peuples d'impôts, et de les avoir exigés avec une excessive rigueur. Il en usa ainsi non par avarice et inhumanité, mais pour fournir aux énormes dépenses où l'engagèrent les guerres continuelles qu'il soutint, et son goût pour la magnificence, principalement sa passion pour les bâtimens. On lui reproche encore avec justice son aveugle déférence pour l'impératrice, qui l'entraîna dans quelques fautes, et une confiance témé-

raire en ses propres lumières sur les dogmes de la religion.

En montant sur le trône, Justinien donna le titre d'auguste à Théodora, fille d'Acacius, gardien des loges où l'on tenait les bêtes destinées à combattre dans l'amphitéâtre. A cette naissance, qui semblait l'éloigner de l'empire, on prétend que Théodora joignait des torts encore plus grands. On assure que dans sa première jeunesse elle avait mené une vie scandaleuse à la suite d'une troupe de comédiens. Justinien, séduit par sa beauté, par la vivacité de son esprit et par son enjouement, la retira de cette vie ambulante pour en faire sa maîtresse; et dès-lors il l'aurait épousée s'il eût pu obtenir le consentement de sa mère et de l'impératrice Euphémie. Après leur mort il accomplit ce honteux mariage; et cette femme ambitieuse, fourbe, méchante et intéressée, ne cessa, dit-on, d'abuser de l'ascendant qu'elle conservait sur Justinien, pour lui faire commettre d'horribles injustices; elle fut le fléau des catholiques en Orient.

Le portrait de cette impératrice est sans doute fort chargé; mais il y a du vrai dans ce qu'on en dit, et il faut attribuer l'exagération qu'on peut y remar-

quer à la haine que lui attira les maux qu'elle fit à la religion, et peut-être aussi à l'indignation qu'inspirait le choix d'une telle souveraine.

A l'avénement de Justinien à l'empire, la guerre de Perse n'était pas terminée. Bélisaire et deux autres généraux avaient été défaits par l'armée de Cavadès. Cet échec fut réparé par un autre général qui fut envoyé en leur place. L'alliance que Justinien fit peu après avec un roi des Hérules, nommé Grœtis, à qui il persuada d'embrasser le christianisme, l'adresse avec laquelle il parvint à mettre dans ses intérêts la reine Bouzère, qui commandait à cent mille Huns, et la conversion d'un autre roi des Huns, nommé Gorda, qu'il tint lui-même sur les fonts baptismaux, commencèrent la gloire religieuse de son règne. Dès ce temps-là il fit construire des édifices dans toutes les provinces de l'empire; il rebâtit et fortifia la ville de Palmyre, pour garantir la Palestine et la Phénicie des courses des Perses et des Sarrazins. Il rétablit celle d'Antioche, qu'un tremblement de terre avait presque entièrement abîmée.

Le grand ouvrage de la réformation de la jurisprudence occupa ensuite Jus-

tinien. Les plus savans jurisconsultes furent appelés à y travailler, et le célèbre Tribonien publia ce code fameux qui porte le nom de Justinien. Ce code, qui est devenu celui de toutes les nations, lui mérita peut-être autant de gloire que ses conquêtes; et l'attention qu'il donna à la perfection de cet ouvrage, prouve l'importance qu'il y attachait.

Les soins de l'administration ne l'occupaient pas cependant de telle sorte, qu'il ne pensât à étendre les frontières de l'empire, et à reconquérir ce qui avait été enlevé sous de faibles et impuissans monarques. Bélisaire, qui dès sa jeunesse avait donné des preuves de ses talens supérieurs pour l'art militaire, fut celui des généraux de Justinien qui attira son attention: le jugeant digne de répondre à la grandeur de ses vues, il jeta les yeux sur lui; et lui donnant le titre de généralissime, il l'envoya en Orient. Trois batailles gagnées dans la Mésopotamie ne furent que le prélude des victoires de ce grand capitaine sur les Perses. Justinien, qui projetait d'enlever l'Afrique aux Vandales, avait voulu commencer par mettre fin à la guerre de Perse; mais un nombreux corps de Sarrazins étant venu renforcer l'armée de

Cavadès et retarder l'entière défaite de ses troupes, Bélisaire, non moins prudent que vaillant, eut la sagesse d'arrêter l'ardeur des Impériaux, et de se tenir sur la défensive pour mieux assurer ses succès.

Cavadès mourut; et Cosroès son troisième fils, qu'il nomma pour lui succéder, ayant à se défendre des efforts de son frère aîné pour lui enlever le trône, s'empressa de faire la paix avec Justinien.

Bélisaire, rappelé pour faire ses préparatifs et porter la guerre en Afrique, se disposait à partir, lorsqu'il fut arrêté par une sédition qui s'éleva tout à coup à Constantinople. Deux factions partageaient depuis long-temps le peuple de cette grande ville, et on les distinguait par la couleur bleue et par la couleur verte. Elles se livraient dans le cirque de furieux combats, et leur acharnement leur fermait les yeux sur la peine de mort que les lois avaient établies contre les vainqueurs, c'est-à-dire, contre ceux qui auraient commis le plus de meurtres. Un jour qu'on traînait au supplice quelques-uns de ces séditieux, les deux factions se réunirent pour les sauver. Elles s'emportèrent en injures contre l'empereur; et parcourant la ville en fu-

reur, elles mirent le feu aux plus beaux édifices. La populace se joignit à ces mutins; et l'émeute prit un caractère si alarmant, que Justinien ne douta point qu'elle n'eût été secrètement suscitée pour le dépouiller de la pourpre, et il fit préparer un navire pour se mettre en sûreté par la fuite. Il faut louer le courage de Théodora, s'il est vrai qu'elle eût celui d'arrêter son époux prêt à fuir, et de le retenir par ces mots: « C'est un « glorieux tombeau qu'un royaume »! Ceux qui donnent à cette princesse la gloire d'un conseil courageux, disent que Justinien se mit alors à la tête de ses gardes, et résolut de se défendre dans son palais. Mais le bruit courut qu'il s'était évadé, et dans l'instant les chefs des séditieux proclamèrent empereur Hypatius, neveu d'Anastase, et marchèrent droit au palais impérial. Narsès, capitaine des gardes en sortit, et par des distributions d'argent gagna un grand nombre de rebelles de la faction bleue. Bélisaire accourut alors avec le fils du gouverneur de l'Illyrie, tous deux suivis d'un corps de troupes; ils s'avancèrent vers le cirque où le peuple était assemblé, et firent main basse sur tout ce qui se présenta. Trente à trente-

cinq mille hommes furent tués, dit-on, dans cette terrible émeute. Hypatius et deux autres neveux d'Anastase, soupçonnés d'être les auteurs secrets de la sédition, furent arrêtés et punis du dernier supplice. Le produit de la confiscation de leurs biens servit à relever les édifices que le feu avait consumés, entr'autres la magnifique église de sainte Sophie, que Justinien fit rebâtir toute entière avec une magnificence extraordinaire.

Lorsque le calme fut rétabli dans Constantinople, les troupes destinées pour la conquête de l'Afrique s'embarquèrent, et Bélisaire fit sa descente sans opposition.

Le royaume des Vandales établi, comme nous l'avons vu, par le célèbre Genseric, subsistait depuis cent cinq ans. Hunneric régna près de huit ans; et comme à sa mort ses enfans n'étaient pas encore en état de gouverner, il laissa le royaume à Gondamond, son plus proche parent, fils de Genson. Hunneric se conforma en cela aux lois des Vandales, qui donnaient la succession au trône au plus âgé des princes de la maison régnante. Gondamond, après douze ans de règne, eut pour successeur Thrasi-

mond son frère, prince sage dont la prudence égalait la valeur. Il régna trente-sept ans, et Ilderic, fils d'Hunneric, lui succéda en 523. La douceur et l'affabilité de ce prince lui avaient acquis l'affection de ses sujets, sur-tout des catholiques qui, sous son règne, virent cesser les mauvais traitemens qu'ils souffraient depuis long-temps. Il avait naturellement de l'aversion pour la guerre; mais Hoamer son neveu, qui commandait ses armées, s'était fait, par sa valeur, une si grande réputation, que les Vandales l'appelaient leur Achille. Ilderic s'était lié d'une étroite amitié avec Justinien dès le temps de l'empereur Justin, et ils n'avaient point cessé d'entretenir leur bonne intelligence par des présens réciproques. Gélimer, fils de Gélaride et petit-fils de Genson, était, par son âge, héritier présomptif du royaume. Il avait du courage et des talens pour la guerre; mais il était fourbe, artificieux et prompt à embrasser les voies les plus odieuses pour satisfaire une ambition forcenée. Le caractère pacifique d'Ilderic anima l'audace de Gélimer; il gagna les principaux chefs des Vandales, leur persuada de le déposer comme un prince lâche, indigne d'être à la tête d'une si brave

nation, et qui, disait-il, s'entendait avec l'empereur pour la lui assujétir. La conjuration eut un prompt effet; Ilderic fut mis en prison avec son principal ministre et le général Hoamer. Justinien, vivement touché du malheur de ce prince, son ancien allié, fit faire à Gélimer de fortes remontrances sur son injustice et sur sa dureté envers un vieillard qui, par son grand âge, ne devait pas lui laisser attendre long-temps le trône où les lois l'appelaient. Gélimer ne répondit aux justes représentations de Justinien qu'en ordonnant qu'Ilderic fût plus étroitement resserré, et dans la suite il poussa la barbarie jusqu'à le faire mourir.

Les excès de cet usurpateur autorisaient donc l'entreprise de Bélisaire; déjà la ville de Tripoli s'était révoltée pour se donner à Justinien, ainsi que l'île de Sardaigne où Gélimer avait établi un goth pour gouverneur. Bélisaire s'empara d'abord de la ville de Sillecte, peu éloignée de Carthage; et peu après ayant mis en fuite les Vandales, quoiqu'ils fussent commandés par Gélimer lui-même, cette ville ouvrit ses portes au vainqueur. Bélisaire fit sur-le-champ réparer les fortifications de cette place importante; et sa douceur, son huma-

nité, jointes à l'excellente discipline qu'il faisait observer à ses troupes, charmèrent tellement les peuples d'Afrique, qu'ils accoururent en foule se ranger sous ses drapeaux. Cette désertion et une seconde bataille gagnée sur Gélimer, réduisit ce prince à se retirer dans la Numidie, sur une montagne inaccessible nommée Papua. Les Impériaux, maîtres du camp des Vandales, enlevèrent les femmes, les enfans et tous leurs effets. Hippone se rendit sans attendre qu'on l'attaquât, et Bélisaire y trouva la plus grande partie du trésor de Gélimer. La conquête du royaume des Vandales fut bientôt complète; outre ce qu'ils possédaient en Afrique, les îles de Sardaigne et de Corse, la ville de Ceuta sur le détroit de Gibraltar, les îles de Majorque, de Minorque et d'Ivica reçurent la loi de Bélisaire; il ne manquait à sa gloire que d'être maître de la personne de Gélimer. Il avait détaché un de ses lieutenans pour l'assiéger sur le mont Papua, avec ordre de lui offrir, s'il voulait se rendre, le titre de patrice, et des terres considérables pour son entretien. Gélimer, réduit par la disette de vivres à la dernière extrémité, accepta ses offres, et fut amené à Carthage avec ses prin-

cipaux officiers. Bélisaire se proposait de le conduire lui-même aux pieds de Justinien. Ce grand général, que l'envie avait attaqué auprès de l'empereur jusqu'à l'accuser d'aspirer à l'indépendance, demanda et obtint la permission de retourner à Constantinople, et par sa présence confondit la calomnie. Justinien lui décerna les honneurs qu'on rendait dans l'ancienne Rome aux généraux qui avaient remporté les victoires les plus signalées. Il traversa la ville de Constantinople sur un char de triomphe, ce qu'aucun particulier n'avait obtenu depuis six cents ans. A sa suite marchait Gélimer, vêtu d'une robe de pourpre, accompagné des princes de la famille royale et des plus distingués des Vandales. Derrière lui on portait avec pompe des trônes d'or massif, une immense quantité d'argent et de pierreries, les vases sacrés que Titus avait enlevés du temple de Jérusalem, enfin toutes les dépouilles que Genserie avait rapportées de Rome. Lorsque Gélimer fut arrivé au cirque où Justinien l'attendait, assis sur un trône élevé, on lui ôta sa robe de pourpre, et on l'obligea de se prosterner pour adorer l'empereur ; après cette cérémonie humiliante, on lui

assigna pour sa subsistance et celle de sa famille, une grande étendue de terres dans la Galatie; mais on ne put le décorer du titre de patrice qu'on lui avait promis, parce qu'il refusa d'abjurer l'arianisme.

L'empereur voulut honorer d'un second triomphe les services et la fidélité de Bélisaire; il ordonna qu'il fût porté par quatre esclaves dans une chaire incrustée d'ivoire, d'où il jeta au peuple une grande somme d'argent provenant de la portion de butin qui lui était revenue.

Ainsi fut renversé, dans le cours de deux campagnes, le trône des Vandales, à l'instant où il était dans l'état le plus florissant.

La conquête de l'Italie était le second et le principal objet des vastes desseins de Justinien. Il en comprenait toute la difficulté; mais comptant plus que jamais sur les talens et la fidélité de Bélisaire, il le chargea de cette importante expédition.

Le royaume des Ostrogoths, fondé par Théodoric-le-Grand, embrassait, en 510, toute l'Italie, la Sicile, la Dalmatie, la Norique, les deux Rhéties, c'est-à-dire, le pays des Grisons, le Tyrol et le Tren-

tin; la Pannonie, dont Sirmich était la capitale; une partie du royaume des Suèves dans la Germanie, et presque toute la Provence. La réputation de Théodoric, sa douceur et sa sagesse avaient engagé la plupart des peuples de ces provinces à se ranger volontairement sous sa loi; également aimé des catholiques et des ariens, il jouissait en paix de l'empire que ses vertus lui avaient acquis sur tous les cœurs. Il n'avait eu d'Aandelflede, sœur de Clovis, roi de France, qu'une fille nommée Amalasonte. Vous vous rappelez que j'ai dit précédemment qu'il avait marié deux de ses filles naturelles, l'une à Sigismond, roi des Bourguignons, l'autre à Alaric II, roi des Visigoths. Sa fille légitime n'épousa point, comme les autres, un prince souverain. Théodoric désirant garder auprès de lui cette fille plus tendrement chérie, la maria, en 515, avec Eutharic, prince de la maison des Amales, et qui descendait du grand Erménéric. L'intention de Théodoric était de perpétuer, par cette union, le royaume d'Italie dans cette famille, la plus distinguée de la nation gothique. Mais ce jeune prince, qui était aimable et généralement estimé, mourut avant son beau-père,

et ne laissa qu'un fils nommé Athalaric.

Dans les dernières années de sa vie, le grand Théodoric devint soupçonneux; l'âge le rendit timide et défiant. On abusa de sa faiblesse pour accuser deux principaux membres du sénat, le patrice Boëce et Symmaque son beau-père, tous deux catholiques zélés et qui avaient eu une grande part dans la confiance intime de Théodoric. Boëce, célèbre par son savoir, ses traductions d'Aristote, et d'autres philosophes et mathématiciens, jouissait de la considération et de l'estime publiques. Son beau-père n'était pas moins estimé; tout le monde appréciait son esprit de justice, sa charité et sa générosité. Les qualités du gendre et du beau-père n'empêchèrent pas d'infâmes délateurs de les dénoncer comme trahissant Théodoric et voulant rétablir à Rome l'ancienne liberté. De faux témoins produisirent des lettres où l'on supposait qu'ils avaient de secrètes intelligences avec Justinien. Ils furent arrêtés; et sans qu'il leur fût permis de se défendre, condamnés par le sénat à être décapités. Théodoric commua la peine en une prison perpétuelle; on les conduisit à Pavie, où ils furent tenus au secret; on les priva même de la conso-

lation de la lecture. Mais leurs accusateurs craignant qu'ils ne parvinssent, avec le temps, à donner des preuves de leur innocence, ne furent pas encore satisfaits de la dureté avec laquelle on les traitait; ils redoublèrent d'efforts et firent entendre à Théodoric que tant qu'ils vivraient il ne serait pas en sûreté. Ce prince eut la faiblesse de les croire; il envoya l'ordre de trancher la tête à Boëce et à Symmaque. Il ne tarda pas à s'en repentir. Boëce composa dans sa prison, qui dura six mois, l'excellent livre de la *Consolation de la philosophie.*

L'injuste arrêt ne fut pas plutôt exécuté, que Théodoric fut pénétré d'un amer repentir. L'image des condamnés le suivait partout, et les remords d'un jugement trop précipité tourmentèrent si cruellement ce prince naturellement bon, qu'ils le conduisirent au tombeau. Triste et salutaire exemple pour les souverains dont la faiblesse autorise les crimes, et dont la sévère justice n'est point tempérée par un examen attentif de la vérité. Lorsqu'on lit à la suite de cet acte de cruauté qu'on reproche à Théodoric, que ce fut le premier et dernier sujet de plainte qu'il donna à ses sujets, on

ne peut s'empêcher d'être vivement touché. Il mourut à l'âge de soixante - dix-huit ans. Dans ses derniers momens Théodoric avait déclaré Athalaric, fils d'Amalasonte, héritier de son trône. Il fit prêter serment de fidélité à ce jeune prince, qui n'avait encore que huit ans. Amalasonte sa mère fut chargée de la tutelle avec le titre de reine. Cette princesse, comparable aux plus grands hommes par sa prudence, son esprit de justice et son courage, prit un soin particulier de l'éducation de son fils. Elle s'était appliquée à l'étude des beaux-arts, et savait plusieurs langues, entr'autres la latine et la grecque.

Amalasonte voulut que son fils fut formé dans les écoles établies à Rome, aux connaissances et aux études propres à sa naissance et au trône qu'il devait occuper. Elle mit près de lui trois gouverneurs d'une probité reconnue, et tous trois instruits par une longue expérience des affaires du gouvernement. La reine, ne se reposant pas encore entièrement sur eux, veillait elle-même aux instructions qu'on donnait à son fils, et empêchait qu'on n'usât envers lui de trop d'indulgence. L'active surveillance d'Amalasonte déplut aux seigneurs os-

trogoths; comme elle ne leur permettait pas d'exercer impunément leurs violences, ils prirent pour prétexte de leurs plaintes la sévérité avec laquelle elle élevait son fils; ils prétendirent qu'elle voulait le faire mourir pour se remarier et gouverner arbitrairement sous le nom du prince qu'elle épouserait. Ils osèrent lui faire entendre à elle-même que l'étude n'était propre qu'à étouffer la valeur. « Le grand Théodoric, disaient-ils, qui a régné avec tant de « gloire, ne savait ni lire ni écrire, et « nous avons appris de lui qu'un prince « accoutumé à craindre la férule d'un « maître, n'aura jamais le courage « d'affronter des épées nues ». Ils demandèrent hautement qu'on renvoyât les trois pédagogues pour mettre auprès de leur roi des jeunes gens de son âge qui lui inspirassent des sentimens conformes au génie de la nation. Amalasonte fut forcée de céder à leurs instances; les gouverneurs furent éloignés, et on les remplaça par des jeunes gens dont les conseils produisirent un funeste effet sur le jeune roi. Ils s'appliquèrent à lui donner de l'éloignement pour la reine sa mère, et s'entendirent avec les mécontens pour la faire chasser de la

cour. Athalaric, entraîné par ses nouveaux conseillers dans toutes sortes de débauches, ne soutint pas long-temps un tel genre de vie; il mourut d'une maladie de langueur dans sa dix-septième année, la neuvième de son règne.

Amalasonte reprit alors les rênes du gouvernement. Mais comme elle avait contre elle la faction des seigneurs ostrogoths, qui lui avaient enlevé l'éducation de son fils, elle craignit de ne pouvoir résister seule à la haine qu'ils lui portaient. Elle pensa ne pouvoir se maintenir sur le trône qu'en se remariant, et jeta les yeux sur Théodat, son cousin. Il était né d'un premier mariage d'Amalberge, sœur de Théodoric. Théodat était déjà avancé en âge, et s'était rendu coupable de diverses vexations qu'Amalasonte avait essayé plusieurs fois de réprimer; elle l'avait même fait condamner juridiquement à l'occasion de quelques violences qu'il avait commises en dernier lieu; mais ne pensant point que son ressentiment tînt contre l'offre d'une couronne, elle lui fit proposer de partager son trône en l'épousant, sous la condition qu'il se contenterait du titre de roi, et lui laisserait toute l'autorité.

Théodat promit tout ce qu'elle voulut, et appuya ses promesses des sermens les plus sacrés. Amalasonte, qui s'était toujours conservée bien avec l'empereur Justinien, et qui avait même été au moment de se retirer près de lui lorsque les mécontens conspiraient contre sa vie, s'empressa d'envoyer à ce prince des ambassadeurs pour lui notifier l'avénement de Théodat à la couronne des Ostrogoths, et lui demander le renouvellement des anciens traités. A peine les envoyés furent-ils partis, que le perfide Théodat fit enfermer Amalasonte dans un fort bâti au milieu du lac Bolsène dans la Toscane, et bientôt après elle y fut étranglée par les parens de trois officiers qu'elle avait fait mettre à mort comme chefs de la conspiration qui avait eu lieu contre elle. Cette princesse fut amèrement pleurée de ses sujets, et Théodat prit si peu de soin de cacher la part qu'il avait eue à cet assassinat, qu'il s'empressa de combler les meurtriers de grâces et de distinctions. Justinien prit les armes pour venger la mort d'Amalasonte, et crut l'occasion d'autant plus favorable pour faire la conquête de l'Italie, qu'il connaissait le caractère de Théo-

dat, et savait que les Italiens, qui étaient tous catholiques, aspiraient à être gouvernés par un prince de leur religion. Il envoya sa flotte contre la Sicile sous le commandement de Bélisaire: ce grand capitaine était destiné à être le vengeur des opprimés. Mondon, qui commandait dans l'Illyrie, eut ordre de passer dans la Dalmatie, et de se rendre maître de Salone, capitale de cette province. Il fit en même temps, avec les rois de France, une ligue offensive contre les Ostrogoths: l'intérêt de la religion en était le fondement; et Justinien avait accompagné la lettre qu'il leur écrivit de grandes sommes d'argent, avec promesse d'en envoyer davantage lorsque leurs troupes seraient en campagne. La conquête de la Sicile donna d'autant moins de peine à Bélisaire, que les peuples, qui connaissaient sa douceur et sa magnanimité, venaient en foule recevoir ses lois. Il passa le détroit de Messine, et vint assiéger Naples. La garnison, toute composée d'Ostrogoths, se défendit pendant vingt jours; au bout de ce temps, Bélisaire se rendit maître de la place: il y entra par un aquéduc qui lui fut indiqué. La ville fut emportée, et le général vainqueur ne put

sauver la vie des habitans qu'en abandonnant leurs biens à ses soldats. A la première nouvelle des progrès du redoutable Bélisaire, Théodat, qui n'avait de courage que pour commettre un lâche attentat, fit humblement demander la paix à Justinien, en offrant de lui abandonner tous ses droits sur la Sicile, et de se soumettre à envoyer tous les ans à l'empereur, en signe d'hommage, une couronne d'or du poids de trois cents livres, et à lui fournir trois mille soldats goths toutes les fois qu'il les demanderait. L'ambassadeur de Justinien, qui reçut les propositions de Théodat, exigea encore quelques autres conditions relatives aux honneurs qui seraient rendus à son maître en sa qualité de seigneur suzerain; et d'accord avec le roi des Ostrogoths, il se mit en marche pour porter à Constantinople ce projet de traité. Il était à peine éloigné de quelques lieues, que le lâche Théodat, craignant d'avoir trop peu offert, le rappela pour ajouter l'offre d'abdiquer la couronne, à condition que l'empereur lui assignerait un revenu annuel de douze cents livres pesant d'or. Pendant que Justinien traitait cette grande affaire, Théodat ap-

prit qu'un corps d'Ostrogoths avait taillé en pièces, dans la Dalmatie, l'armée impériale, et tué Mondon qui la commandait. Encouragé par ce succès, Théodat montra autant d'orgueil qu'il avait fait voir de bassesse; il refusa de tenir les engagemens qu'il avait pris. Justinien, indigné de sa mauvaise foi, envoya une nouvelle armée dans la Dalmatie, et donna ordre à Bélisaire de pousser la guerre en Italie avec la plus grande vigueur. Théodat donna le commandement de ses troupes à Vitigès, général d'une grande expérience, qui s'était signalé sous le règne de Théodoric. Les Ostrogoths marchèrent sous ses ordres du côté de la Campanie, et bientôt ils résolurent unanimement de déposer le lâche Théodat, dont ils avaient appris le honteux traité, et dans l'instant ils proclamèrent Vitigès qu'ils choisirent pour leur roi. Théodat, saisi d'effroi, prit la fuite du côté de Ravenne, mais il fut atteint et massacré par un nommé Ottaris, son ennemi, que Vitigès avait envoyé à sa poursuite.

Le nouveau roi des Ostrogoths s'occupait de fortifier son armée par de nouvelles levées; et pour s'affermir sur le trône par une nouvelle alliance avec

le sang de Théodoric, il força Matasonte, fille d'Amalasonte, à l'épouser. Pour se fortifier contre la puissance de Justinien, il demanda des secours aux rois de France Childebert, Théodebert et Clotaire, en offrant de leur céder tout ce que les Ostrogoths possédaient dans les Gaules. Cet appât séduisit les trois frères; malgré les engagemens qu'ils avaient pris avec Justinien, ils ne résistèrent point à des offres si avantageuses, et firent passer des secours secrets à Vitigès.

Bélisaire poursuivait cependant sa marche victorieuse; il s'avança vers Rome, et les habitans, encore frappés du malheureux sort de la ville de Naples, offrirent de se rendre. Il entra dans la ville par une porte pendant que la garnison sortait par la porte opposée. Le premier soin de Bélisaire fut de réparer avec la plus grande diligence les fortifications de Rome, et de pourvoir la ville de vivres et de munitions. Ces précautions ne furent pas inutiles. Vitigès ne tarda pas à venir assiéger Rome. Il était à la tête de cent cinquante mille hommes; et Bélisaire, par les garnisons qu'il avait été obligé de laisser dans les places dont il s'était em-

paré, n'avait plus avec lui qu'environ cinq mille hommes; mais rappelant une partie des garnisons, ce grand général, qui faisait seul la force de son armée, fut camper sur les bords du Tibre pour en défendre le passage, ou du moins amuser l'ennemi et retarder sa marche jusqu'à ce qu'il eût reçu les renforts qu'il avait demandés à Justinien. Vitigès força le passage du Tibre. Obligé de céder au nombre, Bélisaire rentra dans Rome, et prit ses mesures pour s'y défendre jusqu'à la dernière extrémité. Ce siége dura une année entière. Vitigès, qui l'avait poussé avec vigueur, voyant son armée fort affaiblie, commençait à se rebuter; et ayant appris que Justinien avait fait partir un puissant renfort de troupes, il proposa une suspension d'armes : Bélisaire l'accepta. C'était avec beaucoup de peine que ce général avait contenu les murmures des habitans, qui souffraient cruellement de la disette; mais ayant reçu un grand convoi de vivres avec un nouveau renfort de soldats, il fit espérer aux citoyens une prompte délivrance. En effet, Vitigès ne tarda pas à être forcé de lever le siége de Rome, et perdit beaucoup de monde dans sa retraite.

Les Milanais venaient de chasser de leur ville les Ostrogoths, et Bélisaire leur envoya un secours de mille hommes qu'ils lui avaient demandé. Vitigès faisait alors le siége de Rimini, qu'il lui était essentiel de reprendre; mais ayant appris que les villes de Navarre, de Bergame et de Come avaient suivi l'exemple des Milanais, il résolut de se venger avec éclat sur ceux-ci; il envoya contre eux une partie de son armée et dix mille Bourguignons que les rois de France venaient de lui envoyer. Milan, dépourvue de vivres, fut bientôt réduite aux plus cruelles extrémités. Les secours de Bélisaire arrivèrent trop tard; la ville se rendit à discrétion, et l'on fit main basse sur les habitans: les hommes furent passés au fil de l'épée et les femmes réduites à l'esclavage, et données aux Bourguignons pour les payer du service qu'ils avaient rendu. La ville fut saccagée et rasée.

Milan fut alors le théâtre des plus affreux excès. Je ne vous donnerai point la suite de tous ceux qui furent commis dans cette guerre; ce serait affliger l'ame sensible de mon Aline, et je me contenterai de parcourir rapidement ce qui me reste à dire sur la conquête de l'Italie.

Justinien avait envoyé à Bélisaire un renfort de cinq mille impériaux et de deux mille Hérules sous le commandement de l'eunuque Narsès. La réputation de ce général était presqu'égale à celle de Bélisaire, mais ils se jalousaient beaucoup, et leur désunion ne tarda pas à nuire à leurs succès.

Vitigès se trouvant trop faible pour faire tête à la fois à Bélisaire et à Narsès, qui, ne pouvant s'accorder sur le commandement, venaient de se séparer pour agir chacun de leur côté, Vitigès assembla ses principaux officiers pour délibérer avec eux sur les moyens de soutenir la guerre. On décida qu'il fallait s'efforcer d'attirer les Lombards en Italie, sous la promesse d'une grande somme d'argent ; mais ces peuples, qui avaient obtenu de Justin, et ensuite de Justinien la permission de s'établir dans la Pannonie, ne voulurent point manquer à leurs engagemens. Vitigès se retourna du côté des Perses, et Cosroès, moins délicat que Vacon, roi des Lombards, consentit volontiers à recommencer la guerre contre l'empire. Cette diversion obligea bientôt Justinien de faire un accommodement avec Vitigès.

L'empereur avait rappelé Narsès lorsqu'il eut appris ses démêlés avec Bélisaire ; il songeait à envoyer celui-ci contre les Perses qui étaient entrés dans la Mésopotamie. Bélisaire assiégeait alors Osimo, et un détachement de son armée faisait le siége de Fiésoli ; il voulait achever la conquête de l'Italie par la prise de Ravenne. Les Français, qui aspiraient à se rendre maîtres d'une partie de cette contrée, crurent le moment favorable pour l'exécution de leur projet, et Théodebert, à la tête de cent mille hommes, entra dans le Piémont. Leurs ravages firent bientôt connaître aux Ostrogoths qu'ils n'étaient point venus dans l'intention de les secourir ; cependant, tombant sur les impériaux, ils les forcèrent de fuir dans la Toscane. Bélisaire écrivit dans les termes les plus forts à Théodebert pour lui rappeler ses traités avec Justinien, qu'il avait confirmés par un serment solennel. Cette lettre fit quelque impression sur Théodebert ; elle arrêta sa marche, et Bélisaire s'étant rendu maître des deux petites places qu'il voulait prendre, alla bloquer Ravenne où Vitigès s'était renfermé.

Vers ce même temps les progrès des

Perses déterminèrent Justinien à rappeler Bélisaire, le seul de ses généraux qu'il pût opposer avec succès aux ravages de Cosroès, qui déjà avait pris et brûlé Antioche. De grandes propositions avaient lieu cependant en Italie. D'un côté, les rois de France offraient à Vitigès une armée de cinq cent mille hommes, à condition de partager avec lui le royaume d'Italie. Bélisaire rompit cette négociation en faisant espérer à Vitigès des conditions plus avantageuses de la part de l'empereur. Les ambassadeurs de Justinien furent admis dans Ravenne, et bientôt conclurent un traité avec Vitigès; mais Bélisaire, qui apprit que la ville de Ravenne manquait absolument de vivres, se voyant au moment d'être maître de toute l'Italie, refusa de souscrire au traité qui n'en donnait qu'une partie à Justinien. Les principaux chefs des Ostrogoths résolurent alors d'offrir leur royaume à Bélisaire; et l'on dit qu'ils amenèrent Vitigès à consentir lui-même à sa dépossession. On pensait que l'offre d'une couronne ne serait pas rejetée par Bélisaire, mais ce grand homme, fidèle à son souverain, ne parut écouter un moment la proposition des Ostrogoths

que pour tirer un meilleur parti de l'état des affaires. Il s'engagea volontiers à ne faire aucun mauvais traitement aux peuples qui se donnaient à lui ; et les portes de Ravenne lui ayant été ouvertes, il s'assura de la personne de Vitigès, mais en le traitant avec la plus grande considération, et se saisit des richesses du palais dans l'intention de les remettre à Justinien. Déjà les envieux de la gloire de Bélisaire l'avaient accusé d'aspirer à la souveraine puissance. L'empereur ne parut pas les écouter, et ne rappela son général que pour l'envoyer contre les Perses. On assurait qu'il ne se rendrait point à ses ordres, et les Ostrogoths ne pouvaient croire que la fidélité qu'il avait jurée à l'empereur prévalût en lui sur le désir de régner ; mais quand ils virent qu'il se disposait à partir, ils allèrent à Pavie trouver Uraia, neveu de Vitigès, et lui offrirent la couronne ; il la refusa par respect pour son oncle, et leur conseilla d'élire Idibald, neveu de Theudis, roi des Visigoths, dont il vanta le courage et la vertu. Ce conseil fut suivi.

Bélisaire amena avec lui à Constantinople Vitigès, Matasonte sa femme, ses principaux officiers, et les enfans

d'Idibald qu'il avait trouvés à Ravenne. Justinien ne jugea pas à propos de l'honorer d'un triomphe pareil à celui qu'il lui avait accordé après la conquête d'Afrique. Ce fut un effet de l'envie que lui portaient les courtisans ; mais le peuple l'en dédommagea par des acclamations extraordinaires et par son empressement à lui faire cortège lorsqu'il paraissait en public.

Je m'aperçois, ma chère Aline, que malgré mon désir d'abréger, ce grand homme, si digne de captiver notre attention, m'arrête, presque malgré moi, sur une foule de détails que je trouve trop intéressans pour vouloir vous en priver ; il faut donc renoncer à finir aujourd'hui le règne du grand Justinien ; et terminant ici cette lettre, je me contenterai de vous dire que Vitigès fut décoré du titre de patrice, et mourut à Constantinople au bout de deux ans. Matasonte, sa veuve, épousa un neveu de Justinien, nommé Germain, qui était l'un de ses meilleurs généraux.

LETTRE XXV.

Continuation et fin du règne de Justinien. — Justin II, Tibère et Maurice. — Aperçu de l'histoire des Lombards jusqu'à la fin du sixième siècle.

Nous devons aujourd'hui, ma chère Aline, suivre Bélisaire sur les frontières de Perse; mais ce grand général, qui savait conquérir les cœurs des peuples qu'il soumettait, qui réunissait à la plus grande valeur les qualités les plus attachantes, me paraît dangereux à suivre de trop près. On oublie volontiers, en parlant de lui, les bornes qu'on s'est prescrites; et pour me mettre en garde contre le grand intérêt qu'il m'inspire, je vous dirai, sans autre détail, qu'il mit le comble à sa gloire par ses victoires sur les Perses.

Vous dire qu'il mérita d'être appelé leur fléau, c'est assez vous faire connaître qu'il remporta sur eux les plus grands avantages. Cosroès, qui n'avait point

cessé les hostilités dans la Mésopotamie, qui continuait de la ravager, malgré un traité que Justinien avait fait avec lui en dernier lieu, et avait d'ailleurs exigé d'excessives contributions des villes de Chalcis et d'Apamée; Cosroès enfin avait tellement imprimé la terreur, que les soldats impériaux tremblaient à son seul nom. L'arrivée de Bélisaire fit bientôt tourner la chance. Ayant été déclaré généralissime des troupes de l'empire en Orient, il hâta son départ, et ranimant par sa présence le courage des Impériaux, il se mit à leur tête, et reporta bientôt le théâtre de la guerre dans les états du roi de Perse. Les progrès de Bélisaire furent d'autant plus rapides, que Cosroès était alors occupé d'une expédition dans la Colchide. Pendant que ce prince travaillait à délivrer les Saziens du joug oppresseur des gouverneurs de l'empire, le plus fameux de ses généraux avançait sur les terres du roi de Perse. Pendant que celui-ci prenait Pétra, Bélisaire entreprenait le siége de Nisibe. La mauvaise conduite de ses lieutenans l'empêcha de prendre cette ville; mais marchant toujours en avant, il enleva le château de Sisaurança, et fit faire le dégât dans l'Assyrie. Des mala-

dies qui attaquèrent son armée, l'obligèrent de rentrer sur les terres de l'empire; et l'ordre de Justinien le rappela à Constantinople.

Au retour du printemps, Cosroès rentra en campagne; il voulait profiter de l'absence de Bélisaire pour pénétrer dans la Palestine, et se flattait de se rendre maître des trésors du temple de Jérusalem. Les Impériaux, trop faibles pour aller à sa rencontre, se tenaient renfermés dans les places; mais sur la nouvelle de la marche de l'armée persane, Justinien fit sur-le-champ partir Bélisaire, et le seul bruit de son retour arrêta Cosroès; il ne pensa qu'à regagner précipitamment ses états. Jugez par ce trait s'il craignait ce général.

Il était nécessaire partout: depuis qu'il avait quitté l'Italie, les affaires avaient entièrement changé de face. Idibald, que les Ostrogoths avaient mis sur le trône, réduit d'abord à la seule ville de Pavie, avait, par sa prudence et sa dextérité, attiré dans son parti toutes les villes au delà du Pô, et il vainquit dans une bataille, près de Trévise, l'armée des Impériaux. Peu de jours après cette victoire, ayant fait tuer Uraia, dont la femme avait insulté la sienne, il fut lui-

même assassiné par un de ses gardes ; et les Rugiens, tribu gothique, qui dès le temps de Théodoric servaient dans l'armée des Ostrogoths, élurent dans l'instant Eraric, l'un de leurs chefs, dont ils estimaient la valeur et les talens. Les Ostrogoths, mécontens de le voir à leur tête, s'en défirent après un règne de cinq mois. Il avait envoyé une ambassade à Justinien, en apparence pour lui demander la paix, et lui avait fait offrir en particulier de lui abandonner l'Italie et de se démettre de la royauté, sous la promesse d'une grande somme d'argent et d'une place dans le sénat.

Totila, neveu d'Idibald, ayant appris la mort de son oncle, cessa d'espérer que les Ostrogoths pussent se soutenir contre les forces de l'empire. Il était gouverneur de Trévise; et songeant à faire un accommodement favorable, il fit proposer à Constantin, gouverneur de Ravenne pour Justinien, de lui livrer la place, à condition qu'on lui conserverait ses biens. Pendant la négociation, les Ostrogoths offrirent leur couronne à Totila. Il était jeune, plein de valeur et de courage. Sa sagesse, son esprit de douceur et d'humanité lui avaient acquis l'estime générale des Ostrogoths : ils

espérèrent que sous sa conduite leurs affaires se rétabliraient ; et lui-même, s'en flattant, accepta le trône. A la nouvelle de son élection, Justinien reprocha vivement à ses généraux leur négligence et leur lâcheté. Ils tinrent conseil entre eux, et convinrent de marcher à Pavie pour combattre Totila. Leur armée était de douze mille hommes, et ils avaient onze généraux! Totila, qui n'avait avec lui que cinq mille hommes, osa les attendre, et remporta sur eux une victoire signalée. Peu après, il vainquit encore les Impériaux ; et ces deux défaites lui ouvrirent les portes de l'Italie. Il enleva toutes les places fortes de la Toscane, passa dans la Campanie, rasa Bénévent, et ayant mis le siége devant Naples, battit une flotte qui y portait un convoi de vivres; ce qui força bientôt les habitans de se rendre par famine. Ils se livrèrent à la discrétion du vainqueur ; mais Totila en agit bien, et leur fit éprouver une bonté, une générosité qu'on n'avait pas lieu d'attendre d'un prince qu'on nommait *barbare*. Comme ils avaient beaucoup souffert de la faim, il ne leur fit d'abord distribuer des nourritures qu'avec beaucoup de réserve, dans la crainte qu'ils ne s'étouffassent par trop

d'avidité ; et faisant augmenter leur portion de jour en jour, il remit insensiblement leurs estomacs affaiblis. Il permit ensuite à ceux des habitans qui voulaient sortir de Naples, de se retirer où ils voudraient, et fournit à la garnison des voitures et des vaisseaux pour se rendre à Rome ou à Constantinople ; mais il rasa les fortifications de la place, parce qu'il n'avait point de troupes pour la garder.

Les Impériaux ne faisaient pas plus heureusement la guerre en Perse. Bélisaire, qu'on laissait manquer de tout, ne pouvait opposer à Cosroès qu'une conduite prudente ; il employait toutes les ressources de son génie pour retarder ses progrès. On eut l'injustice de lui faire un crime de n'avoir pas fait davantage ; et ses accusateurs obtinrent qu'il serait rappelé et dépouillé de toutes ses dignités. Il revint à Constantinople pour y mener une vie privée. Ses ennemis, acharnés à le persécuter, travaillèrent encore à lui faire perdre la vie.

Totila, maître de Naples, faisait faire le siége d'Otrante par un de ses lieutenans, et marchait lui-même vers Rome avec le gros de son armée, pendant que Cosroès continuait de ravager en Orient les provinces de l'empire. Dans

ces circonstances, l'impératrice Théodora réussit à rétablir Bélisaire dans les bonnes grâces de Justinien. On lui rendit ses dignités, et il eut ordre de passer en Italie ; mais il paraît qu'on lui donna fort peu de troupes. Cependant, il força bientôt les Ostrogoths de lever le siége d'Otrante ; mais comme il n'était point en état de tenir la campagne, Totila en profita pour enlever sans obstacles toutes les places aux environs de Rome. Bélisaire ne cessait point de demander un renfort de troupes pour pouvoir sauver cette place. On fit enfin des levées ; et Narsès ayant engagé un corps de Hérules au service de l'empire, se hâta de les faire passer en Italie. Alors Bélisaire tenta de jeter des vivres dans Rome ; mais Totila rompit toutes ses mesures ; et se rendit maître de cette ville par la trahison des soldats isauriens qui gardaient l'une des portes. Totila abandonna la ville au pillage, pour punir les Romains de leur ingratitude envers Théodoric et Athalaric, qui les avaient comblés de bienfaits.

Après cette expédition, il envoya proposer la paix à Justinien. L'empereur renvoya ses ambassadeurs à Bélisaire, à qui il avait donné ses pouvoirs. La dé-

faite d'un corps d'Ostrogoths dans la Lucanie, fit craindre à Totila de ne pouvoir se maintenir dans Rome ; se défiant d'ailleurs des habitans, il sortit de cette ville, et fit raser une partie de ses fortifications. On a dit qu'il voulait en détruire les plus beaux édifices, et qu'il en fut détourné par une lettre de Bélisaire, dans laquelle celui-ci lui représentait que, s'il se maintenait dans la possession de l'Italie, il se reprocherait toute sa vie d'avoir détruit la plus belle ville de ses états, et que, s'il était vaincu, il devait au moins se conserver le mérite et la gloire d'avoir respecté la capitale la plus célèbre de l'univers. Totila se contenta d'emmener avec lui le sénat, et dispersa dans la Campanie le reste des habitans. Bélisaire profita du moment où il s'avançait dans la Lucanie pour rentrer dans Rome qui, depuis quarante jours, était sans habitans. Il en releva les murs, fit rétablir les fortifications avec une grande diligence, et invita les habitans à venir la repeupler. Totila accourut pour reprendre cette place, et fut deux fois repoussé avec beaucoup de perte. Cependant Bélisaire, toujours en butte à la fureur de ses ennemis, ne recevait ni troupes, ni argent. Théo-

dora venait de mourir; et ayant perdu en elle le seul appui qu'il eût à la cour, il demanda son rappel, et revint à Constantinople pour passer dans l'obscurité le reste de ses jours. Totila, délivré du seul général qu'il eût à craindre, reprit Rome par une nouvelle trahison des Isauriens. Loin de penser à ruiner cette ville, il résolut cette fois de s'y maintenir et de lui rendre son ancienne splendeur. Il y rétablit le sénat, rappela ceux des habitans qui n'y étaient pas revenus, et, peu de jours après, il fit célébrer les jeux du cirque. Il invita ensuite Justinien à faire cesser les calamités de l'Italie; et en demandant que l'empereur lui laissât la possession du royaume des Ostrogoths, qu'il avait reconquis, il promettait de l'aider de toutes ses forces contre ses ennemis. Justinien refusa d'écouter les ambassadeurs de Totila. Cependant les finances de l'empire étaient épuisées; les Perses continuaient de faire vivement la guerre; et les Gépides, les Lombards et les Esclavons assiégeaient les frontières. Mais plus Justinien rencontrait d'obstacles, plus il s'affermissait dans ses résolutions. Décidé aux plus grands efforts, il destina pour l'Italie Germain, son neveu, habile et

prudent capitaine ; fit faire des levées de troupes dans l'Illyrie et dans la Thrace, et décida le roi des Hérules à joindre toutes ses forces à l'armée impériale. Germain se proposait de mener avec lui Matasonte, petite-fille de Théodoric, qu'il avait épousée après la mort de Vitigès. Il espérait que la présence de cette princesse engagerait les Ostrogoths à venir à l'envi se ranger sous ses enseignes. Animé de cette douce espérance, il faisait ses derniers préparatifs, lorsqu'une irruption des Esclavons l'appela dans la Mœsie. Ces peuples reculèrent à l'approche de Germain ; et il allait s'embarquer pour l'Italie, lorsqu'il fut attaqué d'une maladie qui l'emporta en peu de jours. L'empereur Justinien sentit vivement cette perte, et donna le commandement à Justinien, frère de Germain, et à son gendre, nommé Jean. Ces deux généraux reçurent ordre, au moment même de leur départ, d'attendre l'eunuque Narsès, que l'empereur venait de nommer généralissime de ses armées en Italie. Celui-ci, plus favorisé que Bélisaire dans ses dernières expéditions, reçut tous les secours nécessaires pour faire réussir son entreprise. La défaite et la mort de Totila fut le fruit de la première bataille livrée

par Narsès. Ce premier succès fut le prélude des autres. En vain les Ostrogoths donnèrent un successeur à Totila, et élurent Téia pour leur roi; sa valeur et ses talens ne purent les sauver : ce prince fut défait par Narsès, et mourut en combattant. Les Ostrogoths ne se découragèrent point encore; ils recommencèrent l'attaque; et ce ne fut qu'après avoir fait les plus grands efforts de courage, qu'ils offrirent à Narsès de mettre bas les armes, sous la condition qu'on leur laisserait la liberté de sortir de l'Italie, et d'emporter avec eux tous leurs effets. Narsès eut peine à acquiescer à leur demande, et ne s'y détermina que pour ne point pousser au désespoir une nation si brave. Mille d'entr'eux se retirèrent à Pavie; le reste se dispersa dans la Toscane, dans la Ligurie et dans la Vénétie.

C'est ainsi que le royaume des Ostrogoths, qui avait subsisté pendant soixante-quatre ans, fut détruit après une guerre de dix-huit ans.

Sa destruction ne rétablit point encore la paix en Italie; ceux qui s'étaient retirés à Pavie, implorèrent le secours du roi d'Austrasie, pour les aider à se soutenir contre Narsès. Sur le refus de ce

prince, qui ne voulut point manquer à ses engagemens avec Justinien, ils eurent recours à Leutharis et Bucelin, qui commandaient les Allemands, tributaires des Français. Ils guerroyèrent pendant quelque temps, et ne laissèrent pas de troubler et d'inquiéter le généralissime; mais la faim et les maladies le délivrèrent enfin de ce déluge d'étrangers. Pour prévenir leur retour, Narsès resta en Italie en qualité de commandant général, et s'y fit aimer et respecter par sa douceur, sa justice et sa piété.

Une trève de cinq ans que Justinien avait faite avec Cosroès, lui avait donné quelque relâche de ce côté; mais aussitôt qu'elle fut expirée, la Colchide devint le théâtre d'une nouvelle guerre entre ces deux princes. Elle se fit avec des succès divers; mais une victoire signalée, que Justin, fils de Germain, remporta sur les Perses, détermina enfin Cosroès à faire la paix. Lorsqu'elle fut conclue, la ville de Constantinople venait d'être entièrement bouleversée par un tremblement de terre le plus terrible qu'on y eût jamais ressenti; une infinité d'habitans avaient été ensevelis sous les ruines des églises, des palais et des maisons particulières. A cette calamité suc-

céda une horrible peste, qui emporta la plus grande partie de la jeunesse, et pour comble de maux, une effroyable armée de Huns ayant passé le Danube, se répandit comme un torrent sur les terres de l'empire, et porta la désolation jusqu'aux portes de Constantinople. Les finances étaient totalement épuisées; on avait été obligé de réduire considérablement les armées, et l'empire se trouvait dans un état alarmant; Justinien, accablé de soins et d'années, jeta les yeux sur Bélisaire pour l'envoyer contre les Huns. Ce général, quoiqu'il fut alors fort âgé, se prêta sans balancer aux besoins de l'empire; et avec le peu de troupes qu'on put lui donner, il força les Huns à se retirer. Ce fut son dernier exploit. A son retour, il fut accusé d'être entré dans une conspiration, où l'un de ses domestiques se trouva impliqué; et il fut de nouveau dépouillé de ses dignités. Mais il faut rejeter le conte populaire répandu sur la foi d'un écrivain infidèle, qui prétendit que Justinien avait fait crever les yeux à Bélisaire, et l'avait réduit à demander l'aumône. Il termina ses jours dans l'obscurité, et peut-être dans la pauvreté, car vous avez vu qu'il était trop désintéressé, et beau-

coup trop généreux pour avoir amassé dans le temps de sa faveur ; mais l'on a fort exagéré la misère à laquelle il fut réduit. Ce grand capitaine mourut huit mois avant Justinien, qui périt d'une attaque d'apoplexie à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, l'an 565, dans la trente-neuvième année de son règne.

La majesté de l'empire parut renaître sous ce règne long et fertile en événemens importans, c'est pourquoi il nous a arrêté un peu de temps ; mais celui de Justin ne nous retiendra pas de même : ce successeur, peu digne de Justinien, ne soutint pas la gloire que son prédécesseur avait rendue à l'empire.

Justin II était fils de Dulcissime et de Vigilantia, sœur de Justinien ; il était grand maître du palais lorsque son oncle le désigna pour lui succéder, et aussitôt après la mort de Justinien, il fut élu et déclaré empereur par le sénat. Il se montra d'abord généreux, équitable, humain, et on lui supposa de la capacité pour le gouvernement. Mais il trompa bientôt l'attente générale, et l'on ne vit plus en lui qu'un prince faible, indolent, voluptueux, et moins porté à la douceur qu'à la cruauté. Il fut solennellement couronné par le patriarche de Constan-

tinople, et le même jour il déclara auguste Sophie, sa femme, fille de l'impératrice Théodora, princesse impérieuse et d'une hauteur excessive, qui aspirait à gouverner entièrement.

Les Huns, nommés Avares, qui habitaient dans la province appelée depuis la Moldavie, envoyèrent demander au nouvel empereur le paiement des pensions que leur faisait Justinien, et reçurent pour réponse : « Que loin d'en attendre la continuation, ils devaient « s'estimer heureux qu'on leur permît « de vivre dans le pays qu'ils occupaient, » et que s'ils osaient attaquer l'empire, « on leur ferait bientôt sentir ce que « c'était qu'un empereur ». Ils n'eurent pas tardé à faire repentir Justin de cette bravade, s'ils n'eussent été alors invités par Alboin, roi des Lombards, à s'unir avec lui contre Cunimond, roi des Gépides, son ennemi capital.

Vous vous rappelez, ma chère Aline, que les Lombards étaient une division des Goths, et qu'ils étaient ainsi nommés, parce qu'ils portaient la barbe longue ; vous devez de même vous souvenir qu'Audoin, leur roi, avait obtenu de Justinien la liberté de s'établir avec sa nation dans la Norique et dans la Pan-

nonie. Ce roi vainquit en plusieurs combats les Hérules et les Gépides, ses voisins. Alboin, son fils et son successeur, épousa au commencement de son règne Glotsuinde, fille de Clotaire Ier, roi de France, et petite-fille de Clovis. Il continua la guerre contre les Gépides, et dans une sanglante bataille tua de sa main leur roi Thorismond. Alboin contribua aux succès de l'eunuque Narsès en Italie ; il lui avait amené un renfort de ses Lombards ; et dans la bataille où Totila fut défait et tué, Alboin s'y signala par des prodiges de valeur. Il revint ensuite dans la Pannonie, et Narsès ne cessa point d'entretenir avec lui une étroite correspondance. Cunimond, fils de Thorismond, roi des Gépides, se préparait à venger la mort de son père, et avait assemblé de grandes forces contre les Lombards. Alboin, de son côté, avait attiré à son parti les Huns, nommés Avares. Il marcha contre les Gépides, et dans une bataille où Cunimond perdit la vie, il les détruisit au point qu'ils cessèrent de faire un corps de nation. Outre un immense butin, Alboin emmena une infinité de captifs de tout sexe et de tout âge, parmi lesquels se trouva Rosemonde, fille de Cunimond, qu'il épousa

dans la suite après la mort de Clotsuinde.

Je vous ai déjà fait entendre que Justin ne tarda pas à faire éclater ses vices et son penchant à la cruauté. Dès la seconde année de son règne, il fit mourir un de ses parens, Justin, fils de Germain, petit neveu de Justinien ; il trama sa perte, ou plutôt il le fit lâchement assassiner, parce qu'il redoutait ses trop grandes qualités. L'impératrice Sophie fut complice de ce crime ; elle crut, comme son époux, que Justin, jusqu'alors sujet fidèle, pourrait cesser de l'être, et profiter de l'attachement que le peuple et les soldats lui portaient pour aspirer à la souveraine puissance ; en conséquence, elle conseilla de le rappeler des bords du Danube, où il commandait. L'infortuné, mandé sous prétexte de récompenser ses services et sa valeur, fut reçu de l'empereur et de l'impératrice avec une grande apparence de bienveillance ; ils l'envoyèrent à Alexandrie, où la mort l'attendait. Quelle horreur ! quelle infâmie dans un souverain de tromper, par de feintes caresses, celui qu'il envoie au supplice ! Mais nous ne sommes pas au bout des injustices de l'empereur Justin. L'eu-

nuque Narsès fut à son tour victime de la calomnie. Depuis seize ans qu'il gouvernait l'Italie, il faisait jouir les peuples de l'abondance et de la paix, fruits de sa valeur et de sa sagesse. La considération qu'il avait acquise, et ses grandes richesses excitèrent l'envie; les principaux du sénat de Rome, suscités peut-être par l'impératrice, qui n'aimait point Narsès, envoyèrent à Constantinople des mémoires de plaintes sur les extorsions qu'ils souffraient; et firent entendre que pour s'en délivrer, ils prendraient le parti de rentrer sous le joug des Ostrogoths. Narsès fut rappelé sans qu'on eût pris la peine d'examiner les faits; et l'impératrice eut l'imprudence de dire publiquement que ce vil eunuque n'était propre qu'à filer parmi ses femmes. Ce propos lui coûta cher, et l'on assure que Narsès lui fit dire qu'il ourdirait une trame, que ni elle ni l'empereur ne viendraient pas à bout de démêler. On envoya en sa place pour gouverner l'Italie le patrice Longin, sous le titre d'exarque : c'était le nom que les Grecs donnaient à ceux qui commandaient plusieurs provinces. Il établit sa résidence à Ravenne, et donna d'ailleurs à son gouvernement une forme nouvelle, qui

dans la suite fit perdre l'Italie à l'empire. Il supprima tous les anciens officiers, et créa dans toutes les villes des chefs qu'il nomma ducs, et des magistrats chargés de l'administration de la justice.

Narsès, au lieu de retourner à Constantinople, se rendit à Naples, d'où il dépêcha vers Alboin, roi des Lombards, pour l'inviter à passer en Italie. A la prière du pape Jean III, Narsès revint ensuite à Rome, où il mourut quelques mois après.

Alboin se determina sans peine à quitter la Pannonie, pays pauvre et ruiné, pour venir s'établir dans l'Italie, dont il connaissait la beauté, les richesses et la fertilité. Il savait d'ailleurs qu'elle était dépourvue de troupes, et que les changemens que Longin y avait faits lui en faciliteraient la conquête. Il assembla tous ses sujets, hommes, femmes, vieillards et enfans, et avec différentes troupes de Saxons et d'autres peuples qui se joignirent à lui avec leurs familles; il entra en Italie, suivi de plus de deux cents mille ames. Il avait abandonné la Pannonie aux Huns, nommés Avares, mais sous la condition qu'ils la lui rendraient s'il échouait dans son entreprise Ce sont ces Huns qui, dans la

suite, donnèrent à la Pannonie le nom de Hongrie.

Dès la première campagne, Alboin s'empara d'une partie des places du territoire de Venise. L'année suivante il continua ses conquêtes avec la même facilité, et, dans sa troisième campagne, ayant assiégé et pris Milan, les Lombards le proclamèrent roi d'Italie, en l'élevant sur un bouclier, et en lui mettant en main une pique; ce qui était parmi eux la marque de la royauté. Ce fut l'an 569, que celle d'Alboin commença en Italie. Sans perdre de temps, il s'étendit dans toute la Ligurie; il assiéga Pavie, où il y avait une nombreuse garnison, et envoya de tous côtés des détachemens qui pénétrèrent jusqu'aux environs de Rome. Justin n'avait pris aucune mesure pour défendre l'Italie, et l'exarque Longin ne s'était attaché qu'à se bien fortifier dans Ravenne. D'un autre côté, les Perses avaient rompu la paix avec l'empire, à l'occasion d'une révolte des peuples de la Perse-Arménie, tous chrétiens, et, par cette raison, persécutés par Cosroès. Ils prirent les armes, et implorèrent la protection de l'empereur : il n'en fallut pas davantage pour porter Cosroès à recommencer ses

ravages dans la Mésopotamie. Justin envoya contre lui Martin, son préfet du prétoire, mais le défaut d'argent et de troupes suffisantes fit échouer ce général, qui entreprit vainement le siége de Nisibe ; non-seulement il ne prit point cette ville, mais les habitans lui marquèrent tant de mépris, qu'ils ne daignèrent pas fermer leurs portes, et du haut des remparts ne cessaient d'insulter les assiégeans. Ce mauvais succès réveilla un peu Justin de son indolence ; voulant absolument se venger d'un tel affront, il envoya Acacius, avec un renfort de troupes, et des fonds pour le paiement de l'armée ; mais ce nouveau général révolta les soldats par sa hauteur et sa dureté ; il les irrita au point qu'ils abandonnèrent d'eux mêmes le siége de Nisibe. L'armée de Cosroès, qu'il avait envoyée en Syrie, s'était, pendant ce temps, emparée des villes d'Héraclée et d'Apamée, et lui-même, après cinq mois de siége, s'était rendu maître de la ville de Dara, dans la Mésopotamie.

Alboin affermissait sa domination en Italie ; Pavie se rendit à lui, après un siége de trois ans ; et, relativement à sa force et à sa situation, Alboin en fit la capitale de son empire. Il jouissait du

fruit de ses conquêtes, lorsqu'un trait qui peint sa barbare cruauté amena une conspiration dont il fut victime. Etant allé à Vérone, il voulut célébrer ses victoires par un grand repas qu'il donna à ses principaux officiers. Il s'était fait faire un vase du crâne de Cunimond; il avait fait doubler d'or ce gage précieux de son triomphe, et ce barbare buvait habituellement dans ce vase affreux! c'était sa coupe ordinaire. Vers la fin du repas qu'il donnait à ses officiers, Alboin, échauffé par le vin, présenta cette coupe à Rosemonde son épouse, fille du malheureux Cunimond, en lui disant que, dans un jour consacré à la joie, il fallait qu'elle but avec son père. Les uns disent que cette princesse, connaissant la férocité de son époux, et sachant combien il était sur-tout dangereux de lui résister lorsque le vin troublait sa raison, but dans cette funeste coupe, et forma dans le moment le projet de se venger. D'autres disent, avec plus de vraisemblance, qu'elle frémit de cette horrible proposition, et que sortant aussitôt de la table du festin, elle fut chercher un vengeur. Elle gagna Elmigise, écuyer et frère de lait d'Alboin, sous la promesse de l'épouser, et de le placer sur le trône des

Lombards. Ils s'associèrent un nommé Péridée, homme fort et vigoureux, et se servirent de son bras pour assassiner Alboin pendant qu'il dormait après son dîner.

Si le meurtre d'un époux peut être excusable, c'est assurément dans la position de Rosemonde : qu'il devait être cruel pour cette princesse, sans doute traînée à l'autel malgré elle, de se voir dans les bras du meurtrier de son père et de son grand-père, et de devoir encore dévorer chaque jour ses larmes et son indignation, qu'excitaient sans cesse la vue de cette affreuse coupe !!! La haine et même l'horreur qu'elle devait avoir pour Alboin, lui ferma les yeux sur le crime qu'elle commettait, et sur la vengeance que ses sujets pourraient en tirer. Rosemonde épousa Elmigise ; mais les Lombards ayant découvert qu'ils étaient les auteurs de la mort de leur roi, obligèrent les époux à se hâter à prendre la fuite, pour échapper au supplice qu'on leur préparait. Ils se sauvèrent à Ravenne, auprès de l'exarque Longin, et emportèrent avec eux le trésor d'Alboin, dont ils avaient eu le temps de se saisir. Rosemonde était jeune et belle ; mais Longin, plus amoureux de ses ri-

chesses que de sa personne, lui persuada de se défaire d'Elmigise, lui promettant de l'épouser, et de la rendre souveraine de l'Italie. L'ambition égara cette princesse, au point de lui faire commettre ce second crime, bien plus grand que le premier. Elle-même, dit-on, elle-même présenta à Elmigise, un jour qu'il sortait du bain, une coupe de vin où elle avait mis un poison fort actif. A peine en eut-il pris quelques gorgées, qu'il en sentit l'effet ; et, ayant pris son poignard, il força Rosemonde de boire le reste : quelques momens après, tous deux expirèrent, et Longin, déchu de l'espérance de régner en Italie, envoya le trésor des Lombards à Constantinople. Justin avait été si troublé des nouvelles qu'il avait reçues coup sur coup des progrès de Cosroès dans la Syrie et dans la Mésopotamie, et des rapides conquêses des Lombards, qu'il en perdit la raison et tomba dans des accès de phrénésie. Dans un de ses bons intervalles, l'impératrice Sophie lui conseilla de se donner un second dans la personne de Tibère, capitaine de ses gardes. L'année d'après, Tibère fut chargé de toute l'administration sous le titre de césar. Déjà cet associé avait conclu une trève de

trois ans avec les Perses, et dans cet intervalle, il leva une puissante armée, avec laquelle il défit, et même tailla en pièces l'armée de Cosroès, lorsqu'à l'expiration de la trève, il rentra en campagne. Ce roi fut si sensible à ce revers, lui qui jusqu'alors avait toujours eu le dessus sur Justin, qu'il en mourut de chagrin, après un règne de quarante-huit ans. Justin ne survécut pas long-temps à Cosroès; il mourut dans la treizième année de son règne, après avoir revêtu Tibère du titre d'auguste, et lui avoir recommandé l'impératrice Sophie.

Il paraît que cette princesse, qui avait porté Tibère sur le trône, espérait bien le partager avec lui, en l'épousant aussitôt après la mort de Justin; mais il était marié secrètement, et l'impératrice Sophie, qui ne s'en doutait point, fut aussi surprise qu'irritée, lorsqu'il déclara son mariage avec une femme nommée Anastasie, qu'il s'empressa de déclarer auguste. Sophie, outrée de dépit, résolut alors de le détrôner et de mettre à sa place Justinien, frère de ce même Justin, qu'elle avait fait si lâchement assassiner. Ce Justinien, brave comme l'avait été son frère, venait de se distinguer contre les Perses; c'était à lui que

Tibère avait donné le commandement de l'armée qui s'était signalée contre celle de Cosroès. La conjuration de l'impératrice Sophie fut découverte, et Tibère, par un trait de prudence mêlé de reconnaissance, se contenta de dépouiller l'impératrice, veuve de Justin, des grandes richesses dont elle abusait; de changer ses domestiques; de faire à Justinien une forte réprimande, et de lui ôter le commandement des armées, qu'il donna à Maurice, très-bon général.

Cette indulgence annonce une ame assez grande pour savoir pardonner, et pour ne point redouter des révoltes qu'il avait le talent de calmer, ou plutôt de prévenir par sa sagesse.

Ce prince ne régna seul que quatre ans; et pendant cet espace de temps, il fit ce qui était en lui pour réparer les maux de l'empire.

Les Lombards continuaient de désoler l'Italie. A la mort d'Alboin, les chefs avaient élu pour leur roi Cleph, le plus distingué d'entr'eux par sa naissance et par sa valeur; mais son excessive cruauté le fit assassiner après dix-huit mois de règne, l'an 576, deux ans avant la mort de Justin. Les Lombards restèrent alors sans roi pendant dix ans; leur na-

tion fut gouvernée par trente-six ducs, indépendans les uns des autres, et qui avaient chacun dans leur district une autorité absolue. L'empire possédait encore en Italie Ravenne et son territoire, le duché de Rome, Padoue, Vérone, Gênes et Suze. Les Lombards, qui vivaient dans une espèce d'anarchie, étendirent leurs brigandages jusque dans les Gaules. Le nouvel empereur ne put faire que de faibles efforts pour délivrer l'Italie de l'oppression, parce que la guerre des Perses demandait tous ses soins et toute son attention.

Hormisda, fils et successeur de Cosroès, plus fier, plus impétueux et plus violent que son père, avait recommencé les hostilités sans vouloir écouter aucune proposition d'accommodement. Maurice, le nouveau général des armées d'Orient, remporta sur le roi de Perse, qui commandait en personne, une victoire très-importante, et il fit un grand nombre de prisonniers que Tibère eût la générosité de renvoyer sans rançon. Il espérait par ce procédé toucher Hormisda, et le disposer à faire la paix; mais ce prince n'en fut que plus animé à continuer la guerre. De nouveaux avantages remportés par Maurice, la dé-

faite presqu'entière d'une seconde armée encore plus nombreuse que la première, découragèrent cependant Hormisda : devenu plus traitable, il accepta la paix qu'on lui offrait, mais avec l'intention de la violer lorsqu'il serait en état de reprendre les armes avec avantage.

Maurice revint à Constantinople, où il fut reçu avec les plus vives acclamations ; et Tibère récompensa ses services en lui faisant épouser Constantine sa fille, et en lui donnant le titre de césar.

Quelques mois après, Tibère fut attaqué d'une maladie de langueur ; et, sentant sa fin approcher, il nomma auguste Maurice, son gendre, et mourut peu après, l'an 582.

Maurice était né dans la Cappadoce; mais sa famille était originaire de Rome: il avait quarante-trois ans lorsqu'il parvint à l'empire. Ses grands talens pour la guerre, sa prudence et sa modération, ont été célébrés par les historiens. Il aimait les beaux-arts et cultivait lui-même la poésie; il était d'ailleurs fort versé dans la connaissance de l'histoire. Les bienfaits qu'il répandit sur les gens de lettres lui ont mérité les éloges des

écrivains de son siècle ; mais ils n'ont pu le justifier de quelques traits d'avarice qui causèrent sa perte et celle de sa famille.

Au commencement de son règne, Constantinople fut affligée d'un violent tremblement de terre, et d'un autre côté les Huns, surnommés Avares, envoyèrent demander au nouvel empereur quatre-vingt mille écus d'or qu'ils prétendaient qu'on leur devait en vertu d'un traité qu'ils avaient fait avec Tibère, et de plus vingt mille écus pour les arrérages. Malgré l'épuisement où était l'empire, Maurice, pour avoir la paix, consentit à payer ce qu'ils demandaient, et leur envoya de plus un éléphant de sa ménagerie et un lit d'or ; mais cette facilité ne fit que les encourager à faire de nouvelles demandes. Le refus de Maurice leur fit prendre les armes, et ils enlevèrent plusieurs places dans l'Illyrie. La guerre qui s'était ranimée en Perse, et les ravages des Lombards en Italie, donnaient beaucoup d'inquiétude à l'empereur. Se trouvant dans l'impossibilité d'envoyer une armée en Italie, Maurice eut recours à Childebert, roi d'Austrasie, pour l'engager à faire la guerre aux Lombards : il lui fit remettre par ses

ambassadeurs cinquante mille écus d'or. Childebert passa en personne en Italie à la tête d'une nombreuse armée. Il eût pu facilement vaincre les Lombards, dont les gouverneurs ne purent s'entendre pour se réunir contre les Français ; mais ce prince se laissa désarmer par leurs soumissions et leurs présens. Il retourna dans ses états sans avoir rien fait pour servir l'empereur Maurice, et garda cependant l'argent qu'il lui avait fait remettre.

Ce fut l'expédition de Childebert qui détermina les Lombards à se réunir sous un chef suprême ; et mettant fin à leur longue anarchie, ils se donnèrent pour roi Autharis, fils de Cleph, prince aussi prudent que vaillant, et dont ils comparaient les talens politiques et militaires à ceux d'Alboin, le fondateur de leur monarchie en Italie. Ce prince fut élu l'an 584; et l'un de ses premiers soins, pour s'affermir sur le trône, fut de conclure un traité avec Smaragdus, exarque de Ravenne, successeur de Longin, que l'empereur avait rappelé pour ses concussions. Mais le nouveau roi des Lombards rompit lui-même ce traité dès qu'il se vit en état de reprendre les armes contre les Impériaux ; il

les attaqua, les défit, et s'empara d'une partie des terres qui restaient à l'empire. Ce mauvais succès fit rapeler Smaragdus, et Maurice envoya en sa place le patrice Romanus.

La guerre de Perse ne se faisait guère plus heureusement que celle d'Italie. Le général des armées de l'empire, ayant été battu par Hormisda, Maurice donna le commandement à Philippicus, son beau-frère. L'arrivée de ce général ranima le courage des Impériaux; les Perses furent repoussés deux fois avec beaucoup de perte; mais ils prirent leur revanche, et vainquirent Philippicus dans un combat de nuit. Il fut alors rappelé à Constantinople, et le commandement de l'armée fut donné à Priscus, officier distingué par sa valeur et son expérience; mais détesté des soldats à cause de sa dureté. Ils refusèrent de le reconnaître pour leur général, et l'auraient tué, s'il ne se fût dérobé à leur fureur: ils forcèrent un de leurs principaux officiers à se mettre à leur tête, menaçant de le tuer s'il ne prenait point le commandement. Maurice leur renvoya Philippicus; mais ils refusèrent de lui obéir, et Germain continua de les commander. Les Perses, informés de

ces désordres, ravagèrent impunément les terres de l'empire. Germain marcha contre eux, et remporta une victoire mémorable. Ce qui paraît assez singulier, c'est qu'après s'être ainsi distingués sous ce général de leur choix, les troupes impériales consentirent à rentrer dans le devoir; et, cédant aux prières du patriarche d'Antioche, se soumirent à Philippicus. Il leur accorda une amnistie générale, et les mena contre les Perses qu'il défit dans une bataille rangée. De nouveaux succès des Impériaux contre les Perses, commandés par Varame, firent supposer à Hormisda que ce général agissait en lâche; et pour le punir, il lui envoya un habit de femme. Cet affront fut très-sensible à Varame: outré contre son souverain, il se révolta ouvertement; et comme Hormisda s'était fait détester par sa cruauté, Varame gagna facilement une grande partie de l'armée. Les conjurés précipitèrent ce roi du haut de son trône, lui arrachèrent son diadème, l'enfermèrent dans la prison publique. Le lendemain on fit scier sa femme en deux: on lui fit cet affreux traitement sous les yeux même de son époux, qui vit périr deux de ses fils de la même manière, et

eut ensuite les yeux crevés. Cosroès, son fils aîné, fut mis sur le trône, et traita d'abord son père avec beaucoup de respect et d'humanité, mais sans oser lui rendre la liberté. Hormisda, dont le malheur avait irrité la férocité, foulait aux pieds tout ce que son fils lui envoyait, ce qui mit ce prince dans une telle fureur, que dans son premier transport il ordonna qu'on assommât son père. Cet horrible parricide souleva contre lui tous ses sujets ; et pour éviter la mort, Cosroès prit la fuite et vint chercher un asile à Constantinople. L'empereur le reçut avec la distinction qui était due à son rang, et le renvoya en Perse avec une puissante armée. A son arrivée, il vainquit les rebelles, et força Varame de sortir de Perse. Cosroès, remonté sur le trône, témoigna sa reconnaissance à l'empereur Maurice, et fit avec lui un traité de paix et d'alliance.

Les vives instances de Maurice avaient engagé le roi d'Austrasie à faire une nouvelle tentative en Italie; il y avait envoyé une puissante armée de Français ; mais Autharis marcha à leur rencontre, et en fit un affreux carnage. Ce prince était, dit-on, très-irrité du refus

que Childebert lui avait fait de lui donner en mariage Closuinde sa sœur : le dépit anima son courage, et il se vengea de ce refus par la défaite des troupes françaises. L'année suivante, Autharis épousa Theudelinde, fille de Garibald, duc de Bavière, princesse catholique, qui, par la sagesse de sa conduite, sut se concilier l'amour et le respect de ses sujets, quoiqu'ils fussent fortement attachés à l'arianisme.

Après la mort d'Autharis, qui ne régna que cinq ans, Theudelinde ne perdit rien de son crédit, et la confiance que les Lombards avaient en sa sagesse, les porta à lui laisser le trône; ils l'engagèrent seulement à choisir un époux qui fut digne de le partager avec elle. Cette princesse jeta les yeux sur Agilulphe, duc de Turin, qui joignait aux grâces extérieures, le courage, la prudence et les autres qualités nécessaires pour bien gouverner.

La jalousie, ou l'amour de l'indépendance, excita plusieurs autres ducs à se révolter contre le nouveau roi des Lombards, et l'exarque de Ravenne crut l'occasion favorable pour prendre les armes contre lui. Mais Agilulphe avait eu la précaution de s'allier avec le cagan

des Huns-Avares ; il en obtint un corps d'Esclavons qui lui fut d'un grand secours pour dompter les ducs rebelles, et pour enlever plusieurs places aux Impériaux. Le cagan, de son côté, entra dans la Thrace avec toutes ses forces, et y fit de grands ravages. Les maladies l'obligeant de se retirer, il fit offrir à l'empereur de lui rendre, pour une très-modique rançon, douze mille prisonniers. Maurice refusa de les racheter, et le cagan les fit tous égorger. Cette barbarie excita les plus violens murmures contre l'empereur, et les soldats indignés conçurent contre lui une haine implacable. Les succès que le général Priscus eut l'année suivante sur les Avares, ne purent faire oublier leurs affreux excès, et l'ordre de prendre des quartiers d'hiver dans leur pays, amena une révolte ouverte. Les soldats, regardant cet ordre comme un nouveau trait d'avarice de la part de l'empereur, se persuadèrent qu'il voulait les faire périr en les faisant séjourner dans une contrée stérile. Ils se révoltèrent ouvertement, et chargèrent un de leurs centurions, nommé Phocas, d'aller à Constantinople pour demander la déposition de Maurice. Le centurion fut reçu du peu-

ple avec de grandes acclamations, et il osa se faire proclamer empereur. Maurice s'était retiré à Chalcédoine ; il y fut arrêté avec sa famille, et Phocas fit égorger à ses yeux cinq de ses fils, qu'on massacra l'un après l'autre.

Quelle vue! quel affreux spectacle pour un père sensible et tendre! Maurice le supporta avec une résignation héroïque. Les yeux baignés de larmes, ce prince répéta plusieurs fois ces paroles du pseaume de David : *Vous êtes juste, Seigneur, dans tous vos jugemens.*

C'est alors, c'est en expiant aussi chèrement sa faute envers les prisonniers, que ce prince parut grand et admirable par sa constance et sa pieuse résignation. Mais s'il est vrai, comme le disent quelques auteurs, que la gouvernante de ses enfans en ayant caché un, et voulant lui substituer son propre fils, Maurice s'opposa à cette fraude et en avertit lui-même les bourreaux : je dis que cet excès de vertu, si c'en est une, n'eût pu partir du cœur d'une mère! et que l'élan involontaire de sa surprise eût pu seul trahir le secret d'un dévouement si noble et si beau, même sur la scène tragique!

Vous ne pouvez ignorer, ma chère Aline, que Corneille a consacré dans l'un de ses chefs-d'œuvres ce trait attribué à la nourrice d'Héraclius? Mais la vérité de l'histoire ne nous présentera point cet intéressant sujet qu'on relègue parmi les faits fabuleux.

Revenons à l'infortuné Maurice qui fut immolé sur les corps sanglans de ses fils. Pierre, son frère, et les principaux seïgneurs, périrent avec lui. Il avait régné vingt ans et quelques mois. Il fut égorgé en 602.

LETTRE XXVI.

Rois de France depuis Clovis jusqu'à la mort de Childebert, qui conduit à la fin du sixième siècle.

Je ne vous donnerai point aujourd'hui, ma chère Aline, le règne du barbare Phocas ; c'est assez d'avoir dû terminer ma dernière par l'affreux tableau qui précéda le couronnement de ce centurion ; je veux vous laisser un peu reposer de tant d'horreurs ; et avant de vous donner la suite de l'histoire de l'empire, vous présenter celle d'une nation qui a droit de vous intéresser encore plus.

C'est assez vous dire que nous allons aujourd'hui feuilleter les annales de la France ; je dis feuilleter, parce que nous ne ferons véritablement que les parcourir ; l'histoire de votre nation mérite bien que vous lui donniez une attention plus particulière et que vous en cherchiez les détails dans les bons auteurs qui ont traité cette matière en grand. Je me bor-

nerai donc à vous en tracer les faits principaux, pour vous aider à suivre les Français dans leurs rapports avec les autres peuples; mais loin de moi l'idée de borner à un faible extrait la connaissance que je désire que vous ayez de l'histoire de votre pays.

Elle est pour vous la plus importante de toutes à étudier, et c'est chez les grands maîtres de l'art qu'il faut en puiser le goût; l'aperçu que nous en ferons ensemble, vous aidera seulement à lire avec plus d'intérêt la masse des faits historiques. Nous sommes loin, ma chère Aline, nous sommes bien loin encore des temps où nous pourrons reconnaître les Français de nos jours. Le caractère national de nos ancêtres, celui des fondateurs de la monarchie, était bien différent de celui des derniers siècles. La barbarie des Francs se conserva longtemps; ce ne fut qu'après un long laps de temps qu'ils se dégagèrent de la rudesse de leurs anciennes mœurs, et acquirent cette urbanité, cette douceur de mœurs, cette humanité qui les distinguent aujourd'hui, et qui est même devenue le partage des nations policées et éclairées sur les droits et les intérêts sociaux. C'est en avançant dans l'histoire

de France, que nous verrons se développer les grandes qualités et les grandes vertus de ses rois : ceux des premières races nous offriront un mélange de crimes et de faiblesses, qui tenait à la barbarie de leurs anciens usages; il me paraît essentiel de vous en prévenir, afin que vous ne soyez pas trop étonnée des excès dans lesquels vous les verrez tomber.

Nous avons laissé Clovis, véritable fondateur de la monarchie, au moment de sa conversion; vous vous rappelez qu'elle fut due aux prières de Clotilde, et aux puissans effets de la protection de son dieu dans la fameuse bataille de Tolbiac. La politique eût pu aussi conseiller à Clovis de se faire chrétien, car sa conversion contribua beaucoup à étendre ses conquêtes. Il était dans l'Occident le seul roi catholique; ceux des Visigoths, des Ostrogoths, des Vandales et des Bourguignons étaient ariens, et c'est à cette circonstance qu'on peut rapporter le glorieux titre de fils aîné de l'église, qui est particulier au roi de France. L'année d'après son baptême, les troupes romaines qui restaient dans les Gaules passèrent à son service, et lui remirent les provinces situées sur les bords de la Loire, qui, jusque-là, s'étaient

maintenues dans la dépendance de l'empire romain. Ce fut aussi alors que les Armoriques, nation chrétienne, firent alliance avec lui, et le reconnurent pour leur roi. Le mot Armorique signifiait, dans la langue celtique ou gauloise, les habitans des contrées maritimes; et du temps de Jules-César, on comprenait sous ce nom tous les peuples qui habitaient entre la Seine et la Loire, c'est-à-dire, la Bretagne, le Maine, l'Anjou, la Touraine, et une partie de la Basse-Normandie. On y comprit dans la suite quelques autres contrées maritimes, jusque vers les embouchures du Rhin. Les Armoriques étaient gouvernés par un commandant général, chargé par les empereurs de garantir les côtes des pirates, soit Francs, Saxons ou autres. Dans le temps de la révolte du tyran Constantin, sous le règne d'Honorius, les Armoriques chassèrent les officiers de l'empereur, et s'érigèrent en république indépendante. Leur association se soutint près de quatre-vingts ans, malgré les efforts des officiers romains pour les ramener à l'obéissance. Clovis avait essayé de soumettre ces provinces; il leur avait fait la guerre avec quelque succès: mais voyant que les habitans se défendaient

avec beaucoup de courage, il désespéra de réussir par la force des armes, et prit la voie de la négociation. Il les fit inviter à s'unir avec les Français, pour ne former avec eux qu'une seule nation. Ils ne pouvaient se résoudre à se mettre sous les lois d'un prince païen, et ils ne consentirent à l'union proposée qu'après la conversion de Clovis, lorsqu'ils virent que les Français embrassaient à l'envi la religion chrétienne. Ainsi la profession de foi catholique agrandit l'empire de Clovis. Beaucoup de villes firent avec lui des capitulations particulières, que ce prince observa exactement, en leur laissant leurs lois et leurs magistrats. Dès ce moment les lois romaines s'établirent et se perpétuèrent en France, et le mélange des habitans civilisés adoucit peu à peu la férocité des Francs, leurs vainqueurs.

Les prospérités de Clovis enflammèrent sa passion pour la gloire; et le désir d'étendre son royaume augmenta de plus en plus. Il avait à combattre deux rivaux non moins ambitieux, ni peut-être moins habiles que lui, Gondebaud, roi de Bourgogne, et Alaric II, roi des Visigoths établis dans l'Aquitaine et dans l'Espagne. Depuis son mariage avec Clo-

tilde, Clovis ne perdait point de vue le dessein de venger la mort de Chilpéric, père de cette princesse, à qui vous vous rappelez que Gondebaud avait fait trancher la tête. Pour assurer le succès de son projet de vengeance, Clovis fit une ligue avec Théodoric, roi des Ostrogoths en Italie, et convint de partager avec lui les états du roi de Bourgogne. Mais, soit qu'il se repentit ensuite d'avoir associé Théodoric à ses desseins, il n'attendit pas l'arrivée de ses troupes pour surprendre et vaincre Gondebaud ; il lui enleva plusieurs places, entr'autres Dijon, sa capitale. Ce roi proposa alors un traité à Clovis, et ce prince se contentant de la gloire de l'avoir vaincu, lui rendit ce qu'il lui avait pris, et le soumit seulement à un tribut. Cette générosité est assez singulière de la part de Clovis ; mais il paraît que, s'occupant dès-lors du projet de déposséder les Visigoths de toutes leurs possessions dans l'Aquitaine, il ne fut pas fâché de s'appuyer des forces de Gondebaud, et que le principal article de la paix qu'il lui accorda, fut qu'il l'aiderait, et joindrait ses troupes aux siennes dans toutes ses expéditions. Alaric, gendre de Théodoric, pouvait compter sur les secours de

ce prince, qui d'ailleurs professait comme lui l'arianisme ; mais les Gaulois catholiques, sujets d'Alaric, soupiraient après le gouvernement d'un prince de leur religion, et Clovis avait lieu d'espérer qu'ils viendraient se ranger sous ses enseignes. Avant de s'attaquer, les deux rois eurent cependant une entrevue à Amboise, et quelques conférences entre leurs ambassadeurs aboutirent à une rupture ouverte. On dit que la persécution de quelques évêques catholiques fut le prétexte de l'invasion de Clovis dans les états d'Alaric. Sur les plaintes qui parvinrent au roi de France, il prit avec chaleur le parti des chrétiens persécutés : « Allons, dit-il à ses Francs, « ne souffrons pas que ces ariens pos- « sèdent rien dans les Gaules ». Son armée, enflammée du même zèle, marcha contre les Visigoths ; et pour obtenir la victoire, Clovis envoya de riches dons au tombeau de saint Martin. La plaine de Vouillé, à cinq lieues de Poitiers, fut le champ de bataille, et celui de la gloire pour le roi chrétien. Vous savez qu'il tua dans le combat Alaric de sa propre main. L'armée des Visigoths se dispersa aussitôt, et Clovis leur enleva tout ce qu'ils possédaient depuis la Loire

jusqu'aux Pyrénées. Selon sa politique ordinaire, il laissa aux vaincus leurs usages et leur gouvernement. Il ne persécuta point les ariens, mais s'attacha à les gagner par de bons traitemens, et le zèle des évêques catholiques ne fut pas long-temps infructueux.

Au retour de cette brillante expédition, Clovis reçut à Tours les enseignes du consulat romain. Il parut flatté de cette faveur d'Anastase ; il se para avec complaisance des ornemens de consul, et fit de cette cérémonie une fête pour le peuple, en lui distribuant de l'argent à cette occasion.

Théodoric qui avait besoin de ses troupes pour défendre l'Italie, que menaçait alors Anastase, n'avait pu que faiblement secourir Alaric. Clovis profita de cette circonstance, comme vous venez de le voir ; mais désirant en tirer encore un plus grand avantage, il envoya son armée en Provence pour en faire la conquête sur les Ostrogoths ; et revint à Paris, qu'il déclara la capitale de son royaume. L'expédition de Provence ne fut pas aussi heureuse que celle d'Aquitaine, les Français furent battus, et obligés de se retirer avec beaucoup de perte ; ils abandonnèrent une partie

des conquêtes de Clovis; mais la paix qu'il conclut avec Théodoric les lui fit recouvrer. Le roi des Ostrogoths se contenta de garder ce qu'il possédait dans la Provence et le Languedoc, et laissa à Clovis les provinces qu'il avait enlevées aux Visigoths.

Jusqu'alors nous avons vu Clovis sous un beau jour; son ambition même paraissait excitée par des motifs qui l'ennoblissaient; mais bientôt elle ne connut plus de bornes, et lui fit commettre des crimes qu'aucun motif ne peut excuser. Après s'être emparé de tout ce que possédaient les Visigoths, il entreprit d'exterminer plusieurs princes ses parens, qui possédaient dans les Gaules des états indépendans, qu'ils gouvernaient sous le titre de rois. Il commença par Sigebert, roi des Ripuaires, qui avait partagé ses dangers à Tolbiac. Par un artifice indigne Clovis porta Clodoric, fils de Sigebert, à se défaire de son père pour jouir plutôt de ses états, et fit ensuite assassiner ce fils parricide. Alors il s'empara de ce petit royaume, dont Cologne était la capitale. Il se saisit ensuite par surprise de Cararic et de son fils, qui régnaient dans un petit canton des Gaules, depuis Boulogne jusqu'à Gand. Clovis les attaqua

sous le spécieux prétexte de ce qu'ils ne s'étaient pas joints à lui contre les Visigoths. S'étant rendu maître du père et du fils, il leur fit couper leur longue chevelure, qui était chez les Francs la marque distinctive des princes, et força le père de se faire ordonner prêtre, et le fils de recevoir le diaconat. Celui-ci ayant dit imprudemment que leurs cheveux repousseraient avec le temps, et leur ferait retrouver leurs droits à la dignité souveraine, le cruel Clovis fit couper la tête aux deux princes. Il tua ensuite de sa main Raquataire, roi de Cambrai, et son frère nommé Richiaire; enfin il suborna des assassins pour se défaire de Rignomer, roi du Mans.

C'est par ces barbares exécutions que Clovis fonda le vaste empire des Français; c'est en se faisant reconnaître roi par les tribus des Francs qui s'étaient formés de petits états indépendans, qu'il donna à la monarchie cette étendue qui lui fit prendre le nom de France, et rendit sa puissance inébranlable. Mais en considérant les moyens qu'il employa pour ses dernières conquêtes, combien on doit le blâmer, et combien sur-tout l'on doit regretter qu'avec autant de belles qualités, de bravoure, de science

militaire, de politique adroite et conciliante, d'équité dans son gouvernement, Clovis ait terni ses victoires par des traits de cruauté qui déshonorent son caractère. Ils prouvent que la religion chrétienne n'avait pu adoucir sa férocité naturelle. Il paraît cependant qu'il ne fut pas exempt de remords, et que dans ses derniers momens il se repentit d'avoir fait périr ses parens : il leur survécut peu, et mourut l'an 511, dans la quarante-cinquième année de son âge, et dans la trentième de son règne.

Les états de Clovis furent partagés entre ses quatre fils. Théodoric ou Thiery, qu'il avait eu avant son mariage avec Clotilde, régna à Metz, où il fonda le royaume d'Austrasie, qui comprenait les provinces situées au delà du Rhin, et entre le Rhin et la Meuse. Clodomir, l'aîné des fils de Clotilde, eut en partage le royaume d'Orléans. Clotaire eut celui de Soissons, et Childebert fut roi de Paris.

Ces quatre monarchies furent indépendantes l'une de l'autre ; les princes étaient souverains dans leurs états comme l'avaient été avant Clovis les rois des différentes tribus.

Clotilde, qui survécut long-temps à Clovis, établit après la mort de son

époux sa résidence à Tours, dans les états de Clodomir, son fils aîné. Il paraît que cette pieuse princesse ne se montrait guère à la cour de ses fils; mais par ses conseils et ses insinuations elle tâchait d'entretenir la paix et la concorde entre les quatre frères.

Le royaume d'Austrasie était plus étendu que les autres; il comprenait les villes et districts de Metz, de Rheims, de Châlons-sur Marne, de Troyes, une partie de l'Aquitaine, Clermont, Rhodès, Cahors, Albi, et la ville d'Uzès dans la Gaule narbonaise.

Le royaume d'Orléans comprenait Sens, Auxerre, Orléans, Tours, Angers avec leurs districts, une partie de la Provence, le Dauphiné et la Savoie.

Le royaume de Soissons était composé de Laon, Soissons, tout le pays au delà de la Somme entre la Meuse et une partie de l'Aquitaine. Comme le moins considérable, il fut le partage du cadet des quatre frères.

Le royaume de Paris comprenait Meaux, Senlis, Beauvais, la Picardie et une grande partie de la Bretagne.

Cette légère indication suffira pour vous faire connaître quelle était alors l'étendue de la France, et celle des di-

vers royaumes qui se formèrent dans son sein.

Les quatre frères régnèrent en paix pendant sept à huit ans, et n'eurent d'ailleurs aucune guerre étrangère jusqu'en l'an 515, qu'une flotte de Danois vint débarquer à l'embouchure de la Meuse sous la conduite de leur roi Clochilaïc, et porter le fer et le feu dans les terres du roi d'Austrasie. Thierry envoya contre eux Théodebert son fils, jeune prince d'environ dix-huit ans, et qui donna dans cette première expédition des preuves signalées de son courage et de sa présence d'esprit; il atteignit les Danois à l'instant qu'ils se rembarquaient, les défit, et tua leur roi. Il les poursuivit ensuite sur des vaisseaux qu'il avait fait préparer, attaqua la flotte danoise chargée de butin et de captifs, et la prit presque toute entière.

Thierry faisait alors ses préparatifs pour entrer dans le royaume de Thuringe. Balderic et Hermenfroi, deux frères jusqu'alors assez unis, le possédaient par moitié. Amalagerge, nièce de Théodoric, roi des Ostrogoths, et femme d'Hermenfroi, princesse avide, impérieuse et violente, engagea son mari à se liguer avec le roi d'Austrasie pour

dépouiller Balderic de sa portion de la Thuringe ; et le traité portait que les deux rois la partageraient entr'eux. Balderic, trop faible pour résister aux forces réunies de Thierry et d'Hermenfroi, fut défait et tué dans la bataille qu'il osa leur livrer. Mais Hermenfroi, guidé par les conseils de sa femme, éluda l'exécution du traité. Il était assuré du secours de Théodoric, et Thierry fut obligé de dissimuler jusqu'à ce qu'il pût, avec espérance de succès, se venger de la mauvaise foi d'Hermenfroi.

D'un autre côté, Clodomir, Childebert et Clotaire méditaient la conquête de la Bourgogne, tant pour tirer vengeance du meurtre de Chilpéric, leur aïeul, que pour faire valoir les droits de Clotilde sur ce royaume. Depuis que Gondeband avait fait sa paix avec Clovis, en se soumettant à lui payer un tribut, il ne s'était occupé que des moyens de rendre ses sujets heureux. Il avait marié Sigismond, son fils aîné, avec Ostrogothe, fille de Théodoric, roi d'Italie. La protection d'un prince si redoutable et si puissant le garantit des entreprises des fils de Clovis, et il mourut en 516, après vingt - cinq ans de règne. Sigismond, couronné depuis trois ans, lui succéda

sans difficulté, et ce prince ne tarda point à abjurer l'arianisme entre les mains de saint Avis, évêque de Vienne. Ostrogothe mourut, et lui laissa un fils nommé Sigeric, qui avait embrassé comme lui la religion catholique. Sigismond se remaria, et sa seconde femme résolut la perte de son beau-fils; elle parvint à persuader à son époux que Sigeric avait formé un complot pour lui ôter la couronne et la vie. Sigismond, crédule et soupçonneux, fit assassiner son fils. Ce meurtre lui fit perdre la protection de Théodoric, et les rois de France profitèrent de cette circonstance pour attaquer le royaume de Bourgogne. Sigismond fut vaincu; et ses sujets, irrités contre lui, le livrèrent eux-mêmes à Clodomir avec sa femme et ses enfans. Mais Gondemar, qui s'était sauvé de la bataille, ayant pris le titre de roi de Bourgogne, Clodomir se hâta de marcher contre lui, et avant de partir fit impitoyablement massacrer Sigismond et sa famille. Il survécut peu à cette barbarie; il attaqua et vainquit Gondemar; mais dans la chaleur de la poursuite il fut tué par quelques Bourguignons qui s'étaient ralliés. Ils lui coupèrent la tête, et la montrèrent au bout d'une lance.

Les Français épouvantés sortirent précipitamment de la Bourgogne, et Gondemar la posséda en paix pendant près de dix ans.

Clodomir laissa trois fils encore enfans, Théodebal, Gonthaire et Clodoald, connu aujourd'hui sous le nom de saint Cloud. Clotilde, leur aïeule, se chargea du soin de les élever jusqu'à ce qu'ils fussent en âge de gouverner le royaume de leur père. Childebert et Clotaire, poussés par une détestable ambition d'étendre leurs domaines, obtinrent de Clotilde qu'elle leur remit les trois princes, en lui faisant entendre que leur dessein était de les faire reconnaître en qualité de rois. La pieuse princesse ne se défiant point de l'attentat qu'ils méditaient, n'hésita point à leur remettre les trois princes : et lorsqu'ils les eurent en leur pouvoir, ils envoyèrent à Clotilde des ciseaux et un poignard, et lui firent proposer d'opter pour ses petits-fils entre le cloître et la mort. Elle s'écria dans le premier mouvement de son indignation qu'elle aimait mieux les voir morts que rasés. Cette réponse décida de leur sort. Clotaire prit son poignard et l'enfonça dans le cœur de l'aîné, âgé de dix ans. Le second se jeta aux pieds

de Childebert pour lui demander la vie; mais Clotaire l'arracha de ses bras pour l'égorger auprès de son frère. Clodoald, le troisième, fut dérobé à la fureur de ses oncles; et s'étant consacré au service des autels, mérita après sa mort d'être mis au nombre des saints. Il est connu et révéré aujourd'hui sous le nom de saint Cloud.

Thierry, toujours occupé du désir de se venger de l'infidélité du roi de Thuringe, profita des troubles qui s'élevèrent en Italie après la mort de Théodoric; et s'étant ligué avec Clotaire, roi de Soissons, ces deux princes passèrent le Rhin avec toutes leurs forces; et, pendant une guerre de deux ans, s'emparèrent de tout le royaume de Thuringe : mais par une perfidie, trop commune parmi les souverains dans ces siècles à demi-barbares, les deux rois ayant attiré près d'eux Hermenfroi, sous la promesse de le bien traiter, le firent jeter du haut des murs de Tolbiac.

Pendant que Thierry était occupé dans la Thuringe, Childebert, sur un faux bruit de sa mort, tenta de s'emparer de l'Auvergne. Thierry accourut pour la défendre; et Childebert, s'é-

tant réconcilié avec lui, passa dans le Languedoc avec son armée pour venger Clotilde, sa sœur, des indignes traitemens que lui faisait éprouver Amalaric son mari, roi des Visigoths. Ce prince, petit-fils de Théodoric, roi d'Italie, avait promis, en épousant la fille de Clovis, de lui laisser le libre exercice de la religion catholique; mais ce prince, naturellement féroce, et très-zélé pour l'arianisme, manqua bientôt à sa parole, et mit tous les moyens en usage pour porter la reine à changer de religion; il employa tour à tour les caresses, les menaces et les violences. Elle souffrit long-temps avec douceur et patience; mais enfin, réduite au désespoir, elle se plaignit à ses frères, et fit passer à Childebert, roi de Paris, un mouchoir teint de son sang. Ce prince, transporté de fureur, marcha sur-le-champ à Narbonne avec de grandes forces; et Amalaric, ayant osé l'attendre, fut défait et mis en fuite. Il allait s'embarquer sur la flotte qu'il avait sur la côte, mais s'étant rappelé qu'il avait laissé son trésor à Narbonne, il y retourna pour le chercher. D'autres disent que ce fut à Barcelone qu'il fut égorgé par ses propres soldats; mais

enfin Childebert revint en France avec sa sœur. Cette princesse mourut en chemin, et son corps, ayant été rapporté à Paris, fut enterré auprès de Clovis dans l'église de Saint-Pierre et de Saint-Paul. L'année d'après, Childebert et Clotaire unirent leurs forces pour entrer en Bourgogne; et ayant défait Gondomar, prirent ses places principales, et partagèrent entr'eux son royaume. Thierry, qui avait refusé de joindre ses troupes à celles de ses frères, fit avec Childebert un traité d'alliance qui dura peu, et l'année suivante il mourut dans la vingt-troisième année de son règne. Il avait toutes les qualités d'un conquérant et les talens nécessaires pour bien gouverner, mais il était ambitieux, violent, injuste, et habile à cacher sous le masque de la bonne foi les artifices les plus odieux.

Théodebert, son fils, lui succéda. Ce prince s'était fait connaître dès l'âge de dix-huit ans par une valeur et une intrépidité singulière; il n'eut rien de la dureté de son père, et se fit aimer de ses sujets par sa douceur et son affabilité; mais l'ambition l'aveugla sur les devoirs de la justice et de la bonne foi, et un malheureux penchant pour les

femmes, qu'il ne prit aucun soin de dompter, le précipita dans des désordres qui ont imprimé sur sa vie une tache que le temps n'a pu effacer. Il était en Auvergne pendant la maladie dont son père mourut, et il y vivait dans la mollesse avec Deuterie sa maîtresse, épouse du seigneur de Cabrière, qui, de désespoir de sa conduite, s'était éloigné et retiré à Béziers. Sur l'avis qu'on donna à Théodebert que ses deux oncles, Childebert et Clotaire, marchaient pour le dépouiller du royaume d'Austrasie, il se réveilla de son assoupissement, et par sa présence dissipa leurs complots. La paix se fit entr'eux, et Théodebert s'engagea, par le traité, à les aider dans la conquête du royaume de Bourgogne. Gondomar s'y était maintenu malgré les efforts de Childebert et de Clotaire: il avait une belle armée, et se trouvait en état de leur résister; mais l'union des trois princes les rendit supérieurs en forces, et dans une bataille que leur livra Gondomar, il fut défait, et disparut sans qu'on sache ce qu'il devint. En lui finit le royaume de Bourgogne, fondé en 507, et qui ne dura que vingt-huit ans.

Les trois rois de France s'étant par-

tagé la Bourgogne, Théodebert revint dans son royaume, et fit venir Deuterie à sa cour. Emporté par sa passion, il répudia bientôt Wisigarde, sa femme légitime, pour épouser celle du seigneur de Cabrière. Ce fut vers ce même temps que Théodebert et ses oncles s'engagèrent à joindre leurs armées à celle de l'empereur Justinien pour enlever aux Ostrogoths le royaume d'Italie. Peu de temps après, ils prirent un engagement contraire avec Vitigès, que les Ostrogoths avaient placé sur le trône. Je vous ai dit la raison de ce changement en vous en parlant dans l'histoire de l'empire : outre une forte somme d'argent que le nouveau roi envoya pour payer leurs troupes, l'abandon qu'il fit de toute la portion des Gaules que possédaient les Ostrogoths détermina les princes français à trahir leur premier traité. Pour dissimuler autant que possible ce que ce double traité avait de perfide, on stipula qu'au lieu de troupes françaises il ne serait envoyé à Vitigès que des soldats levés dans le royaume de Bourgogne, nouvellement réuni à celui de France. Vous avez vu de quel secours les dix mille Bourguignons qu'on en-

voya en Italie furent à Vitigès pour prendre la ville de Milan, et vous vous rappelez aussi quelle récompense ils reçurent après la prise de cette ville? Les rois de France se trouvèrent maîtres de toutes les Gaules, à l'exception de la Septimanie, ou Languedoc, qui resta jusqu'au huitième siècle au pouvoir des Visigoths. Ils aspirèrent bientôt à étendre leur domination au delà des Alpes, et pensèrent qu'ils pourraient profiter utilement de l'épuisement où se trouvaient alors les Impériaux et les Ostrogoths par la guerre qu'ils se livraient depuis si long-temps. Théodebert rassembla une armée de cent mille hommes, et traversa la Savoie et le Piémont sans commettre aucune hostilité. Il arriva ainsi jusque sur les bords du Pô, et les Ostrogoths, qui crurent qu'il venait à leur secours, le laissèrent passer sur un pont qu'ils avaient fait sur cette rivière; mais dans le même moment les Français tombèrent sur eux avec fureur, et ce qui put leur échapper se sauva dans Pavie; de là ils allèrent attaquer le gros de leur armée, et le mirent en déroute. Les Impériaux, campés près de Tortone, crurent d'abord que cette défaite était le fruit d'une nou-

velle victoire remportée par Bélisaire, et se mirent à la poursuite des fuyards; mais ils furent eux-mêmes attaqués par les Français, et forcés de s'enfuir jusque dans la Toscane. Théodebert ravagea en liberté la Ligurie, prit et pilla Gênes et Suze; ce fut tout le fruit qu'il tira de son expédition, parce que les maladies qui attaquèrent et détruisirent une partie de son armée l'obligèrent de la ramener en France. Pendant son absence, Childebert et Clotaire se firent la guerre; Théodebert, à son retour, se joignit au premier, et tous deux se mettaient en mouvement pour attaquer le camp de Clotaire, lorsqu'une violente tempête, qu'on attribua aux prières de sainte Clotilde, porta les trois princes à se réconcilier. Incapables de vivre en repos, ils formèrent le projet de marcher en Espagne contre les Visigoths. Après avoir pris Pampelune, Calahora, et quelques autres places, ils mirent le siège devant Sarragosse, et le poussèrent avec la plus grande vigueur. Les habitans, prêts à être forcés de se rendre, obtinrent leur délivrance en donnant à Childebert la tunique de saint Vincent, martyr. Ce prince, à son retour, la déposa dans une église qu'il fit bâtir sous

le nom de Sainte-Croix et de Saint-Vincent, et qui porte aujourd'hui celui de Saint-Germain-des-Prés. Les historiens français et ceux des Espagnols ne s'accordent point sur le succès d'une bataille qui se donna sous les murs de Sarragosse; tous deux attribuent le succès à leur nation. Mais il paraît constant que le roi des Visigoths, ayant fait occuper les gorges des Pyrénées pour couper la retraite aux Français, détruisit à leur retour une grande partie de leur armée. Deux ans après Clotilde mourut à Tours, et son corps fut apporté à Paris pour être inhumé à côté de celui de Clovis.

Théodebert méditait de nouvelles conquêtes pour profiter des troubles qui continuaient d'affliger l'Italie; il y fit passer une armée qui s'empara sans peine de plusieurs places dans la Ligurie, et de presque toute la province de Venise. Il en voulait sur-tout à Justinien, qui venait de prendre les titres de francique et d'allemanique. Théodebert trouvant que le premier était une insulte pour sa nation, voulait en tirer vengeance, et projetait d'aller chercher Justinien jusqu'à Constantinople; mais la mort arrêta ses entreprises : il était alors dans la

quinzième année de son règne, et avait près de cinquante ans.

Théodebalde, fils de Théodebert et de Deutérie, fut reconnu roi d'Austrasie, sans que ses oncles Childebert et Clotaire songeassent à lui disputer la couronne. Ce prince n'avait guère plus de treize ans, et la faiblesse de sa complexion ne promettait pas qu'il dût régner long-temps. L'empereur Justinien, délivré des inquiétudes que lui avait donné les menaces et les préparatifs de Théodebert, s'appliqua à mettre dans ses intérêts le nouveau roi d'Austrasie. Il lui envoya des ambassadeurs et lui fit proposer un traité d'alliance : les conditions souffrirent d'abord quelques difficultés, parce que Justinien demandait la restitution des places que Théodebert avait prises dans la Ligurie. Théodebalde s'y refusa, et dit qu'elles lui avaient été cédées par Totila. Après quelques discussions à ce sujet, la paix se fit entre l'empereur et les Français; et Teïa, successeur de Totila, invita vainement le roi d'Austrasie à se liguer avec lui. Fidèle à ses engagemens avec Justinien, Théodebalde refusa de l'écouter. Cependant l'année suivante il envoya deux de ses généraux en Italie; Bucelin et Leutaris

y passèrent à la tête de soixante-quinze mille hommes, et défirent près de Parme un des lieutenans de Narsès, général des Impériaux. De là ils marchèrent du côté de Rome, ravageant tout ce qu'ils trouvaient sur leur route, et bientôt les deux généraux partagèrent l'armée en deux corps. Bucelin, avec la plus forte partie, prit le chemin de la Toscane, et pénétra jusqu'au détroit qui sépare l'Italie de la Sicile. Leutaris marcha vers le golfe de Venise jusqu'à l'autre extrémité de l'Italie. Les chaleurs de l'été commençant à se faire vivement sentir, Leutaris pensait à s'en retourner en France avec l'immense butin qu'il avait fait. Il informa Bucelin de sa résolution ; mais celui-ci avait pris le parti de rester en Italie, dans l'espérance que les Ostrogoths lui avaient donnée de l'élire pour leur roi. Leutaris partit seul, et arriva aux environs du lac de Garde, où une horrible peste attaqua et détruisit son armée sans l'épargner lui-même. Bucelin n'eut pas un sort plus heureux : après avoir saccagé toutes les contrées qu'il traversa jusqu'à Reggio dans la Calabre, il revint près de Capoue, et se campa sur les bords du fleuve Casilin. Narsès vint camper sur la rive opposée ; les

deux armées en vinrent aux mains. Celle de Bucelin était supérieure en nombre ; mais celle de Narsès était mieux disciplinée ; cet avantage lui fit remporter une victoire complète. Bucelin fut tué en combattant ; et de trente mille Français, il ne se sauva que cinq soldats ; tout le reste fut tué ou fait prisonnier. Théodebalde était mort l'année d'avant, en 555, sans laisser d'enfans, et son royaume avait passé à ses oncles, Childebert et Clotaire. Childebert lui-même n'avait point d'enfans mâles ; il était vieux et infirme ; et Clotaire, qui se voyait cinq fils, tous dans la force de l'âge et d'une valeur éprouvée, s'étant emparé de tout le royaume d'Austrasie, força Childebert à lui abandonner la partie qui devait lui revenir.

Celui-ci resta donc simplement roi de Paris, et Clotaire fut roi de Soissons et d'Austrasie. A peine avait-il pris possession de ce royaume, qu'il se vit obligé de marcher contre les Saxons tributaires du royaume d'Austrasie, qui avaient engagé les Thuringiens dans leur révolte, et désolaient la partie de la France située au delà du Rhin. Clotaire les défit en deux combats, et leur accorda la paix ; mais pendant qu'il était occupé de cette

guerre, l'un de ses fils, nommé Chramne, celui de tous qu'il aimait le plus, se révolta contre lui, sur la promesse que lui fit Childebert de le soutenir. Il commandait dans l'Auvergne et dans quelques provinces voisines, et s'y conduisait en tyran. Son père l'ayant rappelé, il refusa d'obéir; et avec les troupes qu'il avait levées, il s'assura des principales villes de l'Auvergne et du Limousin, pendant que Childebert, qui était entré dans la Champagne, y faisait de tous côtés de grands dégâts. Clotaire fit marcher contre le rebelle deux de ses autres fils, Caribert et Gontran; et ils étaient prêts d'en venir à une bataille, lorsqu'un violent orage obligea les deux armées à rentrer dans leur camp.

La mort de Childebert mit fin à cette guerre civile, qui durait depuis près de deux ans. Chramne n'ayant plus d'appui, fut contraint de recourir à la miséricorde de son père, et obtint le pardon de sa révolte. Childebert, qui mourut en 558, était dans la quarante-septième année de son règne. Il fut extrêmement regretté pour sa douceur, son affabilité, son zèle pour la religion et sa charité envers les pauvres.

Childebert n'avait eu que deux filles

de la reine Ultrogothe. Clotaire, en vertu de la loi concernant les terres saliques, prit possession du royaume de Paris, et réunit en sa personne toute la monarchie française; mais pour mieux se précautionner contre les prétentions que pouvaient former sur les biens de leur père Crotberge et Crotsine, filles de Childebert, il les envoya en exil avec leur mère. Un parti plus simple et plus doux eût été de marier ses deux nièces avec ceux de ses fils qui n'étaient point encore mariés: ç'eût été le moyen de confondre leurs droits et d'éviter ainsi les occasions de troubles intérieurs; mais il paraît que Clotaire n'y songea pas, ou ne voulut point dédommager les filles de Childebert de ce qu'il leur enlevait. Clotaire trouva la punition de sa dureté, disons même de sa cruauté pour ses neveux et nièces, dans une nouvelle révolte de Chramne, son fils bien-aimé. Ce prince, naturellement inquiet et brouillon, formait de nouvelles intrigues; et ayant appris qu'on pensait à l'arrêter, il se retira auprès de Conobre, comte de Bretagne, qui l'assista de toutes ses troupes. Clotaire marcha contr'eux; et dans la bataille qu'il leur livra, Conobre fut tué, Chramne fait prisonnier, et

brûlé dans une chaumière avec sa femme et ses enfans.

Clotaire ne régna seul que trois ans, et mourut à Compiègne dans la cinquante-unième année de son règne, l'an 561. Il était âgé d'un peu plus de soixante ans. Ce prince, qui s'était fait détester par ses cruautés et par ses dissolutions, s'écria en mourant : *Quelle doit être la puissance du roi du ciel, puisqu'il fait mourir ainsi les plus grands monarques ?* Il avait eu plusieurs femmes à la fois ; la dernière fut sainte Radegonde, fille du roi de Thuringe, qui, ayant obtenu la liberté de quitter le monde, vécut saintement dans un monastère de filles qu'elle avait fondé à Poitiers.

Les quatre fils de Clotaire se partagèrent l'empire français, ou plutôt ils en firent quatre parts qu'ils tirèrent au sort. Le royaume de Paris échut à Caribert, autrement appelé Cherebert ; celui d'Orléans et de Bourgogne à Gontran ; Sigibert eut celui d'Austrasie, et Chilpéric celui de Soissons.

Caribert a été loué des historiens pour sa douceur et son équité. Il aimait la paix et s'appliquait à l'étude des belles-lettres, exemple rare dans un temps où la nation ne faisait cas que de la force

du corps et de la gloire qu'on acquiert par les armes. Caribert, dit-on, parlait latin aussi facilement que sa langue naturelle; mais l'histoire n'a pas laissé ignorer les désordres de sa conduite et l'abus qu'il fit de la liberté du divorce trop commun alors, ou plutôt la licence que se donnaient les princes d'avoir plusieurs femmes en même temps. Caribert avait d'abord épousé Ingoberge, et de son vivant il se maria successivement avec deux sœurs, Marcovèfe et Miroflède, filles de basse naissance, et enfin avec Theudegilde, fille d'un berger. Sa vie scandaleuse alluma contre lui le zèle de saint Germain, évêque de Paris, qui, n'ayant pu le ramener par les plus vives remontrances, le retrancha de la communion des fidèles.

Gontran, roi d'Orléans, fut un prince sage et pieux, zélé pour le bien public et pour la religion; mais timide, soupçonneux, colère, trop accessible à la flatterie, sans élévation dans l'ame comme sans ambition. Dans le choix d'une épouse il ne consulta ni la bienséance ni la dignité de son rang. Austregilde et Vénérande, qu'il épousa successivement, étaient de basse condition. Sans être aussi inconstant que Caribert, il ne se

montra guère plus délicat que lui dans ses choix.

Sigibert, dont les sentimens étaient plus nobles, voulut prendre une femme dans une maison royale, et obtint d'Athanagilde, roi des Visigoths en Espagne, Brunehaut, sa fille cadette, renommée par sa beauté et par sa vertu, et qui, peu de temps après son arrivée, ayant abjuré l'arianisme, réussit, par sa conduite, à se rendre entièrement maîtresse de l'esprit de son mari.

Chilpéric, touché de l'exemple de Sigibert, résolut de faire comme lui une alliance convenable à son rang, et fit demander Galesuinte, sœur aînée de Brunehaut. Dans sa jeunesse ce prince avait épousé Audouère, dont on ignore la naissance, et il en avait eu plusieurs enfans; mais s'étant laissé charmer par la beauté et plus encore par les artifices d'une femme attachée au service de la reine, la trop fameuse Frédégonde, il répudia Audouère pour s'unir à son indigne rivale. Mais bientôt, soit par légèreté, soit par honte, il s'efforça de rompre ses liens avec Frédégonde. C'est alors qu'il fit demander Galesuinte. Athanalgide se défiant avec raison du caractère de Chilpéric, ne consentit qu'avec une

extrême répugnance à lui donner sa fille, et obligea les ambassadeurs chargés d'en faire la demande, à jurer, au nom de leur maître, qu'il n'aurait point d'autre femme que Galesuinte tant qu'elle vivrait. Frédégonde soutint sa disgrâce avec une apparente tranquillité; elle dissimula son dépit dans l'espoir de reprendre bientôt sa place dans le cœur de Chilpéric. Cette femme, dont la mémoire est en exécration, cachait, sous l'extérieur le plus séduisant, les vices les plus honteux, et montra dans tout le cours de sa vie jusqu'où peut aller la perfidie, la noirceur et la barbarie; implacable dans sa haine, et naturellement cruelle; toujours prête à employer contre les objets de ses fureurs les moyens les plus détestables, elle se faisait un jeu de se baigner dans le sang le plus précieux. Chilpéric lui-même était dur, féroce, sanguinaire, impitoyable. Grégoire de Tours l'appelait le Néron et l'Hérode de la France; il trouvait en Frédégonde un génie propre à le seconder dans sa cruauté et dans la tyrannie qu'il exerçait sur ses sujets. Aussi reprit-elle bientôt l'ascendant qu'elle avait eu sur son esprit; l'infortunée Galesuinte en fut victime. Maltraitée par cette dan-

gereuse rivale, la reine se plaignit et demanda qu'on lui permît de retourner en Espagne; mais quelques jours après on la trouva morte dans son lit. On soupçonna Frédégonde de l'avoir fait étrangler, et l'on n'en douta plus lorsqu'on vit Chilpéric l'associer à son trône et lui donner publiquement le nom de reine. Quelques auteurs prétendent qu'elle avait déjà porté ce titre après la répudiation d'Audouère; d'autres, et c'est le plus grand nombre, disent qu'elle n'avait eu que le rang de concubine. Ce titre n'avait alors rien d'infâmant et ne se donnait qu'aux femmes légitimes, mais de condition inférieure à celle de leur mari. Il revenait assez à ce qu'on appelle encore en Allemagne, *mariage de la main gauche.*

Caribert et Gontran, princes sans ambition, ne s'appliquaient qu'à gouverner paisiblement leurs sujets; mais Sigibert et Chilpéric, tous deux avides d'étendre leur domination, ne respiraient que la guerre, et ne se plaisaient que dans le trouble et la discorde. Au moment de la mort de Clotaire, Chilpéric s'était emparé de son trésor; et ayant gagné par ses largesses les principaux seigneurs du royaume, il s'était saisi de Paris avant

que les partages eussent été faits; mais les trois frères réunirent leurs forces pour l'en chasser, et il fut obligé de se contenter du royaume de Soissons qui lui échut par le sort.

Sigibert, qui avait eu l'Austrasie pour son partage, apprit que les Huns, surnommés Avares, conduits par leur cagan, étaient entrés dans ses provinces au delà du Rhin, et qu'ils avaient été joints par les Thuringiens, toujours prompts à secouer le joug de la dépendance. Sigibert marcha contre eux, et par son intrépidité anima tellement ses troupes, qu'il remporta une victoire complète et réduisit les uns et les autres à lui demander la paix, l'an 562. Il fut d'autant moins difficile sur les conditions, qu'il apprit que Chilpéric avait profité de son absence pour entrer dans la Champagne, et déjà s'était emparé de plusieurs places. Sigibert se hâta de ramener son armée victorieuse, et pénétra jusqu'à Soissons, qu'il força de lui ouvrir ses portes. Il fit prisonnier Théodebert, fils de Chilpéric; et le traînant à sa suite, Sigibert rentra dans ses états, dont il chassa Chilpéric. Caribert et Gontran s'entremirent pour mettre fin à la guerre civile, et les condi-

tions de la paix furent que Soissons serait rendu, et Théodebert remis en liberté, sous la promesse de ne jamais prendre les armes contre Sigibert.

Caribert, roi de Paris, était mort après six ans de règne; et comme il n'avait que des filles, ses trois frères convinrent de partager entr'eux ses états; mais tous trois voulurent avoir Paris, et pour les accorder, il fut réglé qu'ils auraient chacun un tiers de cette ville, et qu'aucun d'eux ne pourrait y entrer sans le consentement des deux autres, sous peine de perdre ce qui lui revenait de la succession de Caribert. Ils confirmèrent le traité par un serment, dont ils prirent pour témoins saint Martin et quelques autres saints. Pendant qu'ils travaillaient à cet accommodement, les Avares recommencèrent leurs courses dans les provinces de Sigibert, au delà du Rhin. Ce prince se hâta d'aller à leur rencontre avec de grandes forces; mais au moment qu'il allait les combattre, les Français, saisis d'une subite terreur, prirent la fuite, et leur roi eut peine à se sauver dans un château fortifié. Il y fut aussitôt assiégé, et allait être forcé de se rendre, lorsque par de riches présens il engagea le cagan des Avares à se

retirer, et tous deux se jurèrent une amitié éternelle. Quelques années après, les Lombards, alors nouvellement établis en Italie, firent une irruption dans la Bourgogne. Ils pillèrent cette riche province, et repassèrent dans les Alpes, chargés de butin. L'année suivante, ils tentèrent une nouvelle expédition, mais elle fut bien moins heureuse; car ils furent taillés en pièces par le patrice Ennius, surnommé Munmol, le plus grand homme de guerre de son temps.

Ce général alla ensuite attaquer vingt mille Saxons qui avaient suivi les Lombards en Italie, et qui étaient entrés dans la Provence pour la ravager; il les surprit pendant qu'ils étaient dispersés, et en tua un grand nombre. Dans le même temps que ce général se distinguait contre les Saxons, qu'il réduisit bientôt à demander la paix, Chilpérie et Sigibert ne cessaient point de se faire la guerre; ils étaient tous deux excités par Brunehaut et par Frédégonde, animées l'une contre l'autre d'une haine irréconciliable. Celle de Brunehaut était sans doute excusable, et même juste dans son principe; elle voulait venger le meurtre de sa sœur, et fit entrer dans son ressentiment Sigibert et Gontran à qui elle ins-

pira son animosité. Cette princesse qu'on a si cruellement calomniée ; cette Brunehaut que les partisans de Frédégonde et les flatteurs historiens de son fils Clotaire ont peint sous de si affreuses couleurs pour justifier le supplice aussi cruel qu'ignominieux qu'on lui fit souffrir, a été si diversement jugée, qu'il est difficile d'avoir sur elle une opinion fixe. Il paraît qu'elle eut de grandes qualités : quelques auteurs l'attestent, et ne font mention d'aucuns des crimes dont d'autres l'accusent ; mais tous s'accordent à lui reprocher d'avoir porté trop loin le désir de la vengeance, et d'avoir mis par là en combustion les royaumes d'Austrasie et de Soissons. Sa passion de dominer lui fit aussi employer des moyens peu légitimes pour se conserver dans les états de ses petits-fils une puissance absolue ; mais l'on convient généralement qu'elle avait beaucoup d'esprit, de courage, de grandeur d'ame et de capacité pour gouverner ; qu'elle était bienfaisante, libérale, aimant le vrai mérite, et se plaisant à le récompenser. Un grand nombre de châteaux, d'églises, de monastères, de grands chemins et d'autres monumens publics, dont quelques-uns sub-

sistent encore, ont prouvé son goût pour la magnificence, et ses soins pour les établissemens utiles. Si Frédégonde n'eût pas existé, ou qu'elle fut morte long-temps avant sa mortelle ennemie, Brunehaut eût peut-être toujours passé pour une grande reine, et sa mémoire n'eût point été souillée par les vices odieux dont elle a été accusée.

Le roi Gontran avait inutilement travaillé à réconcilier Sigibert et Chilpéric. L'Austrasie, la Touraine, la Champagne, le Limosin, le Querci, la plupart des provinces enfin, furent mises à feu et à sang. La haine irréconciliable de deux femmes fit dévaster une partie de la France; et pendant que les deux frères se faisaient une guerre à mort, Gontran, n'ayant pu être conciliateur, finit par prendre parti pour Sigibert. Chilpéric venait alors d'éprouver des revers; son fils Théodebert, qui malgré le serment qu'il avait fait de ne jamais porter les armes contre son oncle, avait ravagé ses provinces, fut défait et tué en combattant contre les généraux de Sigibert. Cette perte affligea d'autant plus Chilpéric, qu'il apprit presqu'en même temps que Gontran venait d'unir son armée à celle de Sigibert. Alors la

chance tourna pour celui-ci ; il enleva une partie des places de Chilpéric, et vint faire le dégât jusqu'aux portes de Paris ; et poursuivant son frère jusqu'à Tournai où il s'était renfermé avec sa famille, il se fit reconnaître souverain dans toutes les villes dont il s'était emparé. Chilpéric n'était pas en état de soutenir un long siége, et il eût été perdu sans ressource, si Frédégonde, qui avait toujours des assassins à ses ordres, n'eût eu recours à eux pour se délivrer de Sigibert. Elle en envoya deux dans son camp ; ils trouvèrent moyen de pénétrer jusqu'à lui, le poignardèrent, et furent eux-mêmes massacrés par les soldats, ainsi que Frédégonde l'avait espéré. Sigibert était dans la quatorzième année de son règne, et dans la quarantième de son âge. Il fut assassiné l'an 575.

La mort de ce prince changea totalement la face des affaires. Les Austrasiens, dans leur consternation, levèrent précipitamment le siége de Tournai, et Chilpéric ayant recouvré toutes ses places, vint à Paris, où il fit arrêter Brunehaut avec Childebert son fils, alors âgé de cinq ans, et ses deux filles Urgonde et Clodosinde. Il comptait enlever le

royaume d'Austrasie à un enfant dont il lui était aisé de se défaire ; mais le duc Gondebaud, général austrasien, trouva moyen de tromper les gardes et de leur enlever Childebert, qu'il emmena furtivement à Metz, où il le fit couronner. Brunehaut s'attendait aux plus terribles effets de la fureur de Chilpéric ; mais il se contenta de la reléguer à Rouen, et envoya ses deux filles à Meaux. Il se saisit des trésors de Sigibert, et fit partir Mérouée, son fils, à la tête d'une armée pour s'emparer du Poitou. Ce jeune prince, qui avait vu à Paris la reine Brunehaut encore jeune et belle, en était devenu amoureux, et au lieu d'exécuter les ordres qu'il avait reçus, se rendit à Rouen, où Prétextat, son parrain, évêque de cette ville, le maria avec la veuve de Sigibert. Chilpéric, transporté de fureur, accourut à Rouen, et surprit les deux époux qui se sauvèrent dans une église dédiée à saint Martin. C'était un asile inviolable, et ils n'en sortirent qu'après qu'on leur eût promis avec serment qu'il ne leur serait fait aucun mal. Chilpéric fit tomber sa vengeance sur Prétextat ; il le traduisit devant une assemblée de quarante-cinq évêques qu'il convoqua à Paris, et l'accusa d'avoir

marié son fils avec sa tante contre les canons, et d'avoir voulu corrompre se sujets par des présens pour le dépouiller de son royaume. Prétextat se justifia facilement sur le second chef, et s'excusa par rapport au premier sur la tendresse qu'il portait au prince Mérouée. Les évêques hésitaient à le condamner, et n'eussent osé le faire, si Prétextat n'eût écouté des conseils perfides, qui le portèrent à s'avouer plus coupable qu'il ne l'était en effet. On lui avait persuadé que par ce moyen il pourrait regagner les bonnes grâces du roi; mais au contraire, Chilpéric se prévalut de ses aveux pour demander justice aux évêques, et ils reléguèrent Prétextat dans une île du Cotentin. Chilpéric emmena Mérouée à Soissons, et laissa Brunehaut à Rouen où on la gardait à vue. Peu après, elle fut réclamée avec les princesses ses filles au nom de Childebert, et Chilpéric n'osa refuser de les rendre.

Les Austrasiens avaient formé un conseil pour gouverner le royaume pendant la minorité du roi. Brunehaut fit de vains efforts pour avoir part à l'administration en qualité de régente; son crédit se borna à engager ce conseil à

continuer de faire la guerre à Chilpéric. Les Austrasiens la soutinrent avec quelque succès, et Frédégonde manqua même de tomber entre leurs mains.

Gontran, qui venait de perdre ses deux fils, Clodomire et Clotaire, avait adopté Childebert, son neveu ; il l'avait fait asseoir avec lui sur son trône ; et ses forces, jointes à celles d'Austrasie, taillèrent en pièces l'armée que Chilpéric avait envoyée pour ravager ce malheureux pays. Furieux de cet échec, ce prince s'irrita davantage contre son fils Mérouée, le fit arrêter, le força de prendre la prêtrise, et l'envoya dans un monastère. Il s'échappa des mains de ceux qui le conduisaient, et se réfugia à Tours, dans l'église de Saint-Martin. Mais bientôt on lui fit entendre qu'il n'était pas en sûreté dans cet asile contre les attentats de sa belle-mère ; il essaya de se rendre auprès de Brunehaut : les régens le firent prier de se retirer. L'infortuné Mérouée erra quelque temps dans la Champagne ; et, victime de la perfidie des agens de Frédégond, il fut invité par les principaux habitans de Térouenne à venir dans leur ville, sous la promesse qu'ils se déclareraient ouvertement pour lui. Le

Le prince, se fiant à la foi de ces perfides, s'approcha de cette ville, et fut aussitôt investi par ces mêmes habitans, qui s'étaient concertés pour le livrer à son père. Chilpéric accourut, et trouva son fils mort d'un coup d'épée; on lui fit croire qu'il s'était tué lui-même pour se dérober à sa vengeance. Ce père barbare vit sans émotion son malheureux fils noyé dans son sang, et l'infernale Frédégonde songea bientôt à immoler une nouvelle victime. Il ne lui restait plus qu'un pas à faire pour placer ses enfans sur le trône; elle n'hésita point, et prit ses mesures pour tramer la perte de Clovis. Ce prince s'était toujours conduit avec beaucoup de sagesse et de docilité; il était aimé des peuples, et, pour le perdre, sa belle-mère eut besoin de beaucoup d'artifices et de ménagemens. Une conspiration que le gouverneur de Tours avait formée contre Chilpéric et Frédégonde, servit de prétexte; on accusa Clovis d'y être entré; la chose était d'autant plus vraisemblable, que le dessein des conjurés était de le mettre sur le trône. Cependant il n'y eut aucune déposition contre le prince, et l'affaire tomba. Dans ce même-temps, une maladie épidémique, qui fit de grands rava-

ges en France, emporta les trois enfans que Chilpéric avait eus de Frédégonde, et le roi lui-même tomba dangereusement malade. Frédégonde, frappée d'épouvante, sentit quelques remords; elle crut que le ciel la punissait du sang qu'elle avait répandu, et vengeait les peuples de l'oppression où Chilpéric les faisait gémir. Elle invita ce prince à faire pénitence et à réparer par d'abondantes aumônes les maux qu'il avait faits. Il parut touché, et s'étant fait apporter les registres des impôts, il les jeta au feu. Mais Frédégonde revint bientôt à son naturel; et la perte de ses enfans alluma de nouveau sa fureur contre Clovis, qui devait être l'héritier du trône. Elle avait tout à craindre de son ressentiment qu'il n'avait pas assez pris soin de dissimuler; et comme elle l'avait environné d'espions et de délateurs, elle sut trouver des armes contre lui. Elle le fit accuser par de faux témoins d'avoir empoisonné ses fils. Chilpéric ajouta foi à cette accusation, et fit arrêter Clovis. Trois jours après, Frédégonde obtint qu'il fut transféré au château de Noisy, et l'y fit poignarder par ses satellites. On publia que le prince s'était tué lui-même; et pour mettre le comble à ce crime exé-

crable, Frédégonde fit assommer, comme complice, la reine Audouère, mère de Clovis, qui s'était retirée dans un monastère, au pays du Maine.

La guerre continuait toujours entre Chilpéric et les Austrasiens, et Frédégonde employait diverses menées pour rompre l'union de Gontran et du roi d'Austrasie; ses agens donnèrent même à entendre aux seigneurs austrasiens que Chilpéric n'ayant plus de fils, était dans la disposition de déclarer Childebert son héritier. Cet espoir venant à la suite d'un démêlé qui s'éleva entre Gontran et Childebert, au sujet de la ville de Marseille, donna lieu à une rupture entre l'oncle et le neveu. Le conseil de celui-ci le porta à se liguer contre Gontran, jusqu'alors son protecteur; et avec qui? avec ceux qu'on pouvait regarder comme les assassins de son père. Ce que fait la politique des cours!

Pendant que cette guerre occupait les trois princes, Frédégonde accoucha d'un fils, qui ne vécut pas; mais il fut bientôt suivi d'un autre, qu'on nomma Clotaire, dès avant qu'il fût baptisé. Il n'avait guère que quatre mois lorsque Chilpéric fut assassiné à Chelles, au retour de la chasse. Le meurtrier s'évada,

et l'on ne put avoir de lumières certaines sur l'auteur de ce régicide. On jeta quelques soupçons sur Brunehaut, qu'on supposait toujours animée du desir de venger la mort de sa tante et de son mari. Frédégonde fut aussi assez vivement soupçonnée ; on prétendit qu'elle avait fait assassiner son mari, parce qu'elle s'était mise dans le cas de redouter sa vengeance. Cependant, en considérant le grand empire qu'elle avait sur son esprit, il y a lieu de croire qu'elle eût trouvé plus facilement les moyens de l'appaiser et de se faire pardonner ses torts, qu'elle ne devait espérer de calmer et contenir, pendant la minorité de son fils, la fureur des grands et du peuple qui l'avaient en exécration. Elle avait de plus à redouter Brunehaut, Childebert, et même le ressentiment de Gontran, dont elle avait fait périr les frères et les neveux ; tout était contre elle enfin, et son époux était le seul qui put la soutenir. Que de motifs pour croire qu'elle ne fut point coupable de sa mort, et néanmoins plusieurs historiens l'en accusent!

Au moment de la mort de Chilpéric, Frédégonde se rendit de Chelles à Paris, et se réfugia dans l'église de Notre-

Dame. Elle s'attendait que Gontran et Childebert viendraient en armes pour se saisir de cette ville, dépouiller son fils de l'héritage paternel, et la sacrifier elle-même à la fureur dont elle avait tant de sujets de les croire animés contre elle. Dans une situation si critique, elle ne vit d'autre ressource que de se jeter entre les bras de Gontran, en qui elle connaissait un grand fond de bonté et un cœur susceptible de compassion. Elle lui fit offrir de lui remettre son fils, et le rendre l'arbitre de son sort : elle l'invita en même-temps à se rendre à Paris, pour prendre les rènes du gouvernement. Gontran, touché de ses offres et de sa confiance, vint à Paris, et y fut reçu avec acclamation. Childebert arriva peu de jours après, et on lui ferma les portes. Frédégonde fit usage de toute son adresse pour gagner Gontran, et obtint qu'il la prit ainsi que son fils sous sa protection. Childebert réclama en vain la part qu'il prétendait dans la ville de Paris, comme l'un des héritiers de Caribert, et demanda sur-tout qu'on lui livrât Frédégonde, pour lui faire subir les supplices que méritaient ses forfaits. Gontran refusa d'écouter ses ambassadeurs, et fit prêter serment de fidélité à Clotaire,

qu'il mit sous la tutelle de sa mère. Il donna ensuite ses soins à rétablir l'ordre dans le gouvernement, et forma un conseil des principaux seigneurs du royaume, pour gouverner de concert avec Frédégonde. Ce partage d'autorité lui déplut, et Gontran s'appercevant qu'on aurait à redouter ses intrigues, l'obligea de quitter Paris et de se retirer dans une maison royale auprès de Rouen. Childebert, de son côté, fit éclater son mécontentement contre Gontran, et déjà la guerre s'était allumée entre ces deux princes, lorsqu'ils furent obligés de tourner leurs armes contre un aventurier nommé Gondebaud, qui se disait fils de Clotaire Ier, et que ce prince avait désavoué. Cet aventurier, qui n'était point sans mérite, après diverses aventures, s'était retiré à Constantinople, et y avait acquis une sorte d'estime et de considération. A la mort de Chilpéric, les principaux seigneurs des trois royaumes de France, mécontens de l'administration de leurs maîtres, formèrent le dessein de se donner un roi qui tint d'eux sa couronne, et qu'ils pussent gouverner à leur gré. Les chefs de ce parti firent choix de Gondebaud, et furent le chercher à Constantinople ; ils le firent proclamer dans

le Limosin, s'emparèrent de plusieurs places importantes, et eurent un moment des succès inquiétans. Cependant leur armée fut bientôt dissipée par celle que le roi de Bourgogne envoya contre eux; ils s'enfermèrent dans la ville de Comminge, et se voyant au moment d'être forcés de se rendre, ils tuèrent Gondebaud dans l'espérance d'obtenir leur pardon; mais ils payèrent de leur tête leur trahison, et la tranquillité se rétablit alors dans les trois royaumes. Elle fut presqu'aussitôt troublée par deux guerres étrangères; l'une contre Leuvigilde, roi des Visigoths en Espagne; l'autre en Italie, contre les Lombards. La première avait été excitée par Brunehaut, qui était parvenue à se rendre maîtresse des affaires en Austrasie. Cette princesse avait pour objet de venger les mauvais traitemens faits à Ingonde, sa fille, qui avait épousé Herménigilde, fils de Leuvigilde, roi des Visigoths. Les états de Gontran étaient limitrophes de ceux de Leuvigilde; et le roi de Bourgogne se prêta d'autant plus volontiers à servir le ressentiment de Brunehaut, qu'il souffrait impatiemment que les Visigoths possédassent le Languedoc, et qu'il aspirait à pousser jusqu'aux

Pyrénées les frontières de la France. Hermenigilde avait embrassé la religion catholique à la persuasion d'Ingonde : cette princesse n'avait été indignement maltraitée par Gosuinte, sa belle-mère, que pour sa fidélité à la foi de ses pères : lorsqu'elle eût amené son mari à l'embrasser, la fureur de Gosuinte redoubla contre elle, et s'étendit sur Hermenigilde, que Leuvigilde et sa femme tentèrent vainement de ramener à l'arianisme, et finirent par le faire étrangler dans sa prison. Ingonde avait pris secrètement ses mesures pour revenir en France avec son fils Athanagilde ; mais elle tomba entre les mains des généraux de l'empereur Maurice ; ils l'embarquèrent pour Constantinople, et elle mourut dans la traversée. Gontran fit de vains efforts pour s'emparer du Languedoc ; et, après plusieurs campagnes ruineuses, il fit sa paix avec Recarède, successeur de Leuvigilde. Frédégonde, toujours haineuse et vindicative, n'avait pu pardonner à Gontran, ni son exil, ni le rétablissement de Pretextas, évêque de Rouen. Elle fit poignarder ce prélat dans son église, pendant qu'il célébrait l'office divin, et tenta deux fois de faire assassiner Gontran. Les meur-

triers furent découverts et punis. Cette cruelle femme en voulait sur-tout à Childebert et à Brunehaut : on surprit deux assassins qu'elle avait subornés, et qui avouèrent tout dans la torture. Brunehaut les relâcha, ou par mépris ou par grandeur d'ame. Childebert était passé en Italie, où il avait été attiré par l'empereur Maurice, pour l'aider à en chasser les Lombards. Cette expédition n'eut point un heureux succès : la jalousie qui se mit entre les généraux fit échouer l'entreprise. Childebert d'ailleurs n'agit pas de bonne foi; il se laissa alternativement gagner par les deux partis ; tantôt on le vit combattre pour l'empereur, et tantôt pour les Lombards. Ce prince infidèle à ses engagemens, tournait du côté où on le payait mieux. Gontran joua un plus beau rôle; il fut médiateur entre l'empire et les Lombards.

Frédégonde ne cessait point de méditer des complots contre Childebert et contre Brunehaut. Elle avait gagné trois principaux seigneurs d'Austrasie ; mais on découvrit la conjuration, et les coupables subirent le supplice qu'ils méritaient. Cette femme, véritablement infernale, continuait toujours ses pratiques, et menaçait alternativement le

roi d'Austrasie et Gontran. Cependant elle eut l'adresse de regagner celui-ci ; il céda à l'invitation qu'elle lui fit de revenir à Paris, où elle était revenue depuis quelques années ; il consentit à tenir sur les fonts de baptême le jeune Clotaire. La légitimité de la naissance de ce prince avait été vivement contestée, et depuis six ans on différait de le baptiser, parce que sa mère craignait toujours qu'on le lui enlevât ou qu'on refusât de le reconnaître ; mais étant parvenue à se raccommoder avec Gontran, et à lui persuader, par l'attestation des principaux seigneurs, que Clotaire était véritablement le fils de Chilpéric, ce prince ne fit aucune difficulté de venir lui-même présenter l'enfant au baptême, et la cérémonie se fit avec pompe.

Deux ans après Gontran mourut âgé de soixante ans, après en avoir régné trente-trois. Childebert, dont il avait confirmé l'adoption par son testament, lui succéda dans les royaumes d'Orléans et de Bourgogne.

Ce prince en devint possesseur aussitôt après la mort de Gontran, en 593 ; cette puissance, réunie à celle du royaume d'Austrasie, le rendait bien supé-

rieur en force au jeune Clotaire, qui ne possédait que le royaume de Soissons. Childebert résolut de l'en déposséder, et de tirer une vengeance éclatante des attentats de Frédégonde. Il rassembla une formidable armée, et l'envoya dans le Soissonnais sous la conduite de Wintrion, duc de Champagne. La grandeur du péril n'effraya point Frédégonde; elle leva de son côté de nombreuses troupes, se mit courageusement à leur tête, tenant son fils dans ses bras; elle opposa la ruse à la force; et s'étant avancée pendant la nuit jusqu'au camp des Austrasiens, elle le força, et dans cette action il périt, dit-on, plus de trente mille hommes. Cet échec déconcerta les projets de Childebert. Frédégonde lui avait d'ailleurs suscité deux ennemis qui occupèrent la plus grande partie de ses forces; de sorte qu'elle eut le temps d'affermir son fils sur le trône. L'un de ces ennemis fut Waroc, comte de Bretagne, prince inquiet et remuant, qui prit les armes pour secouer le joug des Français, et entra sur les terres de Childebert. D'un autre côté, Frédégonde souleva les Varnes, peuple de la Germanie qui habitait vers les embouchures du Rhin. Chil-

debert se vit obligé de diviser ses forces ; il en envoya une partie contre Waroc, et l'autre contre les Varnes. Il y eut de sanglantes batailles entre les Bretons et les troupes de Childebert, et celles qu'il fit marcher contre les Varnes poursuivirent tellement ces peuples, qu'ils finirent par en éteindre le nom. L'année d'après cette victoire, Childebert mourut, non sans soupçon d'avoir été empoisonné ; il n'était que dans la vingt-sixième année de son âge, et dans la vingtième année de son règne.

Nous nous arrêterons à la mort de ce prince, qui arriva en 596. Le règne de ses deux fils, et la suite de celui de Clotaire II, fera le sujet d'une autre lettre. Celle-ci, étant déjà excessivement longue, ne me permet pas de vous donner aujourd'hui la fin des démêlés de Brunehaut et de Frédégonde, toujours acharnées l'une contre l'autre.

LETTRE XXVII.

Histoire d'Angleterre pendant le sixième siècle. — Etablissement de l'heptarchie. — Aperçu sur ces sept royaumes et sur leurs divers souverains dans cette même période. — Continuation de l'histoire de l'empire grec. — Règnes de Phocas et d'Héraclius. — Ravages des Sarrazins. — Anéantissement de l'empire des Perses.

Avant de reprendre l'histoire de l'empire, je dois, ma chère Aline, vous dire aujourd'hui quelque chose du royaume de Bretagne ou d'Angleterre, que nous avons laissé en proie aux Saxons.

Dix ou douze batailles que le célèbre Arthur, successeur d'Aurélius, avait gagnées contre les Saxons, les Angles ou Anglais et les Jutes, ne purent garantir la Grande-Bretagne du joug de ces étrangers. Il leur arrivait sans cesse de nouveaux renforts de la Chersonnèse cimbrique; toutes leurs pertes étaient réparées par les secours qu'ils recevaient de leur commune patrie. Ils étaient d'ailleurs commandés par des chefs d'une extrême valeur; tous étant

animés du même esprit, concoururent à exterminer les Bretons, et avec le temps ils s'emparèrent de toute la longueur de l'île jusqu'à l'Ecosse. Ils y formèrent, sous le titre de royaumes, sept états, mais qui, tous ensemble, ne faisaient qu'un seul corps, connu dans l'histoire sous le nom d'*heptarchie*. Les souverains des sept états se regardaient comme frères; et quoiqu'ils gouvernassent d'une manière absolue chacun dans leur district, ils nommaient entr'eux un chef général qui veillait aux intérêts communs; et dans une assemblée, qui se tenait en des temps marqués, les principaux membres de l'heptarchie traitaient des affaires qui concernaient toute la nation. Le chef général n'avait au-dessus des autres que la préséance et quelques prérogatives particulières.

Les sept royaumes qui composaient l'heptarchie étaient:

1°. Le royaume de Northumberland, qui prenait son nom du fleuve Humber, établi par les Angles ou Anglais;

2°. Le royaume de Mercie, établi par les Angles, et situé au milieu des terres entre le Humber et la Saverne;

3°. Le royaume d'Estanglie ou des Angles orientaux;

4°. Le royaume d'Essex ou des Saxons orientaux, dont la ville de Londres était la capitale ;

5°. Le royaume de Sussex ou des Saxons méridionaux ;

6°. Le royaume d'Ouessex ou des Saxons occidentaux ;

7°. Le royaume de Kent, auquel était joint l'île de Wicht, fondé par les Jutes, et où régnait la postérité d'Hengist, qui, le premier, avait été appelé dans la Bretagne par le roi Vortigerne.

Les Bretons naturels passèrent, en partie, dans l'Armorique, ou Bretagne française ; d'autres se retranchèrent sur la côte du pays de Cornouailles, mais le plus grand nombre se retira dans la province qu'on appelle maintenant la principauté de Galles.

Le royaume de Northumberland fut fondé par Ida, capitaine anglais, qu'on disait issu de Woden, ancien roi de la Chersonnèse cimbrique, qu'on y honorait comme le dieu de la guerre. Ida était venu dans la Bretagne, du canton habité par les Angles, avec un grand nombre de familles qu'il avait embarquées sur quarante vaisseaux. Après sa mort, son royaume fut divisé en deux portions, la Bernicie et la Déire.

Ada, son fils, eut la Bernicie, et la Déire tomba au pouvoir d'Ella, capitaine saxon, qui était arrivé en Bretagne en 477. On ne connaît que les noms des rois successeurs d'Ida jusqu'au roi Adelfred ou Alfred, qui avait succédé en 590 à son père Athalaric. Il s'était emparé du royaume de Déire en 588, après la mort d'Ella, dont il avait épousé la fille. Il fit la guerre avec de grands succès contre les Bretons, les Pictes et les Ecossais; mais ayant été tué dans un combat contre Redowald, roi d'Estanglie, les deux royaumes de Déire et de Bernicie revinrent à Edvin, fils d'Ella.

Le royaume de Mercie, le plus considérable et le plus étendu de l'heptarchie, eut pour premier roi Crida, de la race de Woden; il avait amené le plus grand nombre d'Angles ou Anglais qui jusqu'alors fussent sortis de la Germanie. Il conquit sur les Bretons tout le pays situé entre l'Humber, la Saverne et la Tamise; il s'en fit couronner roi; et après sa mort, Ethelbert, roi de Kent, s'empara de la Mercie, et la garda quelques années; mais ensuite il prit le parti de la rendre à Wiba, fils de Crida.

Le royaume d'Estanglie ou des Angles

orientaux fut fondé par douze capitaines, qui étaient abordés en 526 sur les côtes de la Bretagne ; Uffa, l'un d'eux, qui survécut à ses compagnons, fut celui qui prit le premier le titre de roi d'Estanglie, et il mourut sans avoir rien fait de remarquable. Titil, son fils, qui lui succéda, laissa son royaume à Redowald, prince également illustre par sa valeur et sa générosité. Il avait embrassé contre Adelfred la défense d'Edwin, fils d'Ella, roi de Déire. Il vainquit, et tua cet usurpateur, soumit tout le Northumberland, et mit Edwin en possession, sans en prendre d'autre récompense que la gloire d'une si belle action.

Le royaume d'Essex ou des Saxons orientaux fut établi par Eriskius ou Ercenwin, qui eut pour successeurs Suithelin Ier, Sigebert Ier, Sledda et Scaber ou Saber, fils de Ricula, sœur d'Ethelbert, roi de Kent. Saber embrassa la foi chrétienne, et se distingua par son zèle pour la religion.

Le royaume de Sussex ne contenait que deux provinces, Sussex et Surrey, dont même une partie était couverte de bois. Ella ou Eli, chef des Saxons qui étaient entrés dans la Bretagne en 477,

prit, après la mort d'Hengist, le titre de roi, et fut même élu chef ou général de toute la nation saxone Cissa ou Clissa, son fils, lui succéda, et mourut sans enfans, après avoir régné 76 ans. Ceolin, roi de Wessex, qui fut nommé général des Anglo-Saxons, s'empara du royaume de Sussex, et le laissa en mourant à Ceolric son neveu.

La situation et l'étendue du royaume d'Ouessex le rendait un des plus puissans de l'heptarchie. Il avait la Tamise au nord, la mer au midi, à l'orient le petit royaume de Sussex, et au couchant le pays de Cornouailles. Il fut fondé par Cerdick, qui était venu en Bretagne en 495 ; après avoir été battu plusieurs fois par Arthur, il le vainquit à son tour, et obtint de ce prince, par un traité, la cession des provinces de Hant et de Sommerset. Content de ces avantages, il ne pensa plus à faire la guerre, et se fit couronner roi de ses deux provinces ; mais quelques années après, ayant acquis quatre autres provinces, par un traité avec Modred, neveu d'Arthur, qui s'était révolté contre lui, il fut couronné une seconde fois à Winchester, sous le titre de roi d'Ouessex. De lui sont descendus les rois d'Angleterre,

jusqu'à Edouard III, dit le confesseur, qui mourut en 1066.

Cerdick laissa en mourant son royaume à Chenrick, son fils, qui l'avait accompagné dans toutes ses expéditions, et qui s'était distingué par sa conduite et sa valeur. Il obtint la dignité de chef des Anglo-Saxons; et pendant son règne, qui fut assez tranquille, il s'appliqua particulièrement à faire fleurir les sciences et les arts.

Ceolin, son fils aîné et son successeur, se prévalut du titre de général des Anglo-Saxons, qu'il avait obtenu à la mort de son père, pour soumettre les rois ses voisins. Son ambition arma contre lui tous les rois de l'heptarchie ; et le roi de Kent, chef de la confédération, l'ayant battu, il s'enfuit, et ne parut plus.

Ceolrick, son neveu, monta sur le trône, et mourut après cinq ans de règne. Il eut pour successeur Cléolulpa, son frère, qui régna quatorze ans.

Le royaume de Kent doit sa naissance à Hengist, qui ayant été appelé en Bretagne, comme nous l'avons vu, par le roi Vortigerne, en 449, obtint l'année d'après le pays de Kent pour y établir ses Saxons. Il prit en 455 le titre de roi, et mourut en 488. Escus, son fils et son

successeur, régna jusqu'en 512. Après lui, Octa, son fils, se vit enlever les provinces d'Essex et de Middlesex pour former le royaume d'Essex.

Hermenerick, fils d'Octa, monta sur le trône ; et après vingt-six ans de règne, laissa le royaume à Ethelbert, son fils, qu'il avait associé de son vivant à la royauté. Ce prince, l'un des plus illustres de toute l'heptarchie, joignait à beaucoup d'esprit et de talent une vaste ambition. Il aspirait sur-tout à la dignité de chef général des Anglo-Saxons que ses prédécesseurs avaient possédée. Il entreprit d'en dépouiller Ceolin, roi d'Ouessex, qui, de son côté, avait formé le projet de se rendre maître de toute l'heptarchie. Les rois qui la composaient se liguèrent contre lui, et mirent à leur tête Ethelbert, qui fut élu chef général après la défaite de Ceolin. Il voulut à son tour étendre sa domination sur ses voisins ; et sa puissance était d'autant plus redoutable, qu'ayant épousé Berthe, fille de Caribert, roi de Paris, il s'était assuré par ce mariage l'appui des Français. La crainte qu'il ne les appelât en Angleterre, tenait dans le respect les rois de l'heptarchie ; mais ils prenaient des mesures secrètes pour se

garantir du joug dont ils étaient menacés. Ethelbert, qui pénétra leurs desseins, prit sagement le parti de les regagner, en rendant à Wibba, fils de Crida, le royaume de Mercie, dont il s'était emparé; mais il ne lui laissa que l'ombre de l'autorité, et continua de conduire dans ce royaume les affaires les plus importantes.

La principale gloire d'Ethelbert est d'avoir été le premier roi chrétien de sa nation.

Cet aperçu suffira, ma chère Aline, pour vous donner une idée de l'histoire d'Angleterre ; au temps de l'heptarchie ; et après l'avoir amenée à l'époque où nous avons laissé celle des autres peuples, nous allons reprendre l'histoire de l'empire grec, et voir qu'elles furent les suites de l'usurpation de Phocas.

Vous vous rappelez sans doute que nous en sommes restées au moment de la mort de l'empereur Maurice, et de l'élévation de Phocas sur le trône impérial, en récompense de son affreuse conduite envers son souverain légitime et sa malheureuse famille. Ce monstre, couvert du sang de Maurice et de ses enfans, se rendit à Constantinople, où

il fut reçu aux vives acclamations d'une vile populace avide de nouveautés, et plus encore des distributions d'argent en usage lors des avénemens. Phocas, dont on ne connaît pas trop la famille, fut couronné avec sa femme Léontia, par le patriarche Cyriaque, et deux jours après fit son entrée sur un char traîné par quatre chevaux blancs. Il envoya, suivant la coutume, son portrait à Rome, où le peuple excédé par les vexations des exarques de Ravenne, imputait ses maux à la faiblesse ou à la négligence de Maurice; et dans l'espérance de les voir finir, il applaudit au choix qu'on avait fait du nouvel empereur. Le pape, saint Grégoire lui-même, lui écrivit pour le féliciter sur son avénement au trône, et joignit des instructions aux louanges qu'il lui prodigua sur les intentions qu'il lui supposait, de réprimer les exarques et leurs officiers, et de laisser jouir ses sujets de leurs biens, sans crainte d'en être dépouillés, sous un empire qui aurait pour base la justice et la piété. Il lui demandait en même temps des secours contre les Lombards, qui depuis trente-cinq ans désolaient l'Italie.

Les peuples revinrent bientôt de l'o-

pinion favorable que, dans les transports d'une fureur aveugle, ils avaient conçue du gouvernement de Phocas. A peine eut-il pris les rènes de l'empire, qu'il se montra le plus méchant, le plus vicieux des hommes, et répandit sur l'empire un torrent de calamités. Il était petit, roux et difforme. Les historiens font de sa personne un affreux portrait, celui de son caractère l'est encore plus. Cruel, sanguinaire, implacable dans ses fureurs, d'une impudence outrée; il ne fit voir ni élévation, ni fermeté dans l'ame, ni aucune des vertus qu'on désire dans un souverain. Dans le commencement de son règne, il ne regarda les grands de sa cour les plus distingués par leur mérite que comme des ennemis dangereux, et il en fit mourir plusieurs sans qu'il eût d'autre crime à leur reprocher que d'avoir fidèlement servi son prédécesseur. La suite répondit à ce beau commencement, et ses généraux eux-mêmes furent bientôt victimes de ses cruelles perfidies. L'Italie ne fut point secourue, et Agilulphe, roi des Lombards, continua de ravager cette province, et d'enlever à l'empire plusieurs places importantes. Pour en conserver quelques-unes, Sina-

ragdus, exarque de Ravenne, fut obligé de recourir à la négociation; et, au moyen d'une forte somme d'argent, il obtint du roi des Lombards une trève de trois ans.

Cosroès, roi de Perse, refusa de reconnaître Phocas; et, sous prétexte de venger la mort de Maurice, son allié et son bienfaiteur, il reprit les armes. C'est en cette occasion, c'est dans le cours de cette guerre, que Phocas fit paraître toute sa cruauté envers ses généraux. Narsès, grand homme de guerre, qui commandait en chef les troupes impériales sur les frontières, passa au service de Cosroès, et s'empara de la ville d'Edesse. Deux généraux que Phocas envoya contre lui furent successivement défaits; le premier mourut d'une blessure qu'il avait reçue dans le combat; le second, nommé Léontius, fut rappelé à Constantinople, et Phocas le fit ignominieusement promener par les rues chargé de chaînes. Celui qui le remplaça reçut ordre de l'empereur de regagner Narsès à quelque prix que ce fût. On lui fit les offres les plus séduisantes, appuyées des sermens les plus sacrés; Narsès se laissa persuader, et revint à Constantinople. Le cruel Phocas

le fit brûler vif, au mépris de toutes ses promesses, et au grand regret des peuples qui attendaient de ce général le retour de la victoire. Cet attentat fut puni par les ravages des Perses, qui dévastèrent la Syrie, la Palestine, la Phénicie et les autres provinces de l'empire qu'ils ne cessèrent de désoler pendant toute la durée de ce règne. Les Avares, d'un autre côté, désolaient les frontières de la Thrace. Phocas n'obtint d'eux quelque trève qu'à force d'argent. C'était par ces nobles moyens qu'il obtenait quelques mois de paix, et l'intérieur n'était guère plus tranquille que les frontières. Il craignait sans cesse de voir tout l'empire se soulever contre ses excès et contre sa cruauté. Il espéra se garantir des conspirations en mariant sa fille Domentia avec le patrice Priscus, commandant de ses gardes; mais dans les jeux qu'occasiona ce mariage, le peuple, dans ses acclamations, ayant donné aux deux époux le titre d'augustes, Phocas s'en alarma, et fit sur-le-champ décapiter dans le cirque ceux qui présidaient aux jeux : Priscus lui-même n'eût pas évité la mort, si le peuple, par ses cris, n'eût contenu la fureur du tyran. Constantine, la veuve

infortunée de l'empereur Maurice, fut impliquée dans une conjuration qui se forma bientôt après contre Phocas; elle fut arrêtée, mise à la question, et condamnée à mort avec ses trois filles. Cette odieuse sentence s'exécuta sur le lieu même où Maurice et ses fils avaient été égorgés trois ans avant. L'horreur qu'inspirait le cruel Phocas était si générale, que Priscus, son gendre, conspira lui-même contre son beau-père. Il résolut de délivrer l'empire de ce monstre sanguinaire; et de concert avec quelques sénateurs, il engagea Héraclius, gouverneur d'Afrique, à s'unir à eux et à envoyer son fils, nommé comme lui Héraclius, à la tête d'une armée, pour appuyer la révolte du peuple et des grands qui étaient prêts à éclater dans Constantinople. Dès avant qu'Héraclius fut arrivé, il s'était élevé une grande sédition dans cette capitale. Phocas, en voulant punir les mutins, n'avait fait que redoubler leur fureur. Déjà on avait mis le feu au palais et brisé les portes des prisons, lorsqu'on apprit qu'Héraclius s'approchait avec une flotte bien armée. Il venait d'être proclamé empereur par l'armée d'Afrique. Phocas arma ce qu'il y avait de

vaisseaux dans le port; et sa flotte ayant été défaite, il chercha son salut dans la fuite; mais il fut poursuivi et atteint par un nommé Photinus dont il avait outragé la femme. Le tyran fut dépouillé de sa robe impériale, revêtu d'un habit noir et chargé de chaînes. On le présenta en cet état à Héraclius, qui lui fit trancher la tête. Avant d'ordonner sa mort, le vainqueur voulut lui faire les reproches que méritaient sa conduite tyrannique. Phocas ne répondit que ces mots: « Tâ-« ches de mieux gouverner ». Il marcha au supplice avec une sorte de fermeté. On le fit cependant souffrir cruellement; il fut mutilé avant d'être décapité; on lui coupa les pieds et les mains. On porta sa tête au bout d'une lance dans tous les quartiers de Constantinople, et son corps fut abandonné aux soldats, qui le brûlèrent dans la place publique. Il avait régné près de huit ans, et mourut l'an 610.

Héraclius, originaire de Cappadoce, descendait d'une des plus illustres familles de cette province; il avait reçu de son père, gouverneur d'Afrique, et revêtu du titre de patrice, une éducation conforme à sa naissance. Attaché à la profession des armes, il s'y était dis-

tingué. Une physionomie heureuse lui attirait la confiance de ceux qui l'approchaient, et inspirait en même temps le respect dû à sa dignité. Il fut unanimement proclamé par le peuple et par le sénat, et le jour même de son couronnement il épousa Eudoxie, fille de Rogatus, seigneur africain. Elle lui avait été promise avant qu'il parvint à l'empire, et il s'empressa de lui donner le titre d'auguste.

Les talens d'Héraclius pour la guerre furent bien nécessaires à l'empire, dont la situation était déplorable. Les Perses, enivrés de leurs succès, aspiraient à s'emparer de toutes les provinces de l'Orient. Héraclius marcha contre eux à la tête d'une puissante armée, et reprit diverses places fortes de la Syrie dont ils s'étaient emparés. Pour pouvoir continuer cette guerre avec avantage, il fit renouveler la trève avec les Lombards, afin d'être tranquille du côté de l'Italie.

Eudoxie accoucha d'une princesse dans la première année de son mariage, et dans la suivante d'un prince que l'empereur fit nommer Héraclius-Constantin. Il le déclara empereur et auguste presqu'au moment de sa naissance; et

l'impératrice étant morte dans la même année, Héraclius épousa peu de temps après, au grand scandale du peuple, Martine, fille de Marie sa sœur. Il la fit couronner par Sergius, qui lui avait fait d'inutiles remontrances sur un mariage contraire aux lois de l'église et à l'honnêteté publique. Telle était alors l'opinion sur les alliances entre l'oncle et la nièce.

Pendant qu'Héraclius s'occupait de ses affaires domestiques, et semblait négliger celles du dehors, les Perses poursuivaient vivement leurs conquêtes dans l'Orient. La prise de Damas, et bientôt après celle de Jérusalem, où ils commirent d'affreux excès contre les habitans, abattirent les églises, enlevèrent les vases sacrés et le bois de la vraie croix: leurs cruelles dévastations enfin rappelèrent toute l'attention de l'empereur sur les provinces d'Orient. Les Huns-Avares, qui faisaient de continuelles incursions sur les frontières de la Thrace, occupant une partie des troupes de l'empire, Héraclius manquait de forces suffisantes pour repousser les Perses avec avantage, et il avait fait sans succès différentes tentatives pour obtenir la paix de Cosroès. Ce superbe conquérant avait

envoyé en Egypte une armée qui s'était emparée d'Alexandrie, avait porté ses ravages jusqu'aux frontières de l'Ethiopie; un autre général, nommé Saïl ou Saïn, s'était avancé jusque sous les murs de Chalcédoine, et avait invité l'empereur à une entrevue pour négocier la paix. Héraclius ne fit aucune difficulté de passer le détroit pour s'aboucher avec lui. Le général persan le reçut avec de grandes marques de respect, et lui proposa de nommer des ambassadeurs qu'il se chargerait de conduire lui-même à Cosroès. Héraclius fit choix des officiers de sa cour les plus distingués, et le perfide général ne les eut pas plutôt en son pouvoir, qu'il les fit charger de chaînes, et dans cet état les présenta à Cosroès. Ces infortunés furent enfermés dans de noirs cachots, et quelque temps après on les fit mourir dans de cruels supplices. Saïl reçut le prix de sa perfidie. Cosroès lui fit un crime de ne pas lui avoir amené Héraclius lui-même; il ordonna d'écorcher vif ce général, et fit faire un outre de sa peau. Quelle horreur!

De nouveaux fléaux vinrent mettre le comble à la désolation. La peste et la famine se firent sentir à Constantinople,

et causèrent d'horribles ravages. Accablé sous le poids de tant de calamités, Héraclius, dans son désespoir, résolut de se retirer en Afrique. Déjà il avait fait charger un vaisseau de ses meubles les plus précieux ; mais il céda aux instances que lui fit le patriarche Sergius au nom du peuple, de ne pas l'abandonner. Le cagan des Avares lui fit faire alors des ouvertures de paix, et demanda une entrevue pour traiter directement avec lui. Héraclius crut à sa bonne foi, et manqua d'en être la dupe. Le perfide cagan avait dressé une embuscade pour l'enlever, et il ne put se sauver qu'en se déguisant. Une partie de la suite de l'empereur fut massacrée, ses équipages pillés, et les Avares s'avancèrent jusqu'à Constantinople, brûlant et saccageant tout ce qui se trouvait sur leur route ; ils emmenèrent un très-grand nombre de captifs. Dans ces malheureuses circonstances, l'exarque Eleuthérius conçut le téméraire dessein de se rendre maître de l'Italie. Il forma un puissant parti à Ravenne ; et, à la tête des troupes qu'il put rassembler, il se mit en marche pour aller prendre à Rome la couronne impériale. Tout semblait tourner contre Héraclius ; mais

tout à coup les soldats de l'exarque, frappés de l'énormité du crime qu'ils allaient commettre, poignardèrent ce misérable, et envoyèrent sa tête à Constantinople. Les Perses venaient dans ce même temps de s'emparer de la ville d'Ancyre dans la Galatie, et le général Priscus, qui commandait les troupes impériales en Orient, faisait si peu d'efforts pour arrêter les progrès des Perses, qu'il semblait rester dans ces provinces pour être tranquille spectateur de leurs conquêtes. Mais Héraclius vint bientôt venger la gloire de l'empire; étant enfin parvenu à conclure un traité avec le cagan des Avares, il résolut de marcher lui-même contre les Perses. Manquant de fonds pour lever une nouvelle armée, il enleva des églises de Constantinople tous les vases d'or et d'argent, en fit fabriquer des espèces; et, après avoir fait tous ses préparatifs, il partit à l'entrée du printemps pour aller attaquer Cosroès dans le centre de ses états. Son expédition fut heureuse; il défit l'armée du roi de Perse, et mit tout à feu et à sang dans ses états. Modéré cependant au milieu de ses victoires, Héraclius, avant de commencer une nouvelle campagne, fit faire à Cos-

roès des propositions de paix. Ce fier monarque les reçut avec le plus grand mépris, et l'empereur irrité marcha vers Gazac. Cette ville fut bientôt obligée de se rendre aux impériaux; ils la rasèrent, et mirent en cendres un temple célèbre consacré au feu. Héraclius poursuivit Cosroès de contrée en contrée, et par d'horribles dégâts rendit aux Perses les maux qu'ils avaient faits dans les provinces de l'empire. Ses victoires forcèrent enfin les Perses à faire la paix; mais ce ne fut pas Cosroès qui la conclut. Malgré ses revers, il continua toujours de se refuser obstinément aux propositions d'Héraclius. Le cruel Cosroès vengeait la honte de ses défaites sur ses malheureux généraux qu'il immolait à sa fureur; la mort même ne les sauvait pas des outrages; il en exerçait de révoltans sur leurs cadavres. Les peuples consternés gémissaient après la paix que ce tyran barbare leur refusait, et son injustice envers son fils aîné, Séroès, qu'il voulait priver de la couronne pour la donner à Merdesane son cadet, amena une révolution dont lui-même fut victime. Les grands se soulevèrent en faveur de Siroès, et par les conseils d'Héraclius,

ce prince ouvrit les prisons aux chrétiens, que Cosroès avait indignement persécutés; il leur donna des armes, et les joignit aux troupes que les Satrapes révoltés lui amenèrent. Siroès ne tarda pas à être maître du sort de son père, qui fut vaincu, chargé de fers, et enfermé dans un souterrain où il tenait son trésor. Merdesane et tous les autres fils de Cosroès furent massacrés en présence de Siroès, et l'amour de la vengeance égara ce prince au point de condamner son père à mourir de faim au milieu de ses trésors, amassés du sang de ses peuples, et des ravages qu'il avait faits dans l'empire. Ce prince avait régné trente-huit ans.

Dès que Siroès eut été proclamé, il fit la paix avec Héraclius, lui rendit ce qui avait été usurpé sur l'empire et le bois de la vraie croix. Héraclius la reporta lui-même à Jérusalem, et l'on croit que c'est à cette occasion que fut instituée la fête de l'exaltation de la sainte croix, que l'église célèbre dans le mois de septembre.

L'empereur jouissait, dans le sein du repos, de la gloire qu'il avait acquise par les armes, lorsqu'il se vit forcé de donner toute son attention aux troubles

que causa dans l'église d'Orient l'hérésie des monothélites. Ces hérétiques n'admettaient en Jésus-Christ qu'une seule volonté et une seule opération. Leurs erreurs excitèrent de grands débats, et Héraclius lui-même fut un moment séduit par leurs sophismes. Dans ce même temps Mahomet prenait Médine et la Mecque; il commençait à étendre sa religion dans l'Asie, et bientôt les progrès des Sarrazins, qui attaquèrent la Perse et les provinces de l'empire, arrachèrent Héraclius aux disputes théologiques.

Nous verrons, dans l'histoire de ces peuples, comment ils s'empressèrent d'obéir à l'ordre que leur donnait Mahomet d'attaquer à force ouverte, et d'exterminer par le fer et par le feu ceux qui refuseraient de croire en lui. Ils portèrent d'abord leurs armes dans la Perse et se rendirent maîtres de l'Arach, qui est l'ancienne Chaldée. Cette conquête leur donna d'autant moins de peine, que le royaume de Perse se trouvait réduit au plus triste état par une guerre malheureuse et par les révolutions qui suivirent la mort de Cosroès.

Siroès avait été assassiné après six mois de règne, selon quelques-uns, par son propre fils, qui lui succéda, et fut

tué sept mois après par Sarbarasa. Celui-ci, usurpateur du trône, ne le garda que deux mois ; les Perses le firent mourir, et couronnèrent en sa place Varanne, qui fut remplacé presque immédiatement par une reine que les Arabes nomment Arzémidocle. Elle fut déposée après la perte d'une bataille contre les Sarrazins, et l'on mit sur le trône Isdegerde, autrement nommé Hormisda, petit-fils de Cosroès.

Sous le gouvernement de ce prince, les Sarrazins déjà maîtres des provinces frontières, s'emparèrent de tout le royaume, à l'exception d'un petit canton où Isdegerde se maintint jusqu'à sa mort en 651. Les provinces de l'empire furent attaquées à leur tour par les Sarrazins, dont les forces augmentaient tous les jours par l'appât du butin et par le nombre infini de ceux qui embrassaient leur religion. Héraclius, qui en avait pris à sa solde un corps considérable dans la dernière guerre contre les Perses, avait réglé, lorsqu'il eut fait la paix avec Siroès, qu'on leur donnerait chaque année trente livres d'or ; mais pour les punir d'une action de cruauté qu'ils avaient commise contre un des officiers de l'empire, ce prince dé-

fendit qu'on leur donnât cette gratification. Les barbares, irrités de cette défense, soulevèrent toute la nation contre l'empire. Abubèkre, leur premier calife, leur ayant ordonné d'entrer dans la Palestine, ils s'emparèrent du pays de Gaza. Bientôt ils étendirent leurs courses dans la Syrie, prirent plusieurs places, et outre un riche butin, emmenèrent un grand nombre de prisonniers. Théodore, frère d'Héraclius, fut vaincu par eux; leurs progrès devinrent si alarmans, qu'Héraclius craignant pour Jérusalem, fit transporter à Constantinople le bois de la croix du Sauveur.

La prise de Damas et de toute la Phénicie, la victoire qu'ils remportèrent en Egypte sur Jean, duc de Barcène, l'un des généraux de l'empire, effraya tellement Cyrus, patriarche d'Alexandrie, que lui-même proposa d'acheter la paix, en offrant en mariage à Omar, alors calife, l'une des filles d'Héraclius. L'empereur rejeta cette proposition avec horreur; il aima mieux tenter le sort des armes; il les tourna encore contre lui, et il essaya vainement de reprendre la négociation pour le paiement d'un tribut. Omar avait pris le parti de garder l'Egypte et d'y établir la principale résí-

dence des califes, qui depuis prirent le nom de soudans d'Egypte.

La prise de Jérusalem et celle d'Alexandrie, qui se rendit après quatorze mois de siége, achevèrent d'accabler Héraclius. Ces désastres successifs minèrent sa santé; il fut attaqué d'hydropisie, et mourut dans la soixante-sixième année de son âge, et dans la trente-unième année de son règne, l'an 641.

Héraclius avait ordonné, par son testament, que l'empire fût partagé entre Héraclius-Constantin, son fils aîné, qu'il avait eu d'Eudoxie, et Héracléonas, fils de l'impératrice Martine. Cette princesse avait été vivement recommandée, par son époux mourant, aux égards et aux respects des deux princes; mais les grands mirent des bornes à l'autorité et aux honneurs dont elle prétendait jouir. Elle en prit ombrage, et se persuada que c'était Constantin, son beau-fils, qui cherchait à l'éloigner des affaires; elle voulut s'en venger et débarrasser en même temps son fils d'un concurrent qu'il jalousait. Constantin périt dans le cinquième mois de son règne; sa belle-mère fut soupçonnée de l'avoir fait empoisonner; et il paraît qu'on acquit des preuves de son crime, puisque quelques

mois après le sénat déposa Héracléonas, lui fit couper le nez, et fit arracher la langue à Martine, qui fut exilée ainsi que son fils.

Les cruautés d'Héracléonas avaient d'ailleurs contribué à cette révolution, qui plaça sur le trône le jeune Constant, fils de Constantin et par conséquent neveu d'Héracléonas.

Nous nous occuperons un autre jour du règne de ce prince. Je me borne aujourd'hui, ma chère Aline, à appeler votre attention sur ses prédécesseurs.

LETTRE XXVIII.

Histoire de la religion de Mahomet. — Retour sur les Arabes. — Coup-d'œil général sur cette nation, et plus particulièrement sur la tribu du prophète. — Précis de son histoire et des établissemens de ses successeurs, jusqu'à la fin du règne d'Omar.

Vous avez vu dans ma dernière, ma chère Aline, que ce fut sous le règne d'Héraclius que la religion de Mahomet commença à faire des progrès. Ce conquérant enthousiaste, ce prophète législateur a joué un trop grand rôle, a opéré une trop grande révolution dans l'Arabie pour ne pas nous arrêter quelque temps, et je pense que le moment de vous en entretenir est celui où nous sommes parvenues.

Mais avant de vous parler de la naissance du célèbre Mahomet, il convient de reprendre les choses de plus haut et de jeter un coup-d'œil sur sa nation. Vous ne devez point avoir oublié ce que je vous ai dit de l'Arabie et des peuples

qui l'habitaient. On les divisait en anciens et modernes. Les premiers portaient leur origine jusqu'à No, petit-fils de Noé, par Sem. Les seconds s'arrêtaient à Ismaël, fils d'Agar et d'Abraham. Nous avons vu qu'il se joignit à ceux-ci les débris des nations échappées au fer des Israélites.

La manie si connue des Arabes pour l'antiquité de leur race, leur fait attacher une grande importance à remonter à leur premier auteur, et les tribus les plus distinguées prétendent prouver leur filiation jusque-là. Les coutumes, les mœurs, le génie des Arabes, à la religion près, n'ont pas éprouvé de changemens depuis 3 à 4 mille ans. Ceux qui ont été errans le sont encore, et restent toujours soumis à des émirs, qui sont chefs d'une famille, d'une tribu, et enfin d'un assemblage de tribus. Ils sont appelés *bédouins* ou *vagabonds*. Ceux des villes se gouvernaient de même autant que la police pouvait le permettre. L'égalité entre les familles se remarquait dans la succession au trône. L'héritier présomptif de la couronne était l'enfant qui naissait immédiatement après l'inauguration du roi.

La religion des Sabéens, la plus com-

mune chez les Arabes, consistait dans le culte des étoiles, des planètes et des anges, qu'ils honoraient comme des divinités subalternes; mais ils ne reconnaissaient qu'un seul dieu suprême, créateur et conservateur de l'univers. La religion des Mages a été en honneur chez eux. Ils n'ont pas été sans quelque idée de l'immortalité de l'ame, et des peines et des récompenses de l'autre vie. Enfin, quelques tribus ont embrassé la religion judaïque et chrétienne dès son commencement.

Vous savez que les Arabes concilient l'hospitalité et le brigandage, qu'ils reçoivent avec cordialité ceux que le hasard ou le besoin conduisent à leurs tentes; et que, d'un autre côté, ils ne se font nul scrupule de dépouiller et piller sans ménagement ceux qui passent sur leur terrain. Ils prétendent avoir reçu ce droit de leur père Ismaël qui, chassé de la maison paternelle, n'eut pour patrimoine que les déserts, et la permission de prendre tout ce qui s'y trouverait. En conséquence, comme ses héritiers, ils se disent autorisés à dépouiller les voyageurs, comme un faible dédommagement de ce qui leur a été enlevé par les enfans d'Isaac.

Plusieurs royaumes se sont formés et ont subsisté en Arabie. Les principaux sont ceux de Yaman, de Hiz, de Glessan et de Héjar. Les noms de la plupart des rois de ces contrées sont restés inconnus, et les actions de ceux qui sont connus ne méritent pas d'attirer notre attention. Je me contenterai de vous dire que ce fut sous le règne d'Al-Ashram que naquit Mahomet, vers l'an 568. Pour vous donner une idée des absurdités dont l'histoire des Arabes est remplie, je vous rapporterai un prétendu miracle consacré dans l'Alcoran. L'année même de la naissance du prophète, Al-Ashram entreprit de détruire la Mecque. Il se présenta devant cette ville avec une armée formidable ; mais il arriva du côté de la mer une nombreuse volée d'oiseaux ; ils portaient une pierre dans chaque patte et une dans le bec. Ces pierres, dit-on, n'étaient pas plus grosses qu'une lentille ; mais elles étaient si pesantes, qu'en tombant elles perçaient de part en part les hommes, les chevaux, les chameaux et les éléphans. Aussi, par le moyen de ces défenseurs ailés, l'armée d'Al-Ashram fut bientôt détruite; et pour augmenter le merveilleux, les commentateurs ajoutent que chaque pierre por-

tait le nom de celui qu'elle devait percer.

Sans m'arrêter sur ce fait, ni vous parler de quelques autres aussi peu vraisemblables, je vous dirai que les promesses faites à Agar : « Que son fils se-« rait le père d'une nation puissante, « qui vivrait dans un état d'inimitié avec « le genre humain, et qui néanmoins ne « serait jamais subjuguée par aucune « puissance étrangère ». Cette étonnante prédiction enfin eut son accomplissement. La vérité en est démontrée par la manière de vivre, et le gouvernement des Arabes du désert qui n'ont jamais été assujétis, et par la prodigieuse puissance des Sarrazins descendans d'Ismaël.

Les monarques assyriens, mèdes et perses entreprirent en vain de soumettre ces peuples ; Alexandre mourut avant d'effectuer le dessein qu'il avait formé d'attaquer les Arabes, et les Romains si puissans ne purent parvenir à les assujétir. Ils firent quelques excursions sur leurs terres, mais aucune de leurs tentatives n'eut un véritable succès. Les Abyssins sont ceux qui paraissent avoir pris le plus d'empire sur les Arabes ; mais celui qu'ils obtinrent ne fut ni étendu, ni de longue durée. Ils furent

chassés de l'Arabie l'année même de la naissance de Mahomet, qui fit de cette contrée le centre de sa religion et de ses conquêtes. C'est de ce moment que l'histoire des Arabes devient importante.

Ce prophète des musulmans naquit à la Mecque, ville de l'Arabie-Pétrée, à trois journées de la mer Rouge. Il était de la tribu des Corashites, la plus considérable de cette contrée, et descendait, par une longue suite de générations, du fondateur de cette même tribu, à qui était confiée la garde et l'intendance d'un temple nommée *Caaba*, c'est-à-dire, *la Maison carrée*. C'était un lieu originairement consacré aux idoles, et c'est celui où les musulmans vont aujourd'hui faire leur pélerinage. Mahomet n'avait que deux ans lorsqu'il perdit Abdollah son père, qui était l'aîné de sa famille. Ses biens tombèrent entre les mains de ses oncles, et à l'âge de huit ans, ayant perdu sa mère, il se trouva réduit à une extrême pauvreté. Aboutaleb, l'un de ses oncles, qui avait la principale autorité à la Mecque, l'accueillit chez lui, et prit soin de son éducation. Les habitans de l'Arabie-Pétrée, pays stérile et presque inculte, ne subsistaient que par le commerce qu'ils faisaient avec

des chameaux dans la Perse, dans la Syrie et dans l'Egypte. Aboutaleb, qui lui-même était commerçant, éleva son neveu dans sa profession; et dès qu'il fut en âge de voyager, il l'envoya en Syrie avec ses facteurs pour y vendre ses marchandises. Il était bien fait, et d'une physionomie agréable. Un grand fond d'esprit et une grande pénétration se remarquaient dans son caractère; il avait une adresse singulière pour s'insinuer dans les cœurs; et déjà une ambition naturelle le portait à s'élever dans sa patrie aux plus hautes distinctions. Il était cependant fort ignorant; il ne savait ni lire ni écrire; mais cette ignorance, commune dans l'Arabie, ne l'empêchait pas de posséder une sorte d'éloquence vive et brillante, chargée de figures hardies, et propres à plaire à la multitude. A l'âge de vingt-cinq ans une riche veuve, nommée Cadigha, le prit chez elle en qualité de facteur pour conduire son commerce. Par ses manières engageantes, et son attention à lui plaire, il sut tellement la gagner, qu'au bout de trois ans il la fit consentir à l'épouser. Elle avait quarante ans, et il n'en avait que vingt-huit. Il en eut six enfans, qui moururent en bas âge; il ne lui resta qu'une fille nommée

Fatime, dont nous parlerons bientôt. Les richesses que Mahomet acquit par son mariage lui donnèrent du crédit, et lui firent concevoir l'espérance de réussir dans ses vues ambitieuses. De tous les moyens qui s'offrirent à son imagination vive et ardente, aucun ne lui parut meilleur que celui de se faire chef de secte, et d'introduire une nouvelle religion. La chose lui parut d'autant plus facile, que l'idolâtrie commençait à être fort décriée; les peuples paraissaient disposés à embrasser un nouveau culte; et en leur en proposant un conforme à leur génie, et qui ne gênât point trop leurs inclinations naturelles, Mahomet se flatta d'avoir un grand nombre de prosélytes. Dans les voyages qu'il avait faits pour son commerce dans l'Egypte, dans la Palestine et dans la Syrie, il avait eu de fréquens entretiens avec des juifs et des chrétiens, et avait remarqué entre eux une invincible aversion. Il avait vu d'ailleurs les chrétiens divisés en plusieurs sectes, et tous occupés à s'entre-détruire; il avait eu connaissance des démêlés qui s'élevaient dans leur sein par un moine chrétien, sectateur du nestorianisme, et par cette raison chassé de son monastère. Mahomet, qui s'était lié avec lui

dans ses divers voyages, le retira chez lui. Les Latins donnent à ce moine le nom de Sergius; mais il n'est connu dans l'Orient que sous celui de Bahira. Il fut fort utile à Mahomet; il lui donna connaissance de la doctrine des chrétiens. Un juif qu'il s'attacha secrètement, l'instruisit de même des rites et des coutumes des juifs. Il se fit expliquer l'ancien et le nouveau Testament; et lorsqu'il eut entassé dans sa tête, sans ordre et sans choix, divers lambeaux de l'Ecriture sainte, où il mêla quelques dogmes du sabéisme, Mahomet jugea convenable de prendre un ton de prophète. Il résolut d'adopter un genre de vie qui put faire oublier ses anciens dérèglemens; dès ce moment il quitta ses sociétés ordinaires, et alla chaque jour se renfermer dans une grotte près de la Mecque, où il faisait croire qu'il s'occupait uniquement de la prière et de la méditation. A son retour il entretenait Cadigha sa femme des mystères qu'il disait que l'ange Gabriel venait lui révéler de la part de Dieu. Elle prit d'abord ses discours pour les visions d'une imagination déréglée; et comme il ne cessait de les lui répéter, elle crut devoir consulter le moine fugitif. Ce fourbe, qui était du

complot, l'assura d'un ton si positif que Mahomet était véritablement appelé à la dignité de prophète du Très - Haut, qu'elle n'eut plus de doute sur sa mission. Cet imposteur était sujet à tomber du haut-mal, et il sut encore tirer parti de ses fréquentes attaques d'épilepsie pour persuader que ces accidens étaient des extases occasionées par la présence de l'ange Gabriel, dont l'éclat trop éblouissant le mettait hors de lui-même. Ainsi Cadigha devint la première prosélyte de son époux, et bientôt elle lui en fit un autre dans la personne de Waraka son cousin. C'était un chrétien qui savait lire et écrire, et qui, dit-on, était fort versé dans la lecture de l'ancien et du nouveau Testament. La conquête de cette espèce de savant flatta tellement Mahomet, qu'il fit sept fois le tour de la Caaba en actions de grâces. Le secret circula d'abord dans sa famille; et lorsque, sous le masque de l'hypocrisie, il eut établi à la Mecque l'opinion de sa sainteté, il crut qu'il était temps de prendre le titre d'apôtre envoyé de Dieu, et de répandre son imposture. Il avait alors quarante ans; et pendant les quatre premières années il ne débita ses visions qu'en particulier à ses amis de

confiance. Après Cadigha et Waraka, il séduisit son esclave, sous la promesse de l'affranchir, et s'attacha ensuite six autres disciples; savoir: Ali, son cousin, fils d'Abousaleb; Abubekre, homme accrédité par ses richesses et son mérite personnel, et quatre autres principaux habitans de la Mecque. Lorsqu'il se fut assuré de ces neuf prosélytes, il crut pouvoir sans crainte débiter hautement sa doctrine; et à l'âge de quarante-quatre ans il s'annonça publiquement comme un prophète envoyé de Dieu pour détruire l'idolâtrie, et ramener les hommes à la véritable religion. Il établit d'abord qu'il n'y avait qu'un Dieu créateur de l'univers, qui seul devait être adoré; qu'on ne pouvait sans blasphème dire que ce Dieu eût des fils et des filles; en quoi Mahomet attaquait d'un côté les chrétiens qui croient que Jésus-Christ est fils de Dieu; et de l'autre l'ancienne idolâtrie des Arabes, qui adoraient trois déesses, et leur avaient bâti des temples. Sa mission, disait-il, n'avait pas pour objet d'introduire une nouvelle religion, mais de rétablir celle que Dieu avait donnée au premier homme, et ensuite révélée au patriarche Abraham, qui l'avait enseignée à son fils Ismaël, père des

Arabes. Il convenait que l'ancien et le nouveau Testament étaient des livres divins ; mais il soutenait que les juifs et les chrétiens les avaient altérés, et qu'il était chargé de leur rendre leur ancienne pureté. Il reconnaissait que Dieu avait envoyé aux hommes en différens temps de grands prophètes, tels que Noé, Abraham, Moïse et les autres auxquels il joignait quelques Arabes ; mais que le plus grand de tous était Jésus, fils de Marie, vierge et mère ; qu'il est le Messie, le verbe et l'esprit de Dieu ; que les juifs avaient voulu par envie le faire mourir, mais que Dieu l'avait miraculeusement sauvé. Il regardait comme des saints Jean, fils de Zacharie, les apôtres et les martyrs. Vous voyez que sur plusieurs points il se rapprochait du christianisme ; et s'il écarta les idolâtres en professant un seul Dieu, il les rapprocha de lui par l'appât d'une morale toute voluptueuse. Les plaisirs qu'il promit dans une autre vie firent désirer la résurrection ; et comme il les annonça principalement à ceux qui périraient pour sa cause, il se fit des soldats enthousiastes, intrépides dans le danger, où ils se jetaient aveuglément parce qu'ils étaient imbus des principes du *fatalisme*. La significa-

tion de ce mot vous est sans doute connue ! Vous ne pouvez ignorer qu'il consiste dans l'opinion que notre heure est marquée dans le ciel, et que les événemens fâcheux sont indépendans de toutes les mesures humaines. Combien cette opinion fut favorable aux progrès des armes de Mahomet ! Ce fut l'un des moyens les plus adroits qu'il mit en avant, peut-être même est-ce celui qui fit triompher ses soldats ; en leur donnant le courage de braver tous les dangers, il leur apprit à mépriser la mort et à s exposer sans crainte.

Les pratiques extérieures furent aussi adroitement calculées d'après les mœurs et les usages des habitans ; il ordonna la circoncision et les ablutions, comme purifications rafraîchissantes ; elles étaient nécessaires dans ces climats brûlans ; la prière cinq fois le jour, l'abstinence du vin, du sang, de la chair de porc, des jeûnes en certains temps, et la sanctification du vendredi. Il recommandait aussi le pélerinage de la Mecque pour y visiter le temple de la Caaba, que les Arabes avaient eu de tout temps en grande vénération, et qui, selon leurs traditions, avait été bâti par Adam et réparé par Abraham.

Après avoir conçu son système, dont les développemens n'eurent lieu que successivement, Mahomet donna les divers points de sa doctrine comme des révélations, dont l'original, disait-il, était dans le ciel, et dont l'ange Gabriel lui apportait des copies, article par article, pour les répandre à mesure que les hommes avaient besoin d'être instruits. Le recueil de ces prétendues révélations est ce qu'on appelle *Alcoran*, c'est à dire, lecture ou écriture par excellence. Il le distribuait en feuilles volantes, qu'il faisait écrire par les deux fourbes qu'il avait à ses gages, et il les composait suivant les questions ou les objections qu'on lui faisait, sans s'être fait un plan suivi, et sans s'embarrasser d'y mettre de l'ordre et de la suite.

Mahomet, comme nous l'avons dit, cathéchisa d'abord en secret, et fut singulièrement secondé par le jeune Ali; il n'avait, dit-on, que douze à quartorze ans, et enflammé par l'ardeur de son âge, il était tout de feu pour le prétendu prophète; aussi celui-ci le choisit-il pour son lieutenant. Abubèkre ne lui fut pas moins utile; il prêchait en sa faveur; il se rendait garant de toutes les visions de Mahomet, de ses entre-

vues avec les anges, et de ses entretiens avec Dieu. Cependant ses premières révélations ne furent pas bien reçues à la Mecque : on se moqua du titre de prophète qu'il s'arrogeait, et on le traita publiquement de sorcier, de menteur, de fourbe et d'imposteur. Ces injures, loin de le décourager, ne faisaient qu'animer son éloquence naturelle, et par son adresse à manier les esprits, il parvint peu à peu à se faire de nouveaux prosélytes, entr'autres le célèbre Omar, qui fut un de ses successeurs, et qui jouissait à la Mecque d'une grande considération. Son exemple lui attira d'autres disciples, et dans les cinq premières années de sa prétendue mission, il s'en attacha quarante, tous également zélés pour répandre et faire valoir sa doctrine.

Les habitans de la Mecque, sur-tout ceux de la tribu des Corashites, prirent de l'inquiétude des progrès de cet imposteur ; ils conspirèrent sa perte, et il eût été la victime de leur violence, si son oncle Abutaleb, chef de la tribu, ne l'en eût garanti par son crédit et par son autorité. Mahomet, encouragé par une si puissante protection, produisait chaque jour de nouveaux ar-

ticles de son Alcoran. Les délices qu'il promettait dans son paradis, et les peines de l'enfer qu'il faisait redouter à ceux qui ne croiraient pas en lui, attirèrent à son parti les gens voluptueux et tous ceux susceptibles de frayeur. Il gagna deux de ses oncles, Hamza et Al-Abbas, mais les autres se joignirent au parti opposé, et s'appliquèrent à confondre son imposture, tantôt par des objections qu'il n'était pas capable de réssoudre de lui-même, tantôt en lui demandant des miracles comme ceux qu'avaient fait Moïse et Jésus-Christ pour prouver qu'ils tenaient de Dieu leur mission. Il employait différens artifices pour éluder les objections, et quant aux miracles, il soutenait qu'ils n'étaient plus nécessaires. Mais pour se délivrer enfin de la honte et de l'embarras que lui causaient les objections et les disputes, il déclara qu'il avait été envoyé pour faire éclater par l'épée la puissance et la force de Dieu, et pour exterminer par le fer ceux qui oseraient contredire sa loi. En conséquence, il promettait de grandes récompenses à ceux qui prendraient les armes pour appuyer sa mission, et la couronne du martyre s'ils mouraient les

armes à la main pour la défense de sa cause ; par ce moyen il se rendit formidable, et dès-lors on prit à la Mecque des mesures pour se garantir de l'oppression dont on était menacé. Le gouvernement fit afficher à la porte du temple un décret portant défense d'avoir avec lui aucune relation ; mais comme son oncle Abutaleb, sans avoir adopté ses opinions, ne cessait de le protéger, ce décret n'eut lieu qu'après sa mort, qui arriva dans la dixième année de la prétendue mission de Mahomet. Il perdit dans le même temps sa femme Cadigha ; et pour se fortifier par des alliances avec les principaux de son parti, il épousa trois autres femmes, Ayesha, fille d'Abubekre, une fille de Zaina, et peu de temps après une fille d'Omar. Mais malgré tous ses efforts, il ne put se soutenir à la Mecque. Voyant ses ennemis se multiplier tous les jours, il prit le parti de se retirer à Yatreb, à soixante lieues de la Mecque, entre l'Egypte et la Syrie. Il y avait envoyé d'avance douze de ses disciples pour y répandre sa doctrine ; et quand il jugea qu'il n'y avait plus à la Mecque de sûreté pour sa vie, il en sortit avec Abubekre, et trois jours après il fut suivi

par Ali. En apprenant son évasion on fit courir après lui, mais il se cacha dans une grotte jusqu'à ce que ceux qui le poursuivaient fussent retirés. C'est de cette fuite de Mahomet que commence l'ère dont les Mahométans comptent leurs années, et ils la nomment *égire*, c'est à dire, *persécution*; elle arriva l'an 622 de l'ère chrétienne. Mahomet se rendit à Yatreb, où il fut parfaitement bien reçu; il y demeura jusqu'à sa mort; c'est ce qui fit changer le nom de cette ville en celui de Médine, c'est à dire, ville du prophète. Peu après son arrivée dans cette ville, il maria Fatime, sa fille unique, qu'il estimait la plus parfaite des femmes, avec Ali, son cousin, et c'est à ce mariage que remontent ceux qui se prétendent de la race de Mahomet. Il se fit bâtir une maison, et éleva une mosquée pour l'exercice de sa religion. Bientôt presque tous les habitans de Médine embrassèrent sa doctrine, et il put compter sur leur dévoûment; alors il arma ses disciples, et les rangea sous un étendard qu'il fit porter par son oncle Hamza: il leur ordonna de passer au fil de l'épée tous ceux qui refuseraient de croire en lui, à moins que pour se racheter de la

mort, ils ne se soumissent à payer un tribut annuel, et ce tribut subsiste encore aujourd'hui sous le nom de *charach*. Ses premières expéditions ne furent pas heureuses; mais dans une bataille qu'il gagna contre une riche caravanne qui allait de la Mecque en Syrie, il enleva un butin très-considérable, et le partage qu'il en fit lui attira un grand nombre de partisans. Il porta ensuite ses armes dans le voisinage de Médine, pillant, saccageant et massacrant tous ceux qui refusaient d'embrasser sa religion; de là, s'avançant au loin, il prit différens châteaux, fit des prisonniers qu'il vendit comme esclaves, et distribua leurs biens à ses sectateurs.

Au milieu de ses divers succès, il continuait de faire intervenir divers chapitres de l'alcoran pour les besoins des fidèles, et même pour satisfaire ses fantaisies avec une apparence de justice.

Mahomet continua ses expéditions, et ses jours furent plus d'une fois exposés. Malgré sa qualité de prophète, il n'était pas invulnérable. La divinité qu'il prétendait venir si souvent à son secours, ne le préservait pas toujours des dangers. Dans un combat, où il perdit beaucoup de monde, lui-même fut reu-

versé et dangereusement blessé. Il n'eût pu éviter la mort, s'il n'eût été secouru à propos par un de ses compagnons, neveu d'Abubekre. Cette défaite pensa lui faire un tort irréparable dans l'esprit de ses partisans, mais il en rejeta le malheur sur les péchés de ceux qui l'accompagnaient. Il dit que Dieu avait permis qu'ils fussent vaincus, et que lui-même fut blessé, pour porter les fidèles croyans à s'épurer encore, et les autres à le devenir. De nouveaux succès persuadèrent mieux que ces raisons. Il soumit uu grand nombre de tribus arabes; et lorsque par ses conquêtes, qui lui acquéraient chaque jour de nouveaux sectateurs, il se crut en état d'attaquer la Mecque, il y fit marcher son armée. Les habitans sortirent en armes au devant de lui, et, après un combat qui n'eut rien de décisif, les deux partis convinrent d'une trève. Après ce traité, Mahomet se fit proclamer roi des Musulmans, c'est-à-dire, des vrais croyans, qui s'abandonnaient sans réserve entre les mains de Dieu. C'était le but où il tendait depuis plusieurs années, et il voulut conserver la dignité de souverain pontife de sa religion. C'est alors, c'est après avoir été proclamé à la tête

de ses troupes, que pour ménager les habitans de la Mecque et parvenir à les gagner, il ordonna politiquement le pélerinage de la Caaba. Il en fit un article fondamental de sa doctrine ; et comme ce pélerinage faisait un des principaux revenus des habitans de la Mecque, ils n'auraient pas consenti facilement à le voir cesser.

Il avait entrepris de conquérir toute l'Arabie, et il profita de la trève avec les Mecquois pour marcher contre la ville de Chaibac habitée par des juifs. Il la prit d'assaut, et massacra les habitans qui refusèrent de croire en lui. Il manqua d'être empoisonné dans cette ville. Zainab, la fille de son hôte, lui servit une épaule de mouton, dans laquelle elle avait mis du poison. L'un de ses sectateurs, qui en avala quelques morceaux avec avidité, tomba mort sur-le-champ ; mais Mahomet avait rejeté ce qu'il avait dans la bouche, parce que le goût lui en avait paru mauvais ; l'effet en fut par conséquent moins puissant sur lui. Zainab interrogée sur les motifs de ce crime, répondit froidement qu'elle n'avait eu d'autre dessein que d'éprouver si Mahomet était véritablement prophète, persuadée que s'il

l'était, il reconnaîtrait que la viande était empoisonnée. Elle ajouta que s'il en imposait, c'était rendre service à l'univers que de le délivrer de ce scélérat.

Son dessein fut à peu près rempli. Ce poison consuma lentement Mahomet, et lui causa la mort trois ans après. Malgré l'altération de sa santé, il ne suspendit point ses opérations militaires, et avec une armée de dix mille hommes, tous déterminés à sacrifier leurs vies pour le soutien de sa loi, il marcha droit à la Mecque, sous le prétexte que les habitans avaient violé la trève. Il était arrivé aux portes de la ville avant qu'on eût pu soupçonner son dessein; il y entra sans obstacle, et fit main basse sur tous ceux qui s'étaient montrés ses ennemis. Le reste se soumit, et embrassa sa religion. Son premier soin fut d'enlever les idoles du temple de la Caaba, de le purifier et de le consacrer, pour en faire la principale mosquée des Musulmans. La prise de la Mecque répandit la terreur dans toutes les tribus des environs; il les réduisit en peu de temps, et parvint à établir sa religion dans toute l'Arabie. Il envoya alors dans les différentes contrées des

lieutenans pour commander en son nom, détruire le culte des idoles, et faire régner le musulmanisme. Mahomet fit un dernier pélerinage à la Mecque, et à son retour à Médine, il fut attaqué d'une fièvre lente qui dégénéra en fièvre ardente. Pendant son délire, il voulait dicter un livre qui devait, disait-il, préserver les Musulmans de toute erreur. Pour empêcher qu'on ne se prêtât à cette folie, Omar dit que l'alcoran suffisait, et que dans le transport qui agitait le malade, on ne devait attendre de lui rien de raisonnable et de sensé. D'autres désiraient qu'on écrivît ce livre, et c'est encore aujourd'hui un sujet de regret pour quelques musulmans. Mahomet mourut âgé de soixante-trois ans, dans la onzième année de l'égire, qui répond à l'an 631 de l'ère chrétienne. Sa mort excita de grands troubles parmi ses sectateurs. Les uns ne voulaient point croire qu'il fût mortel, et pensaient qu'il ne leur avait été enlevé que pour un temps; ils se flattaient qu'il reviendrait à eux comme Jésus-Christ était revenu à ses disciples. Pour appuyer ce sentiment, Omar tira son épée, et jura qu'il mettrait en pièces quiconque oserait soutenir que Maho-

met était mort. Abubekre, dont l'autorité était d'un grand poids, mit fin à cette dispute, en prouvant, par plusieurs passages de l'alcoran, que Mahomet devait mourir comme les autres hommes, et que Dieu seul était immortel. Omar se rendit, et il fut décidé que le prophète ne reparaîtrait qu'à la résurrection générale. Il y eut ensuite une vive contestation sur le lieu où son corps serait déposé. Les uns voulaient qu'il fut enterré à la Mecque, d'autres à Médine, et d'autres à Jérusalem parmi les sépulcres des anciens prophètes. Le sage Abubekre déclara qu'il avait plusieurs fois ouï dire à Mahomet que les prophètes devaient avoir leur sépulture dans le lieu où ils mouraient. En conséquence, il fut enterré à Médine, dans la chambre et sous le lit d'Ayesha sa femme favorite, fille d'Abubekre, et on éleva sur sa tombe une petite chapelle à l'un des côtés de la principale mosquée de Médine.

Il laissait dix femmes vivantes, de quinze qu'il avait épousées depuis la mort de Cadigha. Pour satisfaire ses passions et son inconstance, il avait supposé une révélation de l'ange Gabriel qui l'autorisait à prendre autant de femmes et de

concubines qu'il lui plairait. La loi permettait aux Arabes d'avoir quatre femmes à la fois ; il s'était réservé à lui seul, à cause de sa dignité de prophète, le privilége de ne mettre aucune borne à son incontinence. Cependant avec un si grand nombre de femmes, Mahomet n'eut qu'un fils qui mourut jeune.

Il était important de lui donner un successeur, car le plus grand nombre des Arabes n'avaient embrassé sa doctrine que par la force et la crainte. Les habitans de la Mecque et de Médine se disputaient le droit de nommer ce successeur, et la querelle s'échauffa au point qu'on tira les poignards pour combattre ; mais enfin, après de longs débats, l'assemblée se détermina en faveur d'Abubekre, et le jour même de la mort de Mahomet, il fut proclamé sous le titre de calife, qui signifie tout à la fois *vicaire et successeur*. Ali qui ne s'était pas trouvé à l'assemblée, réclama hautement contre l'élection qu'on venait de faire, au préjudice du droit incontestable qu'il avait à la succession de Mahomet. Il se fondait sur ce qu'il était son cousin germain et son gendre, et enfin sur ce qu'après la femme et l'esclave du prophète, il avait le premier embrassé

sa religion. Plusieurs mécontens prirent parti pour lui, et l'affaire eût pu avoir de grandes suites, si par ordre d'Abubekre, Omar ne fût allé chez Fatime, femme d'Ali, et n'eût menacé de mettre le feu à la maison, si lui et les siens persistaient à ne point reconnaître Abubekre. Cette douce manière de procéder trancha toute difficulté; mais les partisans d'Ali ne se soumirent qu'en apparence, et ne cessèrent point de penser qu'on lui avait injustement enlevé la dignité de calife. De là est venu le schisme qui divise encore aujourd'hui les Musulmans. Les Turcs soutiennent le droit d'Abubekre, les Perses celui d'Ali.

Dès que la mort de Mahomet eût été divulguée, plusieurs tribus arabes abandonnèrent la nouvelle religion pour retourner à leur idolâtrie, et Abubekre fut obligé de donner ces premiers soins à ramener ces apostats. Il chargea de cette expédition le plus grand général de sa nation, nommé Kaled, fils de Valed. Il fut le plus ferme appui du musulmanisme, et sa valeur extraordinaire le fit surnommer l'*épée de Dieu*. Il réduisit les rebelles par force et par adresse. Lorsque cette guerre fut terminée, et

qu'Abubekre vit son autorité bien affermie, il entreprit des conquêtes au dehors, et fit faire de nombreuses levées dans toutes les tribus de l'Arabie. L'histoire, en faisant mention des expéditions des Arabes dans la Perse et dans l'empire, les désigne toujours sous le nom de Sarrazins, qui est, dit-on, formé du mot *Agarenie*, qui signifie les descendans d'Agar. Selon l'opinion commune, les véritables *Sarrazins* étaient un peuple nombreux et puissant de l'Arabie-Heureuse, peut-être est-ce parce qu'ils étaient en plus grand nombre que les autres tribus d'Arabes, qu'on s'est accoutumé à les comprendre tous sous ce nom général. Mais enfin, le règne d'Abubekre ne fut que de trois ans, et Kaled son général s'était déjà fort avancé dans la Syrie, lorsqu'il reçut la nouvelle de sa mort. Il prit soin de la cacher, afin de ne point décourager ses soldats, et remporta une grande victoire peu de jours après.

Omar, successeur d'Abubekre, prit avec le titre de calife celui d'emir-almoumenic, c'est-à-dire, *commandeur des fidèles*, et ces titres passèrent à tous ses successeurs. On admirait en lui un grand détachement des biens de la

terre, un zèle ardent pour sa religion, une exactitude scrupuleuse à observer ce qui était prescrit par l'alcoran, une équité naturelle, et une extrême frugalité. Il ne se nourrissait que de pain d'orge qu'il assaisonnait d'un peu de sel, et ne buvait que de l'eau. Souvent même pour se mortifier, il ne mangeait point de sel. Il conserva jusqu'à la mort ce genre de vie, et quelque riche qu'il fût devenu par ses conquêtes, il n'augmenta point sa dépense, et demeura constamment attaché à son ancienne pauvreté. A l'exemple d'Abubekre, il distribuait tous les vendredis ce qu'il y avait de fonds dans le trésor, et ne prenait pour lui qu'une petite monnaie de peu de valeur.

Il signala son règne, qui fut de dix ans et demi, par des conquêtes qui peuvent paraître incroyables, si l'on se rappelle les faibles commencemens de Mahomet, et les difficultés qu'il éprouva de la part de ses compatriotes pour leur faire adopter ses visions ; mais elles cessent d'étonner quand on considère l'état déplorable où étaient l'empire d'Orient et le royaume des Perses, lorsque les Sarrazins entreprirent de les renverser.

Nous avons vu dans l'histoire de l'empire comment Kaled se rendit maître de Damas la seconde année du règne d'Omar, et ce calife venir lui-même s'emparer de Jérusalem. Je vous ai dit, je crois, qu'Omar défendit de commettre aucun désordre dans la ville sainte; mais je dois ajouter qu'il y entra couvert d'un cilice, et que sans vouloir ôter aux chrétiens leurs églises, il se contenta de demander au patriarche Sophronius une place où il put bâtir une mosquée, et il l'éleva dans le lieu où avait été le temple de Salomon. Pendant ce temps-là ses généraux, qu'il avait envoyés en Perse, défirent, dans une sanglante bataille le roi Isdegerde, et renversèrent cette grande monarchie. Un autre général enleva dans l'Egypte Memphis et Alexandrie, ce qui entraîna la perte de toute cette vaste contrée. Dans les années suivantes, la Mésopotamie, la Médie et la Bactriane reçurent la loi des Musulmans; ensuite ils tournèrent leurs armes vers l'Afrique, et subjuguèrent toute la côte occidentale jusqu'à la ville de Tripoli en Barbarie.

Vers la fin de son règne, Omar avait jeté les fondemens de la célèbre ville

de Bassora à l'embouchure du Tygre, pour fermer aux Persans le chemin des Indes par le golfe persique, et en trois ans la ville fut achevée. Ce calife fut tué par un esclave persan, pour un prétendu déni de justice l'an 645. Le tort irréparable qu'Omar fit aux lettres, en faisant brûler la fameuse bibliothèque d'Alexandrie, a prouvé à quel point un fanatisme aveugle retrécit les idées. Mais peut-être l'ignorance était-elle nécessaire aux zélés sectateurs de la religion musulmane. En s'éclairant, ils n'auraient pu s'empêcher de sentir l'absurdité de divers chapitres de l'alcoran. Pour continuer de considérer ce livre comme divin, il fallait qu'ils restassent sous l'empire superstitieux de l'ignorance, et c'est sans doute le motif qui décida la proscription prononcée par Omar.

LETTRE XXIX.

Empire grec pendant le septième siècle.—Règnes de Constant II, Constantin-Pogonat, Justinien II, Léonce et Tibère III. — Précis de l'histoire des Lombards.— Progrès et revers des Sarrazins pendant la durée de ce siècle.

Nous allons aujourd'hui, ma chère Aline, reprendre la suite de l'histoire de l'empire. Vous vous rappelez que nous l'avons laissée au moment où le jeune Constant, neveu d'Héracléonas, venait d'être déclaré empereur, et son oncle déposé et exilé.

Constant II, chargé seul du gouvernement, n'avait aucune qualité digne du trône. Il était indolent, dur et cruel; il se fit également haïr et mépriser par ses extorsions, par sa lâcheté et par une aveugle opiniâtreté à soutenir l'hérésie des Monothélites. Le malheureux état de l'empire en Orient, et l'aversion que s'était attirée l'exarque de Ravenne, par l'enlèvement des richesses de l'église de Saint-Jean-de-Latran, portèrent Rotaris,

roi des Lombards, à rompre avec les Impériaux. Il marcha dans la Ligurie, prit Gènes, Albenga et les autres places maritimes, qui jusque-là s'étaient maintenues sous l'obéissance des empereurs. Il les abandonna au pillage, en démolit les fortifications, et emmena les habitans prisonniers. L'exarque, informé de cette subite invasion, assembla ce qu'il avait de forces, et, par une puissante diversion, il entra dans les états de Rotaris, et l'obligea d'accourir à leur défense. Les deux armées se rencontrèrent près de Modène, et l'exarque fut défait avec perte de huit mille hommes. Il y eut vers ce même temps une révolte à Rome. Le gouverneur de cette ville, nommé Maurice, entreprit de se rendre indépendant; mais quoiqu'il eût fait faire serment aux principaux habitans de ne plus reconnaître l'autorité de l'exarque, il ne réussit point dans son dessein. L'approche du général Donus dissipa bientôt les troupes rebelles. Maurice chercha son salut dans une église; il en fut arraché, et l'exarque lui fit trancher la tête.

Rotaris, roi des Lombards, profita de la tranquillité qui régna ensuite pendant quelques années en Italie, pour donner

des lois écrites à ses sujets. Depuis soixante-seize ans que les Lombards étaient entrés en Italie, ils n'avaient point de jurisprudence réglée, et n'obéissaient qu'à des coutumes informes et mal digérées, qu'ils avaient reçues par tradition. Rotaris consulta les plus sages d'entre les grands, et les juges les plus éclairés; il fit d'utiles réformes, et publia sous le titre d'*édit* un corps de lois en 386 articles, dont il ordonna pour l'avenir l'observation, se réservant pour lui et pour ses successeurs la puissance législative, et le droit d'établir, suivant le besoin, de nouvelles lois, de l'avis des grands de son royaume.

Pendant que l'Italie jouissait d'une paix profonde, l'empereur se laissait dépouiller de ses provinces de l'Orient, et ne paraissait occupé qu'à maintenir l'hérésie des Monothélites. Les Sarrazins, comme nous l'avons vu, s'étaient emparés, sous le règne d'Omar, de la Mésopotamie, de la Bactriane, de la Médie, et d'une partie des côtes occidentales d'Afrique. Othman, successeur d'Omar, étendit ses conquêtes jusqu'au détroit de Gibraltar, prit les îles de Chypre, d'Aradus et de Rhodes.

Rotaris, roi des Lombards, mourut

l'an 652, après un règne glorieux de plus de seize ans. Il eut pour successeur Rodoalde, son fils, qui ne régna que six mois, et fut tué par un seigneur lombard, dont il avait déshonoré la femme. Aribert, bavarois, neveu de la reine Theudelinde, fut alors élevé sur le trône, et régna neuf ans, toujours en paix avec l'exarque de Ravenne.

Mais les Sarrazins, qui ne trouvaient point d'obstacles à leurs conquêtes, formèrent le projet d'assiéger Constantinople par mer et par terre, sous le commandement du général Moavia.

L'empereur alla en personne au-devant d'eux avec une flotte formidable, et leur livra, sur les côtes de la Lycie, une bataille où il fut défait avec une grande perte. Il ne dut même son salut qu'à la valeur d'un de ses officiers, qui l'enleva de son vaisseau, près de tomber au pouvoir de l'ennemi, et lui donna le moyen de regagner sa capitale.

La mort du calife Othman qui survint, et la discorde qui se mit parmi les Sarrazins, donnèrent quelque relâche aux chrétiens, et sauvèrent Constantinople. Ali et Moavia se disputaient la qualité de calife, et se ruinaient réciproquement par de sanglants combats. La cir-

constance était heureuse, pour leur reprendre au moins une partie de leurs conquêtes, si l'empereur en eût su profiter. Mais moins touché du bien de l'empire et de sa gloire personnelle, que tourmenté d'une basse jalousie contre son frère, nommé Théodose, aimé et estimé des peuples pour ses vertus, il l'obligea de se faire ordonner diacre; et bientôt après, pour se délivrer de ses frayeurs, il le fit cruellement massacrer. Les remords, qui suivent les grands crimes, et les cris tumultueux du peuple, qui le détestait, le déterminèrent bientôt après à quitter Constantinople, pour aller faire sa résidence en Italie.

Les pages de l'histoire sont, à cette époque, souillées de meurtres; il s'en commettait de tous côtés. Aribert, roi des Lombards, était mort après neuf ans de règne; il avait partagé ses états entre ses deux fils, Pertharit et Godebert. Le premier s'établit à Milan, et Godebert à Pavie. Tous deux, mécontens de leur partage, prirent les armes, et s'efforcèrent de se dépouiller l'un l'autre. Godebert, plus faible que son frère, envoya inviter Grimoald, duc de Bénévent, de venir à son secours, et lui offrit une de ses sœurs en mariage. Le perfide

aima mieux enlever à ces jeunes souverains un royaume qu'ils ruinaient par leurs divisions. Il abusa de la confiance de Godebert ; et pendant que ce prince l'accueillait comme un ami, et le logeait dans son palais, Grimoald, sous un faux prétexte, se prit de querelle avec lui, et le perçant de son épée, il le renversa mort à ses pieds.

Pertharit, épouvanté, craignit le même sort que son frère. Pour l'éviter il prit la fuite, et se réfugia dans la Pannonie, auprès du cagan des Avares. Alors Grimoald se fit proclamer roi des Lombards; et cet usurpateur envoya aussitôt sommer le cagan des Avares d'ordonner à Pertharit de sortir de ses états. Le cagan ne voulant point rompre avec les Lombards, pria Pertharit de chercher un autre asile. Ce prince infortuné prit l'étrange résolution de se jeter entre les bras de Grimoald, et de se confier en sa générosité. Il fut bien reçu de ce perfide ; Grimoald le combla de caresses, et lui donna parole de roi qu'il serait traité avec les distinctions dues à sa naissance. Mais bientôt l'usurpateur s'inquiéta de la joie que montraient les habitans de Pavie du retour de Pertharit ; et redoutant une révolution en sa faveur, il se détermina

à le faire assassiner, malgré son serment. Pertharit fut averti du complot, et se sauva en France, où il trouva un refuge auprès de Clotaire III.

Pendant ces événemens, l'empereur Constant était passé en Italie; mais le sénat et le peuple de Constantinople ne permirent pas que sa femme et ses trois fils Constantin, Héraclius et Tibère allassent le trouver. Contens d'être délivrés d'un empereur dont ils détestaient les vices, ils voulurent garder sa famille comme une espèce d'otage, dans la crainte qu'on ne transférât pour toujours le siége de l'empire en Italie. Constant crut le moment favorable pour faire la guerre aux Lombards avec l'armée qui l'avait suivi; il attaqua Bénévent, enleva quelques places à Grimoald; et forcé par son approche à lever le siége de la capitale de son duché, il se déshonora par la barbarie avec laquelle il fit décapiter Sésuald, brave officier, qui avait rempli avec fidélité ses devoirs de sujet envers Grimoald. Constant récompensa son courage en faisant jeter sa tête dans la ville, par dessus les murailles. C'est ainsi que ce cruel punissait ceux qu'il n'avait pu porter à trahir ses ennemis. Bientôt après son armée fut défaite par le jeune

duc Romuald, qui vengea le gouverneur qu'il chérissait, et qu'il pleura amèrement. Constant se rendit ensuite à Rome, où il dépouilla les églises des statues et autres ornemens, puis il passa en Sicile, et s'établit à Syracuse. Il exerça dans cette île la plus cruelle tyrannie, et fut enfin assassiné dans le bain par un nommé André, dont il avait tué le père. Il était dans la vingt-septième année de son règne, et le termina l'an 668.

Les complices du meurtrier de Constant proclamèrent empereur un arménien, nommé Mezizi, à qui on ne connaissait d'autre mérite que d'être beau et bien fait. Dès qu'on eut reçu à Constantinople la nouvelle de cette révolution, Constantin, l'aîné des fils de Constant, à qui son père avait donné dans son enfance le titre d'auguste, prit les rênes du gouvernement, et fit ses préparatifs pour passer en Sicile, dans l'intention de venger la mort de Constant et de chasser l'usurpateur. Il équipa en diligence une flotte nombreuse, et vint débarquer près de Syracuse; il prit la place; et ayant fait égorger Mezizi, il envoya sa tête à Constantinople. Lorsque Constantin partit pour son expédition de Sicile, il n'avait point encore de barbe;

elle lui vint pendant son séjour dans cette ville; et à son retour le peuple le surnomma Pogonat, c'est-à-dire, *le barbu*. A peine avait-il quitté la Sicile, que les Sarrazins vinrent ravager cette île, prirent et saccagèrent Messine, firent main-basse sur les habitans de Syracuse, et enlevèrent toutes les richesses que Constant y avait apportées de Rome. De là ils passèrent en Afrique, pillèrent les provinces qui appartenaient encore à l'empire; ils en emmenèrent, dit-on, quatre-vingt mille captifs. D'un autre côté, les Bulgares attaquèrent les provinces du Nord avec une armée de cent mille hommes, et défirent un corps de troupes que Constantin avait envoyé contre eux. Ce prince se hâta de leur proposer la paix, et pour l'obtenir, leur accorda des pensions annuelles. Une partie de ces barbares passa en Italie, où Grimoald leur donna quelques terres pour les cultiver, sous la dépendance du duché de Bénévent. Ce prince mourut d'accident, dans la neuvième année de son règne. Il s'était fait catholique, et son exemple fut suivi par ses successeurs. Il laissait de la fille d'Aribert un prince nommé Garibald. Il le déclara son successeur dans le royaume des Lombards,

parce qu'il lui appartenait de droit par sa mère, et Romuald conserva le duché de Bénévent. Mais le nouveau roi ne demeura que trois mois sur le trône. En apprenant la mort de Grimoald, Perthari accourut en Italie, et fut reçu des Lombards avec de grandes démonstrations de joie. Les historiens donnent de grands éloges à la piété de ce prince, à sa douceur, à son humanité et à son esprit de justice. Ses disgrâces l'avaient fortifié dans la pratique des vertus; et il se distingua sur-tout par sa charité envers les pauvres.

Les Sarrazins passèrent de la Sicile dans la Cilicie, et y équipèrent une armée navale pour aller assiéger Constantinople. Constantin se prépara, de son côté, à se bien défendre, et après plus de cinq mois de siége, les obligea de se retirer. Ils revinrent sept ans de suite attaquer cette capitale, dans l'espérance que cette conquête leur aplanirait le chemin pour enlever en Europe toutes les provinces de l'empire, et subjuguer le monde entier; mais ils ne remportèrent d'autre fruit de tant d'efforts redoublés, que la ruine de leurs armées et la perte de leurs vaisseaux. Ce fut pendant l'un de ces siéges célèbres,

qu'un nommé Callinicus, né à Héliopolis en Egypte, inventa le feu grégeois, que l'eau ne pouvait éteindre, et dont les chrétiens se servirent utilement pour brûler les vaisseaux ennemis. Les Sarrazins essuyèrent dans leur retraite une violente tempête, qui acheva de détruire leur flotte, et perdirent trente mille hommes dans une bataille que leur livrèrent par terre trois généraux de l'empereur. Pour comble de disgrâces, un corps de chrétiens, connus sous le nom de *Maronites*, s'empara du mont Liban et des environs. Une infinité de captifs, qui rompirent leurs fers pour se joindre à eux, les mirent en état d'enlever aux Sarrazins tout le pays situé entre le mont Taurus et Jérusalem, d'où ils firent des courses jusque dans la Syrie.

Le calife Moavia, accablé de tant de pertes, demanda la paix à Constantin, et l'obtint pour trente ans, à condition que le calife donnerait à l'empereur, chaque année, 3,000 livres d'or, 50 esclaves et 50 chevaux. Le cagan des Avares, et les autres nations du septentrion, envoyèrent féliciter Constantin sur l'heureuse conclusion de ce traité. Les seuls Bulgares continuèrent leurs courses dans la Thrace; et l'empereur,

qui n'aspirait qu'à faire jouir ses sujets des douceurs du repos, les engagea, par la promesse d'une pension annuelle, à cesser leurs brigandages. Constantin donna ensuite, jusqu'à sa mort, toute son application à mettre fin aux troubles dont l'église d'Orient était agitée par l'hérésie des Monothélites.

Dans la seconde année de son règne, il avait donné le titre d'auguste à ses deux frères, Héraclius et Tibère, et les avait déclarés ses collègues, mais sans permettre qu'ils fussent couronnés, et sans leur laisser aucune autorité dans le gouvernement. Peu de temps après, Constantin étant à Chrysopolis près de Chalcédoine, à la tête de son armée, apprit qu'une troupe de fanatiques s'était ameutée à Constantinople, et avait crié dans tous les quartiers : *Nous reconnaissons trois personnes dans la Trinité ; il nous faut de même trois empereurs égaux en puissance : ainsi, couronnons les deux princes Héraclius et Tibère.* L'empereur envoya ordre d'arrêter et de faire mourir ces fanatiques. Il soupçonna ses frères de les avoir suscités, et se tint sur ses gardes contre les complots qu'ils pourraient former. Mais vers la fin de son règne l'inquiétude le tourmenta

plus vivement; et dans la crainte qu'ils ne tentassent, après sa mort, de dépouiller son héritier de la succession au trône impérial, il les dégrada en leur faisant couper le nez. Il donna dans le même temps le titre d'auguste à Justinien II, son fils aîné, et le nomma son collègue à l'empire. Constantin mourut l'an 685, d'une maladie de langueur, et fut d'autant plus regretté, que son successeur n'eut ni sa prudence, ni ses talens, ni enfin aucune des qualités qui l'avaient fait aimer et respecter de ses sujets.

Justinien II avait à peine seize ans lorsqu'il monta sur le trône impérial. Quoiqu'il n'eût aucune connaissance des affaires, il se crut capable de gouverner seul, et refusa les conseils des gens sages, qui l'eussent garanti des fautes que lui firent faire contre ses intérêts politiques, et contre ceux de l'empire, sa présomption et son indocilité. Les Sarrazins continuaient de se déchirer par des guerres intestines, et leurs meilleures provinces étaient en proie aux Maronites du mont Libau. Le calife Abdelmalek avait tout à craindre, si le nouvel empereur eût rompu le traité que son père avait fait avec Moavia; mais

au contraire, Justinien le renouvela, sous la condition que les Musulmans rendraient ce qu'ils avaient conquis en Afrique, et continueraient de payer un tribut. Les deux princes convinrent, de plus, de partager par moitié les revenus qu'on tirait de l'Arménie, de l'Ibérie et de l'île de Chypre. Le traité était jusque-là avantageux à l'empire; mais Justinien s'engagea, de son côté, à réprimer les courses des Maronites. En conséquence, il tira du mont Liban douze mille des plus braves d'entr'eux, avec leurs familles, pour les transporter en Arménie. Par cette imprudence, il rompit la plus forte barrière que l'empire pût opposer aux Sarrazins, et les délivra de leurs plus redoutables ennemis.

Les exarques de Ravenne se maintenaient constamment en paix dans les provinces que l'empereur possédait en Italie. Les Lombards venaient de perdre le roi Pertharit, qui mourut après dix-sept ans de règne. Cunibert, son fils, qui l'avait remplacé, faisait le bonheur de ses sujets par la sagesse de sa conduite. Ils jouissaient d'un plein repos, lorsqu'ils éprouvèrent tout à coup une fâcheuse révolution. Alachis, duc de Trente, avec qui Cunibert avait vécu, dans sa

jeunesse, dans l'union la plus intime, qu'il avait comblé de bienfaits, et à qui il avait procuré, en dernier lieu, le duché de Brescia; le perfide Alachis, au mépris des droits de l'amitié et de la reconnaissance, trama un odieux complot contre Cunibert. Un jour que celui-ci était sorti de Pavie, il y entra à la tête de quelques troupes, s'empara des postes principaux, s'établit dans la forteresse, et prit le titre de roi. Cunibert se vit réduit à se réfugier dans une île du lac de Côme, où il se fortifia. L'usurpateur jugea qu'étant monté sur le trône par la violence, il ne pourrait s'y maintenir que par la rigueur, et fit éprouver au peuple, sur-tout aux ecclésiastiques, ce que la tyrannie a de plus cruel. Sa dureté, son arrogance et ses extorsions irritèrent contre lui ceux mêmes qui, les premiers, l'avaient aidé dans son usurpation.

Il en résulta une contre-révolution qui remit Cunibert sur le trône. Mais Alachis lui fit la guerre à outrance. Pour ménager le sang de ses sujets, Cunibert fit proposer à Alachis un combat singulier : celui-ci refusa. On en vint aux mains; il y eut plusieurs combats sanglans; mais enfin la victoire resta à Cunibert; le tyran Alachis fut tué sur le

champ de bataille, et le roi des Lombards régna alors en paix. Il fut aimé et respecté de ses sujets jusqu'à sa mort, qui arriva en 700.

Justinien, au contraire, toujours conduit par son esprit d'imprudence, cherchait des prétextes pour rompre le traité qu'il avait fait avec les Sarrazins, et songeait à leur faire la guerre. Dès le commencement de son règne, il avait manqué aux engagemens que son père avait pris avec les Bulgares; et après les avoir vaincus, il avait transporté en Asie un corps d'esclavons qui s'étaient joints à ces barbares, et s'étaient rendus par composition. Il se croyait invincible, et s'était persuadé qu'il allait reprendre sur les Sarrazins toutes les provinces qu'ils avaient enlevées à l'empire. Il fit de grands préparatifs pour les attaquer; mais le succès ne répondit pas à ses espérances. Le calife Abdelmelek avait paru désirer la paix; mais il fit voir qu'il s'était mis en état de faire la guerre avec avantage. Justinien passa en Asie avec une puissante armée, eut un moment de succès; mais bientôt après il fut défait, et obligé de fuir honteusement. Il s'en vengea en faisant cruellement égorger dix mille Esclavons qui lui étaient

restés fidèles, et qu'il punit des torts de ceux de leurs compatriotes qui l'avaient trahi. Justinien repassa la mer; et peu sensible à la honte d'avoir été vaincu, il ne s'occupa, à son retour à Constantinople, qu'à tyranniser ses sujets. Deux ministres, cruels et sanguinaires, possédaient toute sa confiance. L'un, persan, chef des eunuques, qui se nommait Etienne, était chargé de la distribution des fonds : l'autre, nommé Théodote, moine apostat, exerçait la charge de logothète, qui répond à celle de surintendant des finances. Justinien faisait construire dans son palais un édifice en forme de forteresse : Etienne, chargé de la conduite de l'ouvrage, en traitait les ouvriers avec la plus grande rigueur, jusqu'à les faire lapider pour les moindres fautes. Ce ministre, dit-on, poussa un jour l'insolence et la brutalité jusqu'à donner quelques coups d'étrivières à l'impératrice Anastasie, mère de l'empereur. Chose étonnante ! une injure aussi grave resta impunie. Théodote s'appliquait, de son côté, à remplir par toutes sortes de voies les coffres de l'empereur, pour être en état de fournir à ses profusions ; il ne mettait point de bornes à ses cruautés. Pour forcer les

habitans de Constantinople au paiement des impôts, il les faisait suspendre avec des cordes, et on allumait sous eux des feux de paille dont la fumée les étouffait. Pendant ce temps, Mohammed, général des Sarrazins, enlevait, sans trouver de résistance, une infinité de chrétiens pour les réduire à l'esclavage. Les peuples opprimés faisaient éclater de tous côtés leur haine contre l'empereur. Pour s'en venger, il ordonna à Etienne de faire massacrer en une nuit les habitans de Constantinople, en commençant par le patriarche, nommé Callinicus. Une révolution inespérée empêcha l'exécution de cette barbarie. Justinien venait de mettre en liberté, après trois ans de prison, un patrice nommé Léonce, général de ses armées en Orient, et l'avait rétabli dans son commandement avec ordre de partir en diligence. Le général attendait le vent favorable pour mettre à la voile, lorsque deux moines, qui se mêlaient d'astrologie, et qui lui avaient prédit dans sa prison qu'il serait empereur, vinrent l'exhorter à délivrer la ville du malheur dont elle était menacée. Ils lui dirent en même temps que le moment arrivait où leur prédiction s'accomplirait. Léonce les crut, fit ouvrir

les prisons où étaient renfermés un grand nombre d'illustres citoyens; il les arma, courut sur la place, et invita le peuple à s'assembler dans l'église de Sainte-Sophie. De là, il marcha droit au palais; et ayant arrêté Justinien, le fit conduire au cirque, où le peuple, par ses cris, exigea qu'on lui coupât le nez; ce qui lui fit donner le surnom de *Rhinotmetos*. On l'envoya ensuite en exil à Chersone dans la Crimée, et l'on abandonna Etienne et Théodote à la fureur de la populace, qui les fit brûler vifs. Cette révolution arriva l'an 695.

Léonce fut proclamé empereur; et la conduite qu'il avait tenue dans ses différens emplois, faisait beaucoup espérer de son gouvernement. Les Sarrazins le laissèrent tranquille pendant la première année de son règne; mais l'année suivante ils reconquirent l'Afrique, qu'ils avaient, comme nous l'avons vu, restituée à Constantin-Pogonat, et ils s'emparèrent de Carthage. Léonce envoya contre eux le patrice Jean, grand homme de guerre, avec une flotte bien armée. Ce général força en arrivant l'entrée du port de Carthage, reprit la ville, et ramena sous l'obéissance de l'empereur les autres villes de l'Afrique.

C'est dans cette même année que la lle de Venise eut son premier duc, nnu depuis sous le titre de doge. Il se mmait Paulucci; et son autorité constait à convoquer l'assemblée du conseil u'on avait formé des principaux ciyens; à établir des tribuns ou chefs de milice, et des magistrats pour l'administration de la justice.

Les Sarrazins, chassés de l'Afrique, evinrent bientôt avec une flotte supéeure à celle des Impériaux, et rentrèent dans Carthage. Le patrice Jean fut bligé de se sauver, et le fit avec peine; l se réfugia dans l'île de Candie, d'où il nvoya demander à Léonce un renfort e troupes et de vaisseaux. Ses officiers, ui craignaient de reparaître à Constaninople, et d'être punis d'avoir si lâchement abandonné l'Afrique, prirent la ésolution de créer un nouvel empereur, t proclamèrent l'un d'entr'eux, nommé Apsimare. Ils lui donnèrent le nom de Tibère III. Aussitôt que ce prince fut proclamé, il fit voile pour Constantinople, et resta long temps devant cette place sans pouvoir en forcer l'entrée, parce que tous les habitans, dévoués à l'empereur Léonce, lui opposèrent la plus forte résistance. Mais Tibère y fut

enfin introduit par la trahison de quelques officiers des troupes étrangères, et ses soldats saccagèrent une grande partie des maisons de la ville. Léonce fut arrêté; et Tibère lui ayant fait couper le nez et les oreilles, le relégua dans un monastère de la Dalmatie. Le nouvel empereur donna le commandement général de ses armées à son frère Héraclius, et l'envoya dans la Cappadoce pour observer les mouvemens des Sarrazins. Bientôt il entra dans leurs provinces, pénétra jusqu'à Samosate dans la Syrie, leur enleva un butin considérable, et fit un grand nombre de prisonniers.

Vers le même temps, le sage Cunibert, roi des Lombards, mourut après douze ans de règne, et laissa son sceptre à Luitbert son fils, qui, étant trop jeune encore pour gouverner lui-même, fut mis sous la tutelle d'Ansprand, personnage également recommandable par sa haute naissance et par son exacte probité. L'ambition de Ragimbert, duc de Turin, et neveu de Pertharit, vint ramener les troubles dans la Lombardie. Ragimbert s'empara des états du jeune Luitbert, et ne jouit pas long-temps de son usurpation; il mourut dans la même

année; et Aripert II, son fils, lui succéda. Ansprand, qui s'était sauvé avec son pupille, fit tous ses efforts pour rétablir ce jeune prince sur le trône des Lombards; mais il fut vaincu une seconde fois; et Luitbert ayant été blessé, tomba entre les mains d'Aripert, qui le fit étouffer dans le bain. Ansprand voulut venger sa mort, et prit le titre de roi. Aripert le poursuivit vivement, le força de se réfugier en Bavière, et assouvit sa fureur sur la famille de cet infortuné. Il fit crever les yeux à son fils nommé Sigismond, couper le nez et les oreilles à sa femme et à sa fille : il n'épargna que Luitprand, son second fils, trop enfant pour lui causer quelque ombrage.

Vous voyez, ma chère Aline, que les cruelles mutilations étaient alors communes. L'empereur Tibère ne vivait pas sans crainte sur le trône qu'il avait usurpé, et veillait sans cesse sur les complots qu'on pourrait former pour le dépouiller de la pourpre. Sur le simple rapport qu'on lui fit, qu'un nommé Bardanes, autrement Philippicus, fils du patrice Nicéphore, avait vu en songe un aigle qui volait au-dessus de sa tête, il se figura que cette vision présageait sa

chute. Pour en détourner l'effet, il exila Philippicus; mais plus inquiet encore des secrètes menées de Justinien II, il songea à s'en délivrer. Les habitans de Chersone, où il avait été relégué, craignant d'être eux-mêmes compromis par les mesures que ce prince prenait, pour tâcher de remonter sur le trône, résolurent de le tuer, ou de le remettre entre les mains de Tibère. Justinien fut averti de leur dessein; il prit la fuite, et fut se jeter entre les bras du chef ou cagan des Turcs, nommé Chazars. Il en fut très-bien reçu; et pour gage de son amitié, le cagan lui donna en mariage sa fille Théodora. Mais ce prince, dominé par l'avarice, ne put résister aux offres que lui fit Tibère : sur la promesse d'une grande somme d'argent, il s'engagea à lui livrer Justinien, mort ou vif. Théodora sauva son époux de ce nouveau danger; elle lui facilita les moyens de se réfugier en Crimée, d'où il envoya prier Terbellis, roi des Bulgares, de lui donner une retraite dans ses états, et un secours de troupes pour l'aider à remonter sur le trône. Le généreux Terbellis consentit à le servir de tout son pouvoir, et le fit avec succès. Il assembla une puissante armée de Bulgares et

Esclavons, avec laquelle Justinien se ndit maître de Constantinople. Ce ince cruel, que le malheur n'avait pu rriger, ne fut pas plutôt rétabli, qu'il trancher la tête à Tibère et à Léonce, ndre Héraclius et les principaux offiers de son armée, et crever les yeux patriarche Callinicus. Ces premiers emples de cruauté furent suivis du assacre d'une infinité de soldats et habitans. Ce barbare, indigne de son établissement, ne tarda pas à déclarer guerre au roi des Bulgares. Sur un ger prétexte, il s'arma contre celui u'il devait considérer comme son bienuiteur. Ce seul trait achève de peindre on odieux caractère. Mais je dois vous ire que ce prince mutilé se fit faire un ez et des oreilles d'or, pour cacher sa ifformité autant qu'il était possible.

Son ingratitude envers Terbellis fut unie comme elle le méritait; Justinien ut défait et obligé de fuir sur un esquif. nsensible à la honte, il ne s'occupa que le nouveaux projets de vengeance; et our les effectuer, il se raccommoda vec le roi des Bulgares, dont il acheta a paix à prix d'argent. Il tourna sa fureur contre les villes de Ravenne et de Chersone. La première avait marqué

une grande joie de sa déposition, et la noblesse, ainsi que le sénat, s'était empressée de reconnaître le nouvel empereur. Il se souvenait d'un autre côté du complot que les habitans de Chersone avaient formé pour le livrer à Tibère. Justinien n'était pas homme à pardonner de telles injures. Sa vengeance tomba d'abord sur Ravenne; il envoya des troupes dans cette ville, qui se rendit sans résistance. Les sénateurs et tous les gens de distinction furent d'abord arrêtés et envoyés à Constantinople, chargés de fers. La ville fut livrée à la discrétion des soldats, qui mirent le feu en plusieurs quartiers. Les malheureux prisonniers, après avoir langui long-temps dans les cachots de Constantinople, furent tous condamnés à divers supplices. Ce barbare empereur se plut à les faire torturer, et principalement l'archevêque de Ravenne, à qui on brûla les yeux avec un affreux raffinement de cruauté.

Pendant ces horribles excès, les Sarrazins entrèrent dans la Cappadoce et la ravagèrent. Justinien envoya une armée contre eux, qui fut entièrement défaite; mais sans s'embarrasser de ce revers, ce prince, plus occupé de tyranniser ses sujets que de défendre ses provinces

contre les Sarrazins, faisait les plus grands préparatifs contre la ville de Chersone, et se proposait d'exterminer tous les habitans de la Crimée. L'ordre exprès donné à ses généraux était de tout mettre à mort ; et en effet, l'on massacra sans distinction tout ce qui se rencontra dans la ville et dans la province. Les principaux du pays furent seuls réservés pour être conduits à Constantinople, tous enchaînés, et ensuite brûlés vifs ou précipités dans la mer. Le patrice, ayant épargné les enfans, Justinien, transporté de fureur, le fit repartir sur-le-champ, avec ordre de ne laisser dans la province aucune ame vivante : une violente tempête, qui accueillit les vaisseaux dans la traversée, en fit périr la plus grande partie. Ce désastre ne put désarmer Justinien ; au contraire, ce barbare en parut satisfait, et il envoya une nouvelle flotte dans la Crimée pour continuer le massacre, et pour détruire ce qu'il y avait de villes et de forteresses dans ce malheureux pays. Cette révolution poussa au désespoir ceux des habitans qui y restaient encore ; ils appelèrent à leur secours les Turcs, nommés Chazars, en obtinrent un corps d'armée ; Bardanès se mit à leur tête, et fut

proclamé empereur sous le nom de Philippicus. L'un des généraux de Justinien se joignit à lui ; le commandant de la flotte se déclara aussi pour Philippicus. Bientôt ce nouveau souverain se trouva maître de l'empire et de la personne de Justinien, qui lui fut livré par ses propres soldats. Cet odieux tyran fut décapité ; sa tête fut envoyée à Constantinople, environ six ans après son rétablissement, l'an 711 de notre ère.

Ce monstre avait mérité son sort ; mais l'on doit plaindre le jeune Tibère son fils, qui fut victime de la haine qu'on lui portait. Ce prince s'était réfugié dans une église ; il en fut arraché, et on le massacra sous les yeux d'Anastasie, mère de Justinien.

Il est temps, ma chère Aline, que je vous laisse un peu reposer de ces scènes affligeantes, que je regrette de devoir vous représenter ; mais la vérité de l'histoire ne me permet pas d'écarter ses voiles funèbres. Lorsqu'elle est environnée d'horreurs, je ne puis que me borner à parcourir plus rapidement ses sanglans tableaux ; il ne m'est pas permis de vous offrir des images riantes au milieu du carnage. Mais il est un avantage qu'on peut toujours tirer des faits

historiques, même des plus atroces ! c'est celui d'une heureuse comparaison ; c'est celui de l'opposition de ces temps passés avec celui où nous vivons ; c'est en les comparant qu'on sent tout le bonheur de vivre sous un gouvernement sage, et d'être à l'abri d'une tyrannique oppression. Je vous engage, ma chère Aline, à toujours apprécier cet avantage, et à vous en bien pénétrer par les contrastes que je vous présente.

LETTRE XXX.

Rois de France pendant le septième siècle : Clotaire II, Théodebert, Théodoric, Dagobert I, Caribert, Sigibert, Clovis II, Clotaire III, Childéric II, Thierry III et Clovis III. — Précis de l'histoire des Visigoths en Espagne, et de l'heptarchie en Angleterre, pendant la durée de ce siècle.

La France appelle aujourd'hui notre attention, ma chère Aline; elle nous ramène à ces temps consacrés par les derniers efforts de la haine de Frédégonde et de Brunehaut.

Vous vous rappelez que nous nous sommes arrêtées au moment de la mort de Childebert, en 596. Les deux fils que ce prince avait eus de la reine Failube, partagèrent les états de leur père. Théodebert, âgé de dix ans, eut le royaume d'Austrasie, et Théodoric ou Thierry, qui avait huit à neuf ans, succéda aux royaumes d'Orléans et de Bourgogne. Brunehaut fut déclarée régente des deux princes ses petits-fils; et ayant établi sa

résidence à Metz, elle confia la conduite et l'éducation de Thierry à Syagrius, évêque d'Autun, et maire du palais de Bourgogne.

Trois rois enfans gouvernaient l'empire français sous l'autorité de deux régentes, animées l'une contre l'autre d'une haine dont la mort seule pouvait arrêter les effets. Frédégonde se mit la première en campagne avec son fils, et s'empara de Paris et de plusieurs places des environs. Brunehaut marcha de son côté avec ses petits-fils, et les deux armées s'étant rencontrées, se livrèrent une sanglante bataille où Clotaire eut tout l'avantage.

Frédégonde mourut de mort naturelle à l'âge d'environ cinquante-cinq ans; et Brunehaut, délivrée d'une si redoutable ennemie, appliqua tous ses soins à rétablir la tranquillité dans les états de ses petits-fils. Elle engagea par des présens les Avares qui étaient venus ravager les provinces de la France au delà du Rhin, à s'en retourner dans leur pays. Elle renouvela d'un autre côté les anciens traités avec le roi des Lombards; mais malgré son habileté, elle ne put empêcher les grands du royaume d'Austrasie de former des complots pour

la dépouiller de la régence. Ils s'emparèrent de l'esprit de Théodebert, et le firent consentir à l'éloignement de son aïeul. Brunehaut passa dans le royaume de Bourgogne auprès de Thierry. Peu après les deux frères reprirent les armes contre Clotaire, pour recouvrer les villes que ce prince leur avait enlevées. Ils vainquirent à leur tour; et Clotaire, dont l'armée fut taillée en pièces, ne se sauva qu'avec peine d'abord à Melun, et ensuite vers l'embouchure de la Seine. Les deux princes reprirent les places situées sur cette rivière; et Clotaire, forcé de leur demander la paix, ne put l'obtenir qu'à condition de céder à Thierry ce qu'il possédait entre la Seine, la Loire et l'Océan, et à Théodebert une partie des pays d'entre la Seine, l'Oise et la mer. Fiers de ce succès, Théodebert et Thierry tournèrent leurs armes contre les Gascons, nation valeureuse, qui habitait encore au delà des Pyrénées, dans la Navarre, dans une partie de la Vieille-Castille et de l'Arragon. Ils les forcèrent dans la seconde campagne à se rendre tributaires, et leur donnèrent pour les gouverner un duc, nommé Genialis.

Clotaire faisait pendant ce temps de

nouvelles levées, et profita du moment où les rois d'Austrasie et de Bourgogne étaient occupés contre les Gascons pour recommencer la guerre. Il envoya une armée dans les pays qu'il avait été obligé de céder ; cette armée était commandée par le duc Landery, qui avait avec lui Mérouée, fils de Clotaire, enfant de cinq à six ans. Les ravages de l'armée du roi de Soissons rappelèrent bientôt Théodebert et Thierry à la défense de leurs états. Il y eut une sanglante bataille, dans laquelle Landery fut défait, et le jeune Mérouée tomba entre les mains des vainqueurs. Les historiens ne disent point ce qu'il devint ; mais l'on publia dans la suite qu'il avait été massacré par l'ordre de Brunehaut. Une nouvelle victoire remportée sur Clotaire le porta à demander la paix ; elle lui fut accordée d'autant plus facilement qu'il y avait alors des semences de division entre les deux frères. Ceux qui accusent Brunehaut, prétendent que ce fut elle qui excita en dessous ses petits-fils à se faire la guerre ; ils veulent aussi lui attribuer une partie des désordres de la conduite de ces princes ; mais il est des historiens qui rendent plus de justice à cette princesse, et ne voient

dans les crimes dont on veut charger sa mémoire, qu'une sorte d'excuse pour pallier l'indignité de son supplice. J'aime à me ranger de ce parti, et à croire qu'elle ne fut pour rien dans la guerre opiniâtre que se firent les deux frères, et moins encore dans la trahison qui livra Théodebert au pouvoir de Thierry. Il existe cependant sur ce fait et ses circonstances des opinions bien diverses. Les uns veulent que Brunehaut ait animé Thierry, et l'ait poussé vivement à dépouiller son frère des marques de la dignité royale ; qu'elle même l'ait fait raser pour lui ravir toute espérance de remonter sur le trône, et qu'enfin peu de temps après elle lui ait fait ôter la vie. D'autres ont rapporté avec plus de vraisemblance, que pour dérober l'infortuné Théodebert à la fureur de Thierry, Brunehaut lui avait persuadé d'entrer dans la cléricature. La barbarie avec laquelle Thierry traita les enfans de son frère, rend probable tout ce que celui-ci avait à redouter de son ressentiment. Celui qui fit écraser à Cologne la tête de l'un des fils de Théodebert, était bien capable de l'immoler lui-même sans avoir besoin d'être excité par Brunehaut.

Pendant la guerre des deux frères, Clotaire, qui était demeuré neutre, s'était mis en possession du duché de Deutelen. Thierry trouva mauvais qu'il n'eut pas attendu son consentement, et le fit sommer d'en retirer ses troupes. Sur son refus, il lui déclara la guerre; et déjà son armée était en marche, lorsqu'il mourut d'une dyssenterie, âgé de vingt-six ans, après en avoir régné dix-huit. L'an 613 fut celui de la mort des deux frères. Brunehaut fit tous ses efforts pour placer sur le trône Sigibert, l'aîné des fils de Thierry; mais loin d'être secondée par les grands des deux royaumes d'Austrasie et de Bourgogne, ils s'entendirent avec Clotaire pour se donner à lui. Brunehaut leva des troupes et les fit avancer vers Châlons-sur-Marne; mais elles tournèrent le dos, comme on en était convenu avec les traîtres, à la tête desquels était Varnier, maire du palais de Bourgogne. Clotaire suivit leurs mouvemens pas à pas, sans dessein de les attaquer. Le perfide Varnier se saisit de Sigibert, de Corbus et de Mérouée pour les livrer à Clotaire. Au premier bruit de la conspiration, Brunehaut s'était retirée à Worms. Elle vint ensuite en Bourgogne, et fut livrée

à Clotaire en même temps que ses arrière petits-fils. Les deux aînés furent massacrés; on épargna Mérouée, parce que Clotaire était son parrain. Sans égard pour le grand âge de Brunehaut, pour sa naissance, ni pour sa dignité, on la promena dans le camp sur un chameau; on lui fit souffrir les plus indignes traitemens, après quoi, par une cruauté sans exemple, on l'attacha par les cheveux, par un bras et par un pied à la queue d'un cheval indompté, qui la traîna par des chemins pierreux, et la mit en pièces.

Quelle horreur, ma chère Aline! quelle horreur qu'une semblable exécution! et quelle infâmie sur-tout de condamner à un tel supplice une femme de plus de soixante-dix ans, fille, épouse, mère et aïeule de rois!... Et cependant il est des historiens qui osent vanter la douceur et l'humanité de Clotaire II. Vous sentez que l'adulation a pu seule lui attribuer ces qualités, et que pour autoriser, ou du moins excuser la barbarie du fils de Frédégonde, il a fallu multiplier à dessein les vices et les crimes de Brunehaut; ainsi défions-nous de tout ce qu'en ont dit les flatteurs du vainqueur.

Clotaire réunit en sa personne toute la monarchie française. Il confirma le perfide Varnier dans la charge de maire du palais de Bourgogne, établit Radon avec la même qualité dans l'Austrasie, et Gondebaud dans la Neustrie. Cette dignité qui, dans son origine, n'avait de fonctions que dans l'intérieur du palais, devint peu à peu plus considérable par l'habileté et par le crédit de ceux qui en furent pourvus. On la conféra d'abord pour un certain temps; ensuite les maires l'obtinrent à vie, et enfin la rendirent héréditaire. Cet accroissement de puissance les amena insensiblement à se rendre maîtres de toutes les affaires, soit intérieures, soit extérieures; et continuant d'abuser de leur excessive autorité, ils en vinrent jusqu'au point d'anéantir celle des rois.

C'est sous le règne de Clotaire qu'on fait pour la première fois mention, dans l'histoire, des parlemens. Les grands du royaume de Bourgogne sollicitaient à l'envi des récompenses pour s'être donnés à Clotaire, au préjudice des enfans de Thierry. Pour mettre fin à leurs instances, ce prince tint un parlement à Bonneuil-sur-Marne, où il les appela tous avec Varnier, maire du palais; et

après les avoir écoutés, il leur accorda les grâces qu'ils demandaient.

Les inquiétudes que les Austrasiens donnèrent bientôt à Clotaire, lui firent prendre le parti d'associer son fils aîné à sa puissance. Ces peuples voulaient absolument avoir un roi particulier, et pour les satisfaire il abandonna l'Austrasie à son fils Dagobert ; mais il détacha de ce royaume les Ardennes, le pays de Vosges et l'Auvergne. Cette distraction devint bientôt après un sujet de dissention entre le père et le fils; ils s'animèrent tellement qu'ils furent prêts d'en venir aux mains, et qu'il fallût que des arbitres s'entremissent entr'eux. Ils firent consentir Clotaire à rendre à l'Austrasie une partie de ce qu'il en avait distrait.

Une guerre des Saxons contre les Austrasiens paraît être à peu près le seul événement important de ce règne. Clotaire vint au secours de son fils, et l'aida à repousser les Saxons, à les vaincre et à les faire rentrer dans l'obéissance. Ce prince mourut quelques mois après dans la quarante-cinquième année de son âge et de son règne, l'an 628. Il fut, dit-on, extrêmement regretté de ses sujets, dont il s'était fait aimer par son application à

leur rendre une exacte justice, et par la diminution des impôts dont ils étaient surchargés.

Dagobert n'avait guère plus de vingt ans à la mort de son père. Déjà depuis quatre ans il régnait en Austrasie, et il se fit reconnaître roi des deux royaumes de Bourgogne et de Neustrie, à l'exclusion de Caribert, son frère cadet. Dagobert passa d'abord en Bourgogne, où par son affabilité, par son attention à réprimer les violences et les vexations des grands, il s'attira l'admiration de ses nouveaux sujets. Cependant on voyait avec peine qu'il n'eût donné aucun partage à son frère Caribert ; il avait agi en cela contre la coutume qu'on avait toujours suivie dans la famille royale. Ce jeune prince d'ailleurs promettait beaucoup ; et les principaux seigneurs engagèrent Dagobert à lui céder une partie de l'Aquitaine avec la province connue sous le nom de Gascogne. Caribert prit le titre de roi d'Aquitaine ; et ayant établi sa résidence à Toulouse, il gouverna ses états avec beaucoup de sagesse et de dignité. Dans la première année de son règne, en 630, il fit rentrer dans le devoir les Gascons d'au-delà des Pyrénées, qui avaient repris les armes. Mais Dago-

bert, qui n'avait cédé à son frère qu'avec répugnance une portion de son royaume, fit mourir Bernufle, oncle maternel de Caribert, et son plus ferme appui. Bientôt Dagobert se lassa de suivre les conseils d'Arnoul, évêque de Metz; il l'éloigna, et Pépin, maire du palais d'Austrasie, ne fut plus même écouté du roi. Dès-lors Dagobert se précipita dans les plus honteux désordres. Il répudia Gomatrude, que son père lui avait fait épouser, et il plaça sur le trône Nantilde, fille d'honneur de la reine. Il chassa du royaume saint Amand, évêque de Tongres, qui avait osé lui faire des remontrances sur sa conduite. Bientôt après il conçut une violente passion pour une jeune personne nommée Raguetrude, et en eut un fils, qui fut appelé Sigibert. Dagobert prit enfin jusqu'à trois femmes à la fois, toutes trois portant le titre de reines et d'épouses légitimes. Il eut d'ailleurs un grand nombre de maîtresses. Ses revenus ne suffisant plus à ses profusions, il chargea ses peuples d'impôts, et en vint jusqu'à usurper les biens des églises.

Au milieu de ses désordres, qui lui attirèrent la haine de ses sujets, on vit cependant Dagobert s'occuper de donner

un corps de lois aux Français. Il chargea les hommes les plus savans de compiler les lois saliques et ripuaires, celles des Allemands et celles des Bavarois, sujets des rois de France. Cette compilation avait été commencée par Théodebert, fils de Clovis. Childebert II et Clotaire II s'en étaient aussi occupés; mais Dagobert lui fit donner la perfection qui lui manquait. Caribert mourut après deux ans de règne; et quoiqu'il laissât des enfans, Dagobert réunit toute la monarchie française sous son obéissance. Une guerre contre les Esclavons l'occupa ensuite quelque temps, et les fréquentes excursions de ces peuples dans l'Austrasie le portèrent à donner un roi particulier aux Austrasiens. Il espérait ainsi les animer à la défense de leur pays; mais quand je dirai à mon Aline que ce roi fut un enfant de deux à trois ans, elle doutera sans doute que le moyen fût fort efficace pour repousser les Esclavons. Il paraît cependant que Sigibert, fils de Dagobert, n'était pas un personnage plus important lorsqu'il fut couronné et envoyé en Austrasie; mais on lui donna de sages conseils qui gouvernèrent mieux que son père ne faisait lui-même. Nautilde donna peu après le jour

à un fils, qui reçut le nom de Clovis. Dagobert le nomma aussitôt roi de Neustrie et de Bourgogne, bornant les prétentions de Sigibert à son royaume d'Austrasie.

Dagobert mourut trois ans après la naissance de Clovis II; il venait de soumettre les Gascons et les Bretons qui avaient fait quelques courses sur les frontières du royaume.

Ce prince avait bâti l'église de Saint-Denis, et accorda, dit-on, 8,000 livres de plomb pour la couvrir. Il mourut l'an 638, et fut le premier de nos rois enterré à Saint-Denis.

Les deux rois, fils de Dagobert, étaient encore enfans. Sigibert avait environ onze ans, et Clovis à peine cinq ans. Pépin, maire du palais, retourna en Austrasie, et de concert avec Cunilart, évêque de Cologne, il travailla à établir le bon ordre dans le royaume de Sigibert. Nantilde, mère de Clovis II, conduisait les affaires de son fils avec le secours d'Ega, maire du palais de Neustrie, homme sage, prudent et respectable par sa probité. Il paraît qu'il laissa prendre à la reine Nantilde une grande autorité dans le gouvernement, et la traitait avec beaucoup d'égards et de déférence. Ce vertueux maire

du palais ne vécut pas assez long-temps pour le bonheur de son pupile et celui de ses sujets. Le successeur d'Ega fut moins modéré que lui, et ne montra pas le même zèle pour le roi, et la tranquillité de l'état.

Il en fut de même de celui de Pépin, qui mourut quelques mois avant Ega. Grimoald, fils de Pépin, fut élu pour le remplacer dans la charge de maire du palais d'Austrasie, et Erchinoald obtint la même dignité dans la Neustrie. Les Bourguignons voulurent avoir leur maire particulier; et Flachoat, qu'ils élevèrent à cette dignité, épousa Ragnoberte, nièce de la reine Nantilde. Ces trois hommes s'arrogèrent toute l'autorité. Sigibert se livra tout entier à des œuvres de piété, et abandonna le soin du gouvernement à Grimoald; il adopta même son fils, quoiqu'il fût lui-même dans la première jeunesse, et nouvellement marié avec Imnichilde, qui peu de temps après lui donna un fils, qu'il nomma Dagobert. Ce jeune prince n'avait que quatre ans lorsque Sigibert mourut, l'an 654, dans la dix-huitième année de son règne, qui n'eut rien de mémorable. Excepté une révolte du duc de Thuringe, qui entreprit de se rendre indépendant, on ne cite

point de guerre soutenue par Sigibert. Par suite de son aveuglément et de son imbécillité, ce prince recommanda son fils à Grimoald, et le mit sous sa garde. Ce perfide, indigne d'une telle confiance, fit enlever le jeune prince, et, après l'avoir fait raser, il l'envoya dans le fond de l'Ecosse. On répandit le bruit de sa mort, et Grimoald entreprit de placer son propre fils sur le trône. Il le fit proclamer en vertu de l'adoption de Sigibert; mais quelques seigneurs, indignés de l'audace de Grimoald, dépouillèrent sept jours après ce nouveau roi, et livrèrent son père à Clovis, qui le fit renfermer dans une étroite prison où il mourut.

Dagobert ne fut point rappelé, et les Austrasiens se soumirent à Clovis II, qui réunit ainsi toute la monarchie toujours gouverné par ses deux maires du palais, Erchinoald et Flachoat; il ne fit rien de mémorable. On rapporte seulement que dans une grande famine qui désola toute la France, il fit enlever les lames d'argent dont Dagobert avait couvert le chef de l'église de Saint-Denis, et les convertit en monnaie pour être distribuée aux pauvres. Clovis mourut âgé de vingt-cinq ans, dans la dix-neuvième année de son règne. Il avait épou-

sé à l'âge de seize ans une jeune personne nommé Batilde, que les Anglais avaient vendue à Erchinoald. Elle lui donna trois princes; Clotaire, Childéric et Thierry.

Clotaire III fut reconnu roi dans la Neustrie et dans la Bourgogne, et peu de temps après dans l'Austrasie. Il gouverna sous l'autorité de la reine Batilde sa mère, princesse habile, dont tous les historiens ont loué la prudence, la douceur et la piété. Erchinoald, maire du palais, était mort, et cette dignité fut donnée à Ebroin, qui s'était rendu illustre par de grands talens, par sa valeur et son activité; mais il était ambitieux, avare et cruel. Il eut l'art de cacher ses vices jusqu'à ce qu'il se fut rendu maître absolu du gouvernement. Les Austrasiens, paisibles sous l'autorité de Clotaire pendant les premières années de son règne, voulurent bientôt avoir leur roi particulier. Batilde leur donna Childéric, son second fils, sous la régence d'Imnichilde, son aïeule, et sous la tutelle du duc de Vulfulde. Dès que ce prince fut établi dans l'Austrasie, Batilde se retira dans le monastère de Chelles qu'elle avait fondé; elle y mourut vingt ans après en odeur de sainteté. La retraite de Batilde laissa un libre cours aux cruautés d'Ebroin; il

éloigna les grands qui pouvaient lui faire ombrage, vendit les charges et la justice, enleva les biens des particuliers; et bientôt ne mit aucunes bornes à son orgueil et à ses persécutions envers tous ceux dont les vertus semblaient lui reprocher ses vices. Clotaire mourut sans enfans, l'an 670, après quatorze ans d'un règne qui n'eut rien de mémorable.

Ebroin, qui avait tout à craindre de la haine des grands, prit le parti, pour se conserver dans sa dignité de maire du palais, d'élever de son autorité sur le trône de Neustrie Thierry, troisième fils de Clovis et de Batilde. Ce prince, qui n'avait point eu de partage à la mort de son père, et qui n'avait ni vices ni vertus, ne pouvait avoir mérité la haine du peuple; mais comme Ebroin continua de gouverner sous son nom, et d'exercer la plus cruelle tyrannie, Thierry fut victime des excès de son ministre. Les grands, excédés de ses violences, se liguèrent avec les Austrasiens, et se soulevèrent ouvertement. L'infortuné Thierry fut déposé, rasé et enfermé dans le monastère de Saint-Denis. Ebroin dont on se saisit en même temps, fut aussi rasé, et confiné dans le monastère de Luxeuil. Cette révolution eut lieu l'an

670. On invita Childéric II à se rendre dans la Neustrie, et on le proclama roi de toute la monarchie française. Saint Léger, évêque d'Autun, qui avait eu la plus grande part à cette révolution, fut chargé de la principale administration du royaume de Neustrie; il fit de sages réglemens et d'utiles réformes. Mais bientôt une partie des seigneurs, alarmés de son zèle pour diminuer l'excessive autorité des maires du palais, en défendant l'hérédité des charges dans les familles, travaillèrent à détruire saint Léger dans l'esprit du roi. Pour mieux éloigner ce sage évêque, ils s'appliquèrent à plonger Childéric dans la mollesse et la volupté. Ce prince s'y laissa entraîner, et ne tarda pas à passer aux plus grands excès de profusion et de cruauté. Saint Léger s'efforça en vain de lui ouvrir les yeux sur ses désordres. Il fut sourd à ses remontrances, et finit par s'emporter contre lui au point de vouloir le tuer de sa main. Saint Léger s'éloigna pour se dérober à sa fureur; et comme elle avait été principalement occasionée par le faux avis d'une trahison dont on avait persuadé à Childéric que saint Léger était coupable, il fit courir après lui. Ce prélat fut arrêté et

enfermé au monastère de Luxeuil, où il retrouva Ebroin. Mais enfin les dérèglemens de Childéric le rendirent si odieux, que les grands conjurèrent sa perte. Il fut assassiné dans une maison de plaisance près de Chelles, l'an 674. La haine qu'on lui portait était si vive, qu'on massacra avec lui Bilihilde son épouse, qui était grosse alors, et un fils encore enfant. Childéric avait environ vingt-quatre ans, et régnait depuis quinze ans. Un autre de ses fils nommé Daniel l'échappa au massacre de sa famille, et régna dans la suite sous le nom de Chilpéric III.

L'année d'avant l'assassinat de Childéric, les peuples de la Neustrie avaient rappelé Thierry du monastère de Saint-Denis, où il avait été enfermé; et Vulfuade, maire du palais, gouverneur pour Childéric, s'était sauvé en Austrasie. Saint Léger revint auprès de Thierry, et par son conseil, Lendesie, fils d'Erchinoald, obtint la dignité de maire du palais. Dagobert, fils de Sigibert, que le maire Grimoald avait fait transporter en Ecosse, fut ramené en Austrasie; mais il ne régna que sur une partie de ce royaume.

Vous voyez, ma chère Aline, que ce temps est celui du rappel des princes,

ou plutôt des souverains exilés. Vous remarquerez sans doute aussi que dans ce faible aperçu, j'ai toujours soin de faire mention des mutations de maires du palais; il le faut bien, car ils étaient alors plus puissans que les rois.

Ebroin recouvra sa liberté dans ce moment de fermentation, et il osa se flatter qu'il pourrait reprendre sous Thierry le gouvernement du royaume de Neustrie, quoiqu'il n'ignorât pas que ce prince l'avait en horreur. Il forma un parti des seigneurs qui avaient conspiré contre Childéric, et marcha contre Thierry. Pour autoriser sa révolte, il eut l'audace de faire proclamer sous le nom de Clovis III, un prétendu fils de Clotaire III. Il mit en fuite l'armée royale; enleva le trésor du roi, pilla les églises, et mit tout le pays à feu et à sang. Cet audacieux Ebroin fit assassiner Lendesie, et s'étant saisi de saint Leger, il lui fit crever les yeux, et l'enferma ensuite dans un monastère. Maître alors du faible Thierry, Ebroin le força de lui rendre la dignité de maire du palais, et abandonna le faux Clotaire. Rétabli dans sa puissance, Ebroin donna un libre cours à ses fureurs; il immola à sa haine et à sa sûreté une partie des

grands du royaume. Il fit entre autres lapider le comte Guérin, frère de saint Leger; et non content d'avoir fait crever les yeux à ce prélat, il donna ordre de lui ôter la vie. Il fut mis à mort dans le monastère de Fécamp, où il était enfermé depuis deux ans.

Dagobert et Thierry se firent la guerre sans qu'on en sache le sujet, mais leur inimitié fut funeste à la France par les excès où l'on se porta de part et d'autre. Cependant les deux rois s'accommodèrent, et peu après Dagobert fut assassiné, l'an 679. Il avait régné quatre ans, et n'était âgé que de vingt-six ans.

L'année d'après, le duc Martin et Pépin excitèrent les grands de l'Austrasie à se soustraire à l'obéissance de Thierry, pour n'être pas soumis à l'autorité du cruel Ebroin, et ils prirent les rènes du gouvernement de ce royaume. Thierry leur déclara la guerre, et les battit dans un lieu nommé *Lifou*, dans le territoire de Toul. Martin se retira dans la ville de Laon, et Pépin dans le fond de l'Austrasie. Tous deux étaient petits-fils de saint Arnoul, évêque de Metz. Ebroin mit le siége devant Laon, et ayant invité Martin à une conférence, il le fit assommer par ses soldats. Ce monstre périt

bientôt lui-même par les mains d'un seigneur français nommé Ermanfroi. Varaton fut élu en sa place maire du palais, et presque aussitôt chassé par Gislemar son fils. Celui-ci étant mort l'année d'après, Varaton rentra dans sa dignité. Il n'en jouit pas long-temps ; il mourut bientôt après, et fut remplacé par Bercaire le plus méprisable des hommes. Un grand nombre de seigneurs du royaume de Neustrie s'étaient retirés en Austrasie, pour se soustraire aux violences d'Ebroin. Pépin députa vers Thierry pour le prier de leur permettre de rentrer dans leur patrie et dans leurs biens. Sa demande fut rejetée avec hauteur par le conseil de Bercaire. Pépin eut recours aux armes pour avoir raison de ce refus. Il défit l'armée de Thierry près de Saint-Quentin. Ce prince fut livré au vainqueur. Pépin lui conserva la vie et le titre de roi, et il lui donna Norbert pour gouverner le royaume en la place de Bercaire; mais en se réservant pour lui-même la souveraine autorité. Thierry mourut après vingt-un ans de règne, et laissa deux fils qui régnèrent successivement sous le nom de Clovis III et de Childebert III.

Quand je dis qu'ils régnèrent, c'est-

à-dire, qu'ils portèrent le nom de rois. Pépin maître absolu dans les royaumes d'Austrasie et de Neustrie, n'osa prendre le titre de souverain; mais il en avait toute l'autorité. Il faisait la guerre et la paix à son gré. Il eut principalement affaire à Ratbode, duc des Frisons. Après l'avoir défait, il le força de demander la paix, et de se soumettre au paiement d'un tribut annuel. Pépin avait eu deux fils de Plectrude sa femme légitime, qui était d'une illustre naissance, Dragon qu'il créa duc de Champagne, et Grimoald qu'il établit maire du palais de Neustrie. Il répudia Plectrude pour épouser Alpaïde, dont il eut le célèbre Charles-Martel, père de Pépin-le-Bref, premier roi de la seconde race.

Il n'est pas inutile, ma chère Aline, de vous présenter ici cette légère notion sur la famille de Pépin; elle vous aidera à vous rappeler quel était son rang en France avant de donner des souverains à cet empire.

Pendant le septième siècle que nous venons de parcourir pour l'histoire de France, les Visigoths continuaient de régner en Espagne. Je pourrais vous présenter ici la suite de leurs rois, mais elle offre peu d'événemens importans.

La plupart des noms de ces rois sont d'ailleurs peu connus. Ils pourraient vous paraître presque barbares ; et plutôt que de vous offrir une sèche et aride nomenclature, je pense qu'il vaut mieux me borner à ne faire mention que de ceux de ces souverains qui se sont un peu plus distingués que les autres. Parmi ceux-là, on cite Sisebut, successeur de Gondebaud. Il commença à régner en 612. On lui donne de grandes qualités, la valeur jointe à l'expérience dans l'art militaire, une grande habileté dans le maniement des affaires politiques, une exacte probité, et ce qu'on peut regarder comme une espèce de prodige pour sa nation, il aimait les lettres, entendait la langue latine, et avait cultivé par l'étude un talent peu commun pour l'éloquence. Il dompta les peuples des Asturies qui s'étaient révoltés, et força les Impériaux à lui abandonner ce qu'ils possédaient sur les côtes de la mer Méditerranée. Sa clémence envers les vaincus ne fut pas moins admirable que sa valeur ; il se les attacha par sa générosité, et leur fit perdre toute idée de reprendre les armes contre lui. Ce prince mourut dans le sein de la paix, après neuf ans de règne. Son fils Re-

carède II, qui lui succéda, ne vécut que quelques mois. Suintila se conduisit si mal qu'il se fit déposer, et Sisenaud, son successeur, pendant les cinq années de son régne, s'occupa beaucoup plus des affaires de l'église, que d'autres objets faits pour illustrer son règne. Depuis ce prince jusqu'à Wamba, on ne cite point un roi des Visigoths qui se soit montré un grand homme d'état. Mais celui-ci joignait aux grandes qualités qui lui méritèrent l'amour et l'estime de sa nation, une modestie et un désintéressement qui lui firent refuser la couronne lorsque les seigneurs visigoths vinrent la lui offrir. Il ne céda qu'à leurs instances réitérées, et il montra qu'il était véritablement digne du trône. Ses exploits guerriers furent contre les Gascons et les peuples des Asturies, toujours prêts à se révolter. Wamba avait soumis ces peuples; il avait pris Nismes et Narbonne; il avait puni les traîtres auteurs des révoltes, et continuait de régner glorieusement, lorsqu'il fut victime de l'ambition du comte Ervige. Ce seigneur était l'un des favoris de Wamba; il avait beaucoup d'esprit et de talent; il se flattait de succéder à ce prince déjà fort âgé. Mais sa bonne santé éloignant

les prétentions de l'ambitieux Ervige, il lui fit donner secrètement un breuvage qui lui attaqua le cerveau, et lui causa un délire qui dura vingt-quatre heures. L'évêque de Tolède crut qu'il allait expirer, et se hâta de le faire revêtir d'un habit monastique, suivant un usage qui se pratiquait alors. Les séculiers croyaient qu'en mourant avec l'habit de religieux, ils obtenaient plus facilement le pardon de leurs péchés. D'un autre côté, la discipline de ce temps-là ne permettait pas de quitter l'habit religieux. Lorsqu'on l'avait reçu, il fallait mourir avec. Wamba, en reprenant ses sens, en recouvrant la santé, se vit dans la nécessité de descendre du trône, et proposa lui-même le comte Ervige, comme le plus capable de le remplacer, et de continuer les réformes qu'il avait commencées dans le gouvernement. Ervige régna sept ans, et laissa la couronne à Egica son gendre. Ce prince régna quatorze ans, et montra un grand esprit de justice et de modération. Il fut le dernier roi du septième siècle.

Voyons quel était alors l'état de l'Angleterre. L'heptarchie durait toujours, et ses divers rois se faisaient la guerre. Il serait fastidieux de vous rendre

compte de toutes celles que ces princes se livraient entr'eux. J'ennuyerais à coup sûr mon Aline, si je l'entretenais de tous les combats que se livrèrent les rois de Northumberland, de Kent et de Mercie, soit pour obtenir le titre de chef des Saxons, soit pour s'enlever cette dignité, objet de l'envie de tous les rois de l'heptarchie. Après lui avoir présenté dans ma dernière lettre sur l'histoire d'Angleterre le tableau de ses divers royaumes, et lui avoir donné une idée des sujets continuels de division entre les rois de l'heptarchie, il me paraît inutile, et même superflu, de revenir sur des détails qui sont toujours à peu près semblables. Je me contenterai donc de dire à mon Aline, que pendant la durée du septième siècle, la religion catholique prit faveur dans le royaume de Northumberland. On dut cet avantage au mariage du roi Edwin avec Edelburge, fille d'Ethelbert, roi de Kent, et de Berthe, fille de Caribert, roi de Paris. Cette princesse qui était chrétienne convertit son époux, et aussitôt qu'Edwin eut abjuré le paganisme, il porta ses sujets à l'imiter, et s'attacha à faire fleurir le christianisme dans ses états. Oswald, qui régna ensuite sur le

Northumberland, et fut l'un de ses héros, mit aussi ses soins à rétablir la religion qu'Osrick, successeur immédiat d'Edwin, avait abandonnée. Après Oswald, qui fut chef général de l'heptarchie, on voit une suite de meurtres et d'assassinats, une alternative de rois détrônés et massacrés, qui prouvent qu'il régnait alors une grande fermentation dans le Northumberland.

Le royaume de Mercie n'était guère plus tranquille. Penda, l'un de ses rois, ne cessa pendant tout son règne, qui fut de vingt ans, de faire la guerre à ses voisins. Il fut tué à l'âge de quatre-vingts ans dans une bataille. C'est, comme vous le voyez, mourir bien tard les armes à la main. Oswi, son vainqueur, s'empara de son royaume au préjudice de cinq fils qu'il laissait. Ceux-ci firent de vains efforts pour recouvrer les états de leur père.

Les rois d'Estanglie éprouvèrent moins de révolutions pendant la durée de ce siècle. L'un d'eux, Espervald, se fit chrétien à la persuasion d'Edwin, roi de Northumberland. Sigebert, frère et successeur d'Erpewald, fut chrétien aussi; il reçut même le baptême en France, où il s'était retiré, dans un

moment où son frère l'avait exilé. Monté sur le trône, il mit tous ses soins à convertir ses sujets ; et sa piété fut si grande, qu'il se démit du trône pour se retirer dans un monastère.

Le royaume d'Essex présente une suite de rois, qui, tour à tour, reçurent le christianisme, y renoncèrent, abjurèrent de nouveau le paganisme, et retombèrent dans l'idolâtrie. Cette alternative prouve, ma chère Aline, combien les opinions religieuses étaient encore incertaines dans ce royaume, et il faut plaindre les peuples qui durent être victimes de cette fluctuation. Parmi ces souverains, on ne cite que Séba qui demeura constamment attaché à la religion chrétienne, et abdiqua la couronne, après trente ans de règne, pour embrasser la vie monastique.

Plusieurs rois de Sussex furent chefs de l'heptarchie, et pendant plus de soixante ans la famille de Ceolin se maintint sur le trône. Mais après Cléolulphe, les peuples de ce petit état s'étant révoltés, se donnèrent à Ethelwach, qui dans la guerre que lui fit Wolpher, roi de Mercie, fut vaincu et fait prisonnier. Dans sa prison, il se fit chrétien, et son exemple fut suivi par

les Saxons méridionaux ses sujets. Il fut dans la suite rétabli sur le trône, et périt dans un combat contre Cédowalla, roi de Wessex. Le vainqueur réunit son royaume à celui de Sussex, mais il en fut chassé peu de temps après par Authun et Rerthun, généraux d'Ethelwach, qui partagèrent entr'eux le royaume de Sussex.

Ce Cédowalla, dont je viens de parler, fut l'un des plus célèbres rois de Sussex. Il obtint la dignité de chef de l'heptarchie. Dans la quatrième année de son règne, il se rendit à Rome, et y reçut le baptême des mains du pape Sergius. Ina, son cousin, qui lui succéda, obtint comme lui la dignité de général de l'heptarchie, et la gloire de son règne, qui fut de trente-sept ans, est très-célèbre dans l'histoire d'Angleterre.

Je ne sais si vous vous rappelez que je vous ai dit précédemment qu'Ethelbert, roi de Kent, fut le premier roi chrétien des Saxons; il laissa en mourant sa couronne à Ebald, son fils, prince livré aux plus affreuses débauches, et qui renonça au christianisme. Il mourut dans la vingt-quatrième année de son règne, laissant deux fils, Ermenfred et Ercombert. Celui-ci s'empara du trône au préjudice de

son frère aîné, et il fit abattre les temples des faux dieux et briser leurs idoles. A sa mort, les fils d'Ermenfred usurpèrent la couronne sur leurs cousins, qui étaient encore en bas âge, et les firent mettre à mort.

Vous voyez qu'en Angleterre comme en France les droits de parenté n'étaient point respectés, et que ce septième siècle vit commettre beaucoup de cruautés et d'injustices. J'espère que vous me saurez gré de vous en avoir abrégé le tableau, et d'avoir syncopé, comme je viens de le faire, l'histoire d'Espagne et d'Angleterre.

Dans ces temps, dont il suffit d'avoir une idée, je ne pense pas devoir m'astreindre à suivre l'ordre des faits et des dates pour les histoires étrangères; c'est bien assez de suivre celle de France avec un peu plus d'exactitude. La légèreté que je connais à mon Aline me fait même craindre de lasser son attention; aussi pour la fatiguer le moins qu'il m'est possible, je la sauverai de l'aridité chronologique aussi souvent que je le pourrai, sans nuire aux progrès de son intelligence. En suivant, comme je le fais, la division des siècles; en nous attachant principalement aux grands em-

pires, et considérant les petits comme objets secondaires, nous remplissons toujours notre but de considérer les peuples dans leurs rapports respectifs, et déjà nous apercevons les nations modernes se préparer à remplir la place qu'elles occupent maintenant.

LETTRE XXXI.

Empire grec pendant le huitième siècle. — Règnes de Philippicus, Théodose III, Léon l'Isaurien, Constantin-Copronyme, Léon IV, Constantin-Porphyrogénète et Irène. — Progrès des Sarsazins et des Lombards pendant cette période. — Précis historique sur ces derniers jusqu'au règne de Didier.

Nous avons laissé l'histoire de l'empire grec au moment où Philippicus-Bardanès venait d'être élevé sur le trône, et de succéder à Justinien II.

Ce prince était né en Arménie d'une famille très-distinguée. Il avait de la douceur dans le caractère, de l'éloquence et même de la valeur. Jusqu'au moment où il fut revêtu de la pourpre, il s'était conduit avec beaucoup de prudence, de sagesse et de modération; mais dès qu'il fut sur le trône, il se montra paresseux, indolent; il négligea les affaires du gouvernement pour se livrer à la mollesse et à la volupté. Renfermé dans l'intérieur de son palais, uni-

quement occupé de plaisirs et de vains amusemens, il dissipait les trésors de l'état sans songer à pourvoir à sa sûreté. Les Bulgares firent une irruption dans la Thrace, s'avancèrent jusqu'aux environs de Constantinople, saccagèrent le pays, emmenèrent une infinité de captifs, sans que Philippicus prit aucune mesure pour arrêter leurs brigandages. D'un autre côté, les Sarrazins s'emparèrent de plusieurs places, entr'autres de la ville d'Antioche. L'inaction et l'insensibilité de Philippicus excitaient contre lui l'indignation publique, et quelques sénateurs engagèrent Rufus, son premier écuyer, à les délivrer d'un empereur qui se rendait méprisable par son insouciance : il n'avait montré de fermeté que pour faire triompher l'hérésie des monothélistes, et sa conduite en cette occasion avait indisposé tous les bons catholiques. Rufus entra dans le palais avec une troupe de soldats, surprit Philippicus endormi, et lui fit crever les yeux, mais sans lui ôter la vie. Il avait régné environ dix-huit mois, et fut détrôné l'an 713. Son attachement au monothélisme avait porté les Romains à refuser de le reconnaître; ils n'avaient même point voulu admettre

dans le commerce les monnaies frappées à son coin.

Le lendemain de la déposition de Philippicus, le peuple de Constantinople s'assembla dans l'église de Sainte-Sophie, et proclama, sous le nom d'Anastase, Anthémius, qui était le premier secrétaire de l'empire. Il était savant, laborieux, plus grand homme d'état qu'homme de guerre. Le nouvel empereur donna ses premiers soins à fortifier Constantinople. Il envoya dans la Syrie Léon l'Isaurien à la tête d'une armée pour arrêter les progrès des Sarrazins. Il arma en même temps une flotte nombreuse pour une expédition en Phénicie ; il donna le commandement de cette flotte à Jean-le-Diacre, qui passait pour bon général ; mais ses soldats se révoltèrent ; ils s'irritèrent de la sévérité avec laquelle il faisait observer la discipline militaire, et ils le mirent en pièces lorsqu'ils furent à la hauteur de l'île de Rhodes. Au lieu de continuer leur route, ils reprirent celle de Constantinople, et chemin faisant ils proclamèrent empereur un certain Théodose, homme simple et d'un esprit borné ; ils le forcèrent, malgré l'aveu qu'il leur fit de son incapacité, à se revêtir de la pourpre impé-

riale. Anastase, en apprenant cette révolte, sortit de Constantinople, et se rendit à Nicée dans la Bithynie, où il se mit en état de faire une longue défense. Les rebelles investirent Constantinople; et après six mois de siége, ils y furent introduits par des traîtres qui s'unirent à eux pour saccager cette capitale. Anastase jugea qu'il ferait de vains efforts pour se soutenir sur le trône; il fit son accord avec Théodose, à condition d'avoir la vie sauve. Il prit le parti de se jeter dans un cloître, et fut relégué à Thessalonique.

Sa retraite rendit Théodose III paisible possesseur de l'empire, et la conduite qu'il tint dans les affaires de religion lui gagna l'affection du peuple; mais l'on apprit bientôt que les Sarrazins faisaient d'immenses préparatifs pour venir assiéger Constantinople, sous la conduite de Soliman leur calife. A cette nouvelle l'épouvante se répandit dans cette capitale; les magistrats et les gens de guerre invitèrent Théodose à se démettre volontairement d'une dignité dont les fonctions étaient au-dessus de ses forces. Il eut la sagesse de céder à leurs vœux, et se retira avec son fils dans un monastère. Il avait régné un

peu plus d'un an, et abdiqua l'an 717.

Léon, surnommé l'Isaurien, parce qu'il était né dans l'Isaurie, fut aussitôt proclamé. Il avait d'abord servi comme simple soldat ; et par sa conduite, ses talens et son courage invincible, il s'était rendu digne des premiers emplois. Anastase lui avait donné le commandement général des armées d'Orient ; et sa réputation était si bien établie, qu'il fut unanimement élu, comme le seul capable de soutenir l'empire que les Sarrazins menaçaient de renverser, et son entrée à Constantinople fut accompagnée des plus vives acclamations. Dans l'année même de son couronnement, les Sarrazins entrèrent dans la Thrace et assiégèrent sa capitale par terre et par mer. Léon repoussa vigoureusement leurs assauts ; et par l'usage qu'il fit du feu grégeois, il détruisit presqu'entièrement leur flotte. L'armée de terre ne souffrit guère moins, et Soliman mourut sans avoir pu se rendre maître de Constantinople. Le calife Omar II, qui lui succéda, continua cette guerre avec une nouvelle vigueur ; il fit partir une seconde flotte qui se tint un peu éloignée pour se garantir du feu grégeois ; mais avec des galiotes qui s'en appro-

chèrent pendant la nuit, Léon trouva le moyen de brûler une grande partie des navires : on en prit beaucoup d'autres, et l'on ramena les galiotes chargées de butin. La faim acheva de ruiner l'armée ennemie ; et après treize mois de siége, les Sarrazins furent forcés de repasser la mer pour retourner dans la Syrie. Une violente tempête qui les surprit dans la traversée, acheva la ruine de leur flotte ; la plupart de leurs vaisseaux furent submergés ou brisés sur la côte ; il n'en échappa que cinq pour porter la nouvelle de ce désastre.

Peu après, un nommé Basile fut proclamé empereur dans la Sicile. Sergius, qui commandait dans cette province avec le titre de duc, s'était persuadé que les Sarrazins prendraient Constantinople, et regardait Léon comme perdu sans ressource. Il répandit ce bruit dans son gouvernement, et engagea le peuple et les soldats à proclamer le nommé Basile sous le nom de Tibère. Au premier avis qu'en eut Léon, il envoya contre l'usurpateur le patrice Paul. Son arrivée imprévue causa une telle frayeur, que Sergius et Basile s'enfuirent en Calabre chez les Lombards établis dans cette province. Le patrice Paul, ayant publié

les exploits de Léon, obtint des Lombards qu'on lui remît le faux empereur. Il lui fit trancher la tête, punit ses partisans de divers genres de supplices, et rétablit la tranquillité dans la Sicile.

Ces exécutions n'empêchèrent pas un nouveau concurrent de s'élever contre Léon. Anastase, ennuyé d'une retraite forcée dans le monastère où il avait été relégué après sa déposition, tenta de recouvrer l'empire. Par les intrigues d'un nommé Nicétas, il obtint de Terbellis, roi des Bulgares, une armée, et cinq mille livres pesant d'or. Il marcha droit à Constantinople, dans l'espérance d'un soulèvement général en sa faveur; mais au contraire, le peuple prit les armes pour Léon, et ce prince, par ses présens, engagea Terbellis à lui livrer Anastase. Il le fit mourir avec tous ses complices, et enrichit le trésor de la confiscation de leurs biens.

Pendant que ceci se passait en Orient, Luitprand, roi des Lombards, s'appliquait tout entier à établir une bonne justice dans son royaume, et à former pour ses sujets un corps complet de jurisprudence. Il rectifia les lois de ses prédécesseurs, et en publia de nouvelles conformes au génie de sa nation, ce qui

l'a fait regarder comme le principal législateur des Lombards.

L'empereur Léon, moins sage et moins prudent, eut la folle vanité de s'ériger en réformateur de la religion. Vainqueur de tous ses ennemis, au lieu de jouir du calme qu'il s'était procuré, il troubla le repos de ses sujets en voulant détruire le culte des images. Un renégat nommé Reser, qui avait su gagner son intime confiance, fut, dit on, celui qui lui donna le perfide conseil de proscrire le culte que les chrétiens rendaient aux images des saints. Il ordonna par un édit, que dans toute l'étendue de son empire on effaçât les images des saints, et qu'on abattît leurs statues. Il déposa le patriarche germain, et revêtit de sa dignité Anastase, qui lui était dévoué. Le peuple, que cette sacrilège nouveauté mit en fureur, massacra les soldats chargés d'exécuter l'édit; et Léon, dans la vengeance qu'il en tira, se porta aux plus grands excès d'inhumanité. Il abolit les écoles où l'on enseignait les saintes Ecritures, et fit brûler la bibliothèque de Constantinople avec ceux qui en avaient la garde. La publication de l'édit ne causa pas moins d'indignation dans les provinces. Les peuples de la Grèce et de l'Archipel

se soulevèrent, et proclamèrent empereur un particulier nommé Cosme. Ils équipèrent une flotte, et vinrent attaquer Constantinople. Léon se délivra d'eux par le feu grégeois. Le pape Grégoire fit tous ses efforts pour guérir Léon de son aveugle entêtement ; ses remontrances ne furent point écoutées, et la fermeté du souverain pontife le mit plusieurs fois en danger de périr. L'empereur donna des ordres secrets à Paul, exarque de Ravenne, et à Maurice, gouverneur de Rome, de le lui envoyer mort ou vif. La vigilance des Romains sauva la vie à Grégoire, et l'on punit quelques scélérats qu'on avait subornés pour l'assassiner. Les attentats de Léon soulevèrent contre lui toute l'Italie, et Luitprand, qui jusque-là n'avait montré aucune ambition de s'agrandir, saisit le prétexte de protéger la religion pour conquérir les places de l'exarchat. Il assiégea Ravenne, où l'exarque Paul venait d'être massacré pour sa rigueur à faire exécuter les ordres de Léon. La ville se rendit, et plusieurs autres places ouvrirent leurs portes aux Lombards. Mais l'eunuque Entychius fut envoyé en Italie avec le titre d'exarque; et s'étant ligué avec les Vénitiens, il attaqua et reprit

Ravenne, où Ildebrand, neveu de Luitprand, fut fait prisonnier et conduit à Venise. Dans le même temps les ducs de Spolette et de Bénévent secouèrent le joug des Lombards, et se révoltèrent ouvertement. Luitprand, trop faible pour se défendre contre tant d'ennemis, fit son accommodement avec l'exarque. Celui-ci s'engagea à l'aider à faire rentrer dans le devoir les ducs de Spolette et de Bénévent, et Luitprand promit de joindre ses forces à celles de l'empereur, pour réduire le pape et les Romains. A la nouvelle de cette ligue, les ducs se soumirent, et prêtèrent un nouveau serment de fidélité aux Lombards. Les troupes confédérées marchèrent sur Rome, et se campèrent entre le Tibre et le Vatican. Le pape s'était occupé de mettre la ville en état de défense; cependant il prévit qu'elle ne pourrait pas résister long-temps aux efforts des deux armées. Il prit le parti de se mettre à la tête de son clergé, et d'aller trouver le roi des Lombards; par ses remontrances paternelles, il le toucha tellement, que ce prince se jeta à ses pieds, lui demanda pardon, et protesta qu'il ne commettrait aucun acte d'hostilité, ni contre lui, ni contre les Romains. Luitprand suivit

ensuite le pape dans l'église du Vatican, et mit sur le tombeau de Saint-Pierre son manteau royal, sa cuirasse, son épée, sa couronne d'or et sa croix d'argent.

Après avoir ainsi déposé ses ornemens royaux sur le tombeau de l'apôtre, le roi des Lombards invita le pape à rendre ses bonnes grâces à l'exarque, ce qu'il obtint sans peine; et les deux armées s'en retournèrent. Cependant vers ce même temps quelques peuples du duché de Rome furent excités à se soulever contre l'empereur par un certain Tibère, qui se fit prêter serment de fidélité. L'exarque qui était encore à Rome en fut alarmé, mais le pape le rassura; et joignant un corps de troupes romaines à ses propres troupes, il le mit en état d'étouffer la rebellion. Cette preuve de zèle et de fidélité de la part des Romains ne put ramener l'empereur de son égarement. Il persista plus que jamais dans la résolution d'anéantir le culte des images. Il en était si fortement occupé, qu'il négligeait toute autre affaire, et ne prit aucun soin de réprimer les courses des Sarrazins, qui firent d'horribles dégâts dans la Paphalagonie. Le pape Grégoire III, qui succéda à Grégoire II, ne se montra pas moins zélé que lui pour la

foi catholique, et fit d'inutiles tentatives pour vaincre l'obstination de l'empereur. Il ne put y parvenir; mais il affermit les Romains dans la vraie doctrine, et Léon, désespéré de la résistance qu'ils opposèrent à l'exécution de son édit, envoya pour les châtier une flotte dans la mer Adriatique. Elle périt toute entière par une tempête, et ce désastre mit le comble à la fureur de l'empereur. Il l'assouvit en partie par la confiscation des revenus que possédait l'église romaine dans les terres de l'empire en Italie, et par des impôts extraordinaires dont il chargea les peuples de la Calabre et de la Sicile. Il persévéra jusqu'à la fin dans son fanatisme, et mourut d'hydropisie dans la vingt-cinquième année de son règne, l'an 741. La ville de Constantinople était alors affligée d'affreux tremblemens de terre qui durèrent un an, et firent périr une infinité d'habitans sous les ruines des églises et des maisons. Plusieurs villes de la Thrace, et celles de la Nicomédie et de Nicée dans la Bithynie, furent presqu'entièrement renversées.

Constantin, surnommé le Copronyme, à cause d'une circonstance de son baptême, circonstance qui me paraît trop indigne de l'histoire pour vous la rap-

porter, mais enfin Constantin, fils de Léon, avait été associé à l'empire dès l'âge de deux ans ; il en avait vingt-trois lorsque son père mourut, et qu'il se trouva seul chargé du gouvernement de l'empire. Il était né dur et féroce ; on avait lieu de s'attendre qu'il porterait aux derniers excès les fureurs que son père lui avait inspiré contre le culte des images. La crainte qu'on en avait le mit, dès le commencement de son règne, en danger de perdre la couronne. Il était passé en Asie pour faire la guerre aux Sarrazins. Artabasde, qui avait épousé sa sœur, profita de son absence pour se faire un parti puissant ; il fit courir le bruit de la mort de son beau-frère ; et pendant que le peuple se réjouissait d'être délivré de Constantin, les partisans d'Artabasde firent valoir son mérite et son zèle pour le maintien de la doctrine chrétienne. Anastase, qui, pour obtenir le patriarchat de Constantinople, avait embrassé l'hérésie des iconoclastes, fut le plus ardent à la condamner, et Artabasde fut unanimement proclamé empereur. A cette nouvelle Constantin ne se croyant pas en sûreté en Asie, se retira auprès de Longin, gouverneur de l'Orient, dont la fidélité lui était connue. Avec son se-

cours, il se mit en état de marcher en forces contre son ennemi, et s'avança jusqu'à Sardes dans la Lydie. Artabasde étant venu à sa rencontre, fut vaincu avec beaucoup de perte. Une seconde bataille aussi malheureuse l'obligea de repasser précipitamment à Constantinople. Il y fut bientôt assiégé, et forcé par la faim de se rendre à discrétion. Constantin lui fit crever les yeux ainsi qu'à ses deux fils et au patriarche Anastase. Quelques jours après il fit promener ce patriarche dans le cirque sur un âne, la tête tournée vers la queue, et punit de divers supplices tous ceux des partisans d'Artabasde dont on put se saisir. Ce qui est bien extraordinaire, c'est qu'après avoir puni si ignominieusement Anastase, il le rétablit dans sa dignité de patriarche. On en donne pour motif qu'il pensait ne pouvoir trouver un homme plus méchant et plus digne de le seconder dans son impiété.

Vers le même temps, l'an 744, les Lombards perdirent leur roi Luitprand, qu'ils regrettèrent d'autant plus qu'ils eurent beaucoup de peine à le remplacer. Ildebrand, son neveu, qu'ils élurent d'abord, se montra si peu capable, qu'ils le déposèrent sept mois après, et cou-

ronnèrent en sa place Rachis, duc de Frioul. Ce prince avait des vertus dignes du trône, et s'attacha à perfectionner le code de Luitprand; mais après s'être distingué contre les Impériaux, et avoir levé le siége de Pérouse à la prière du pape Zacharie, il fut tout à coup si touché de sentimens pieux, qu'il forma le dessein de renoncer au monde pour embrasser la vie monastique. Il se rendit à Rome, prit l'habit religieux des mains du pape, et alla s'enfermer dans le monastère du Mont-Cassin. Il avait régné environ quatre ans, et abdiqua en 749.

Les Lombards élurent en sa place Astolphe son frère, prince hardi, vaillant et plein d'ambition. En montant sur le trône il forma le projet d'enlever aux empereurs d'Orient tout ce qui leur restait de possessions en Italie. Il se porta d'abord du côté de Ravenne. Cette ville se rendit sans résistance, et bientôt Astolphe fut maître de tout l'exarchat, qui se trouva dès-lors anéanti, après avoir subsisté 185 ans. Astolphe attaqua ensuite le duché de Rome. Le pape Etienne envoya des ambassadeurs et des présens au roi des Lombards, pour le porter à la paix. Il l'obtint pour

le moment. Astolphe, dit-on, avait juré solennellement de l'observer pendant quarante ans; mais quatre mois après il recommença les hostilités, refusa d'écouter les nouveaux députés que le pape lui envoya, et voulut lui imposer les plus dures conditions. Pendant qu'il ravageait l'Italie, Constantin, aussi ardent que son père à détruire le culte des images, négligeait toute autre affaire pour suivre ce dessein. En vain on voulut lui faire sentir la nécessité d'envoyer des troupes contre les Lombards, en vain le pape le pressa de venir à son secours, de sauver le duché de Rome, et de délivrer les autres états de l'empire en Italie du joug des Lombards; il fut sourd et insensible à ses véritables intérêts.

Cependant Astolphe poussant de plus en plus les Romains, leur déclara que s'ils persistaient à lui refuser l'obéissance, il les passerait tous au fil de l'épée. Dans cette extrémité, le pape implora la protection du roi de France. Pépin passa les Alpes, délivra Rome et l'exarchat de Ravenne, et fit don à l'église romaine des places qu'il avait reprises sur les Lombards. L'ambassadeur de l'empereur s'éleva vainement contre

cette donnation, et voulnt réclamer l'exarchat au nom de son maître. Pépin soutint qu'il avait droit de disposer de ses conquêtes, et n'écouta point les réclamations de Constantin.

Cette époque, ma chère Aline, est celle du commencement de la grandeur temporelle des papes ; jusque-là, ils n'avaient eu aucun domaine seigneurial, ni aucune juridiction.

Astolphe différait sous divers prétextes la restitution de quelques places de l'exarchat, et pensait aux moyens de recommencer la guerre, lorsqu'il fit une chute de cheval, dont il mourut trois jours après, l'an 756. Quelques-uns des principaux seigneurs voulurent alors engager Rachis à sortir de son monastère pour remonter sur le trône. Il se laissa persuader. Mais un autre parti voulait donner la couronne à Didier, commandant de la Toscane : celui-ci, pour écarter un concurrent aussi redoutable que Rachis, offrit au pape de lui rendre les places qu'Astolphe avait différé de restituer, et d'y ajouter encore le duché de Ferrare s'il voulait le servir. L'accord se fit. Le pape ordonna à Rachis de rentrer dans son monastère, porta les seigneurs lombards à ne point s'op-

poser à l'élection de Didier, annonçant qu'il était résolu de le soutenir, et d'appuyer ses prétentions d'un corps de troupes romaines, jointes à quelques détachemens de l'armée française qui étaient restés en Italie. Tout céda, tout plia sous cette autorité, et Didier fut proclamé.

Il fut ingrat, et ne tarda pas longtemps à se liguer avec Constantin pour reprendre Ravenne et Ottante. Malgré le refus que l'empereur avait éprouvé, il n'avait point perdu l'espérance d'obtenir de Pépin la restitution de l'exarchat de Ravenne. Il lui envoya un ambassadeur éloquent, et de riches présens, parmi lesquels on cite une orgue composée de plusieurs jeux. Cet instrument alors inconnu en France, fut regardé comme une merveille. Mais ni les instances, ni les présens ne produisirent aucun effet. C'est au retour de cette ambassade que le nouveau roi des Lombards proposa à l'empereur de se liguer avec lui. Sa proposition fut acceptée. Constantin promit d'armer une flotte de trois cents navires, et d'envoyer à Pépin six patrices pour négocier un arrangement pour les affaires d'Italie. Didier, assuré d'un si puissant secours,

non-seulement ne pensa point à restituer les places qu'il retenait encore, mais il crut pouvoir attaquer impunément les terres du patrimoine de saint Pierre. Pépin informé de ces menées, menaca Didier de repasser en Italie, et l'intimida au point qu'il remit sur-le-champ une partie des places, et marqua un terme pour les autres; mais par différens artifices, il trouva moyen de le prolonger jusqu'à la mort de Pépin. Didier se flatta que les deux fils de ce prince seraient moins redoutables qu'il ne l'avait été lui-même, et il projeta de marier Adalgise son fils avec Giselle, sœur des rois de France, et de faire épouser à Charles une de ses filles, et une autre à Carloman. Le pape fit de vaines remontrances sur une alliance dont les suites lui donnaient tout à craindre. Bertrade, mère des deux rois, crut y trouver leur avantage, et passa elle-même en Italie pour la conclure; mais cette alliance même entraîna la perte de Didier et la ruine du royaume des Lombards, comme nous le verrons plus particulièrement dans l'histoire de France.

Constantin avait fait de magnifiques promesses, mais il ne donna nuls se-

cours effectifs à Didier. Les guerres presque continuelles que l'empire avait à soutenir contre les Sarrazins et contre les Bulgares, épuisaient la plus grande partie de ses ressources. Si l'empereur se fût moins occupé de la folle guerre qu'il faisait toujours aux images, il eût pu profiter des querelles plus sérieuses des Sarrazins, des guerres civiles qui les déchiraient pour réduire beaucoup leur puissance; mais il ne sut lutter avec eux que lorsqu'ils étaient en état de lui résister. Il avait équipé en dernier lieu une flotte immense contre les Bulgares, et s'était embarqué pour leur faire la guerre en personne; mais il n'était pas encore loin, lorsqu'il fut attaqué d'une fièvre ardente qui l'emporta dans la cinquante-cinquième année de son règue. Il mourut l'an 775, à l'âge de cinquante-six ans.

Il eut pour successeur Léon IV, l'aîné de ses fils. Ce prince avait sur le culte des images les mêmes sentimens que son père et son aïeul; mais il n'osait les faire éclater ni continuer les persécutions. Il savait à quel point Constantin s'était fait détester pour son aveugle entêtement et ses cruautés, et il voulut, par une modération apparente, ménager les grands et

gagner l'affection du peuple, jusqu'à ce que son autorité fût bien établie. A l'âge de dix-huit ans, il avait épousé une athénienne nommée Irène; elle lui avait donné un fils, qu'il associa à l'empire dès la seconde année de son règne. Le jeune prince n'avait encore que cinq ans; mais son père craignait tellement qu'on lui disputât l'empire, qu'il fit promettre au peuple et aux troupes de ne point reconnaître d'autre empereur que lui, son fils et leurs descendans. Peu de jours après Nicéphore, frère de Léon, fut accusé d'avoir conspiré pour lui ôter l'empire. Le peuple demanda hautement qu'il fût mis à mort; mais Léon se contenta de le reléguer à Chersone dans la Crimée. L'empereur, après avoir dissimulé pendant quatre ans sa haine contre les images, ne put se contenir plus long-temps, et renouvela les édits qui en prescrivaient le culte. L'impératrice Irène était secrètement attachée à ce culte proscrit. Quoiqu'on lui eût fait promettre en se mariant de se conformer à la nouvelle doctrine, elle tenait à l'ancienne. Léon trouva un jour deux images sous le chevet du lit de son épouse, lui fit à ce sujet une dure réprimande, et punit rigoureusement

ceux qu'il soupçonna de les lui avoir données. Il allait recommencer la persécution contre les catholiques, lorsqu'il mourut de la même maladie que son père, dans la cinquième année de son règne, l'an 780.

Sous ce court règne les Sarrazins ne cessèrent point d'attaquer les provinces de l'empire en Orient, mais ils ne firent aucune conquête importante.

Constantin, surnommé Porphyrogenète, c'est-à-dire, né dans la Pourpre, reçut ce surnom parce que son père était associé à l'empire lorsqu'il vint au monde. Il n'avait encore que neuf à dix ans à la mort de Léon, et sa mère ayant pris en qualité de tutrice les rènes du gouvernement, compta dès ce moment les années de son empire. Cette princesse habile et artificieuse, montra en plusieurs occasions un courage au-dessus de son sexe; mais l'ambition de gouverner lui fit commettre des excès qui ont cruellement terni sa réputation. Son zèle pour la foi catholique, les mesures qu'elle s'empressa de prendre aussitôt qu'elle fut maîtresse des affaires, pour rétablir le culte des images, et son attention à soulager le peuple, lui firent d'abord des partisans; elle commençait

même à s'attacher les grands de l'empire ; mais sa conduite envers la famille impériale, et même envers son propre fils, lui aliénèrent tous les cœurs.

Quarante jours après qu'elle se fut chargée du gouvernement, il se forma une conspiration pour élever à l'empire Nicéphore son beau-frère. Les espions d'Irène découvrirent ce projet, et l'en instruisirent. Les conjurés furent arrêtés et relégués en différentes îles, après avoir été battus de verges. Pour prévenir de semblables entreprises, Irène força tous ses beaux-frères à prendre la tonsure cléricale. Tous quatre reçurent les ordres sacrés, et donnèrent la communion au peuple le jour de Noël.

Vers ce même temps Helpidius, gouverneur de la Sicile et des autres provinces de l'empire en Italie, fut accusé de criminelles correspondances avec Nicéphore. L'impératrice envoya un de ses officiers pour l'arrêter; mais les Siciliens ayant refusé de le livrer, elle équipa pour le réduire une flotte formidable, dont elle donna le commandement au patrice Théodote. Helpidius, trop faible pour se défendre, passa en Afrique, et se jeta dans les bras des Sarrazins. Il en fut reçu avec la plus

grande distinction, et le calife le fit proclamer empereur. Espérant tirer un grand avantage des désordres qu'occasionerait cette concurrence de deux empereurs, il fit marcher une puissante armée pour soutenir Helpidius. Dans une crise aussi violente, Irène pensa devoir acheter la paix du calife à quelque prix que ce fût. Elle l'acheta en effet par un tribut annuel, et délivrée d'inquiétude de ce côté, elle s'occupa de repousser les Esclavons qui s'étaient emparés de la Thessalie et de quelques autres provinces de la Grèce. La défaite de ces peuples rendit un peu de gloire à l'empire, et comme les rapides conquêtes de Charlemagne alarmaient Irène, elle projeta de marier son fils à l'une des filles du roi de France. Cette alliance fut proposée et acceptée. L'affaire fut traitée à Rome entre le pape et Charlemagne. Rotrude, fille aînée de ce prince, reçut le gage de la foi du jeune empereur. On fiança les deux époux, et Irène envoya en France l'eunuque Elisée pour instruire la jeune princesse dans la langue grecque et les usages de la cour de Constantinople; mais le mariage n'eut pas lieu. Irène craignit l'empire que Rotrude pourrait

prendre sur son époux ; elle craignit que les conseils de cette princesse, soutenue de l'autorité de Charlemagne, ne lui enlevassent son crédit, en portant son fils à vouloir gouverner seul. Elle rompit cette alliance, au grand regret de Constantin qui la désirait passionnément. Trois ans après Irène lui fit épouser une arménienne nommée Marie, dont la naissance et le caractère ne lui donnaient aucun ombrage.

Constantin commençait à sentir la pesanteur du joug que sa mère lui avait imposé, et quelques courtisans lui persuadèrent qu'étant parvenu à l'âge de vingt ans, il était en état de gouverner par lui-même. Ils le déterminèrent à éloigner des affaires l'impératrice Irène, et Stauracius son principal ministre. Celui-ci découvrit le complot, le déjoua, et par l'ordre d'Irène fit battre de verges tous ceux qui y étaient entrés. Mais il eut bientôt son tour. Le peuple s'indigna de l'espèce de captivité où on retenait son souverain. Irène s'efforça en vain de s'attacher les armées par ses libéralités ; celle d'Arménie, sollicitée par la jeune impératrice, se déclara la première en faveur de Constantin. Les autres suivirent cet exemple ; et Irène,

forcée de céder, se retira dans un palais qu'elle avait fait bâtir par un nommé Élanthe, pour y mener une vie privée. Les exilés furent rappelés, Stauracius et les autres confidens d'Irène furent à leur tour fustigés et ensuite bannis.

Constantin, qui ne se crut empereur que de ce moment, voulut signaler par les armes le commencement de son règne. Il marcha contre les Bulgares à la tête de son armée ; il leur livra dans la Thrace une bataille, où l'avantage fut égal des deux côtés ; mais ses troupes effrayées l'obligèrent de renoncer à poursuivre ses desseins, et l'empereur revint à Constantinople avec la honte d'avoir manqué son expédition. Les partisans d'Irène profitèrent de ce moment pour l'engager à rendre à sa mère une partie de l'autorité. Il se laissa persuader, et à la prière d'Irène il rappela Stauracius. Il marcha de nouveau contre les Bulgares, son armée fut défaite et mise en fuite ; il perdit l'élite de ses officiers et de ses soldats, son trésor et tous ses équipages. A son retour, on lui insinua que le sénat et les grands songeaient à le déposer pour donner l'empire à Nicéphore. Sur cet avis, il fit arrêter ses oncles ; et, par les conseils

de sa mère, ordonna de leur crever les yeux. Un commandant reçut le même traitement, et la révolte de ses soldats contre celui qu'on voulut leur donner pour remplacer leur chef, occasiona les plus affreux excès. Constantin marcha lui-même contre ces troupes rebelles, les tailla en pièces, et fit mourir tous les officiers. Irène qui n'avait point pardonné à son fils d'avoir voulu l'éloigner, fit tomber sur lui la haine de ces exécutions, et pour achever de le perdre dans l'esprit du peuple, elle lui conseilla de répudier et d'enfermer dans un couvent l'impératrice Marie, pour épouser l'une de ses femmes nommée Théodocte. Ce mariage, qui fut célébré avec une grande magnificence, scandalisa extrêmement les ecclésiastiques et même le peuple. Irène fomentait sous main le mécontement général.

Il est odieux sans doute de voir une mère agir ainsi envers son fils; mais tous les historiens s'accordent à accuser Irène d'avoir cherché à rendre son fils odieux. On dit même qu'elle favorisa et encouragea ses désordres pour lui faire perdre l'estime de ses sujets : elle y réussit. En vain Constantin remporta quelques avantages sur les Sarrazins; et marchant

une troisième fois contre les Bulgares; vengea ses précédentes défaites : il ne revint à Constantinople que pour être déposé. Les principaux officiers de l'armée, gagnés par Irène, vinrent surprendre Constantin ; et, non contens de le dépouiller de la pourpre, ils lui crevèrent les yeux d'une manière si barbare, qu'il en mourut trois jours après, l'an 797. Il avait régné près de dix-sept ans, tant seul qu'avec sa mère. Le seul fils qu'il eût eu était mort presqu'en naissant. Ses oncles ayant tous été immolés à la cruelle ambition d'Irène, il ne resta plus de prince de la famille impériale, et l'impératrice Irène recueillit le prix de tous ses forfaits. Délivrée de tous ceux qui auraient pu lui disputer la puissance souveraine, elle revint en pompe à Constantinople, où elle fit son entrée sur un char magnifique traîné par quatre chevaux blancs.

Elle ne jouit pas long-temps de sa puissance avec tranquillité. Les Sarrazins reprirent les armes ; et, se refusant aux propositions de paix que leur fit faire Irène, ils ravagèrent la Cappadoce et la Galatie, passèrent ensuite dans la Thrace, et s'avancèrent jusques aux environs de Constantinople, d'où

ils s'en retournèrent chargés de butin. Dans le même temps, deux puissantes cabales partagèrent la cour de l'impératrice; Stauracius, à la tête de la première, travaillait à s'emparer du trône impérial. Son projet fut découvert par l'eunuque Aëtius, qui n'avait pas moins de pouvoir que lui sur l'esprit de l'impératrice, et qui ne pouvant, à cause de son état, aspirer au trône, songeait à y placer son frère, nommé Léon, gouverneur de la Thrace et de la Macédoine. Stauracius ne put soutenir les reproches d'Irène sur son ingratitude et sa perfidie; il mourut d'un coup de sang quelques jours après. Le complot de ce ministre, que l'impératrice avait comblé de grâces, lui fit comprendre qu'elle allait être continuellement exposée à de nouvelles conspirations; et quoique pour s'attacher le peuple elle eût beaucoup diminué les impôts, elle craignit son inconstance naturelle et les sourdes intrigues des grands de sa cour. Pour se délivrer de ses inquiétudes, elle résolut de rechercher l'appui de Charlemagne qui avait rempli l'Orient comme l'Occident du bruit de son nom et de ses exploits; elle lui fit proposer de l'épouser. La proposition fut reçue favorablement,

et déjà les ambassadeurs de France étaient arrivés à Constantinople avec deux légats du pape pour ménager cette grande affaire, lorsqu'Irène fut renversée du trône par le patrice Nicéphore, dont la brigue l'emporta sur celle de l'eunuque Aëtius, et qui s'étant fait proclamer empereur, relégua Irène dans l'île de Lesbos, où elle mourut l'année suivante.

Nous retrouverons, ma chère Aline, quelques détails sur cet événement, quelques éclaircissemens sur cette Irène si célèbre dans l'histoire du règne de Charlemagne, et j'ajouterai seulement ici qu'elle ne régna que trois ans après la mort de son fils. Si elle fut véritablement aussi coupable envers lui que le prétendent quelques auteurs, il faut convenir qu'elle mérita son sort. On ne peut la plaindre d'être détrônée, après avoir aussi inhumainement sacrifié son fils; c'était justice qu'elle même succombât sous les cabales de l'intrigue.

LETTRE XXXII.

Rois de France pendant le huitième siècle : Childebert III, Dagobert III, Chilpéric II, Clotaire IV, Thierry IV, dit de Chelles. — Interrègne. — Childéric III, dernier roi de la race des Mérovingiens ; Pépin, Carloman et Charlemagne, jusqu'au rétablissement de l'empire d'Occident.

Je m'en doutais, ma chère Aline ; vos vœux impatiens appellent le règne de Charlemagne ; cette époque de la grandeur de notre monarchie, est celle qui seule vous semble mériter votre attention. Les rois fainéans, me dites-vous, ne vous paraissent nullement dignes de mémoire, et vous sauteriez volontiers sur leurs règnes pour arriver plus vîte à celui qui régénéra l'empire d'Occident, et porta le premier en France le titre d'empereur.

Quelque désir que j'éprouve de condescendre à ce qui peut vous intéresser, je ne puis cependant en cette occasion satisfaire votre impatience, sans vous

avoir dit quelque chose des derniers rois de la première race.

Mais pour me prêter, autant que possible, au désir assez naturel que vous me montrez, je parcourrai le plus rapidement que je pourrai les annales de ces souverains, qui eussent peut-être été moins méprisés, si ceux qui dirigèrent leur jeunesse n'eussent eu intérêt à les réduire à l'inaction, et à les confiner dans le fond de leur palais pour gouverner despotiquement sous leur nom.

Vous vous rappelez qu'à la mort de Dagobert II, roi d'Austrasie, il y eut dans ce royaume un interrègne, et que Martin et Pépin exercèrent, en qualité de ducs, le pouvoir souverain. Le premier ayant été tué par le maire Ebroin, Pépin gouverna seul, et n'éprouva de la part des Austrasiens aucune opposition. La victoire sur Thierry III, roi de Neustrie et de Bourgogne, le rendit ensuite maître de ce royaume, et, comme je vous l'ai dit à la mort de Thierry, Pépin continua de gouverner en qualité de maire du palais sous les règnes successifs de Clovis III et de Childebert III, fils de Thierry.

Le premier cependant, Clovis III, fut un moment abandonné par Pépin ; forcé

de repasser en Austrasie pour faire la guerre aux Allemands, ce duc souverain mit auprès de Clovis un seigneur nommé Norbert, pour exercer la charge de maire du palais. Ce prince mourut après cinq ans de règne, et fut enterré à Choisi, près de Compiègne.

Childebert III n'avait guère que douze ans lorsqu'il succéda à son frère, en l'an 695. Norbert étant mort cette même année, Pépin lui donna pour successeur, dans la charge de maire du palais, Grimoald, le plus jeune des deux fils qu'il avait eu de Plectrude, et créa l'aîné duc de Champagne.

Les victoires de Pépin sur les Allemands et les autres nations au delà du Rhin, furent les plus grands événemens de ce règne, qui fut cependant de dix-sept ans. Mais il paraît que ces peuples rebelles au joug qu'on prétendait leur imposer, ne donnaient point à Pépin un instant de relâche; il était encore occupé dans une expédition guerrière, lorsqu'il apprit la mort de Childebert, en 709.

Ce prince laissait un fils, Dagobert III, encore dans l'adolescence; il n'eut, comme ses prédécesseurs, que le vain titre de roi. Il en portait le nom depuis

cinq ans lorsque Pépin mourut, après avoir tenu sous quatre rois les rênes du gouvernement, et véritablement régné pendant vingt-sept ans. Son pouvoir était si grand, que, quelques mois avant sa mort, son fils Grimoald ayant été assassiné, Pépin, alors fort malade, signala le retour de sa santé, en faisant mourir le meurtrier de son fils et ses complices: cette vengeance était naturelle; mais ce qui surprit, fut qu'il donna la charge de maire du palais de Neustrie à Théodald, fils de Grimoald, qui était à peine sorti de l'enfance. Ce coup d'autorité consterna les grands, mais ils n'osèrent remuer, et Plectrude, grand'mère de Théodald; fut chargée de la tutelle de son petit-fils.

Vous voyez, ma chère Aline, que voilà la charge de maire du palais exercée par une femme. Après la mort de Pépin, Plectrude soutint avec fermeté l'autorité confiée à ses soins; et maintint son petit-fils dans la dignité de maire du palais. Elle se défiait de l'ambition de Charles-Martel; et pour prévenir ses menées qu'elle redoutait, elle le fit mettre en prison à Cologne. Les grands de Neustrie, mécontens du gouvernement de cette femme impérieuse, éclatèrent en murmures; elle eut re-

cours à la rigueur pour les réprimer, et les irrita davantage ; ils en vinrent à une révolte ouverte. Plectrude passa en Austrasie avec Théodoald, et ramena dans la Neustrie une nombreuse armée. Les seigneurs en rassemblèrent une autre, et la forêt de Cuise (aujourd'hui celle de Compiègne) fut le théâtre d'un sanglant combat, où l'armée de Plectrude fut mise en fuite. Théodoald eut peine à se sauver, et les seigneurs donnèrent à Ragenfroi cette place tant enviée de maire du palais ; ils engagèrent en même temps Ratbode, duc de Frise, à se déclarer pour eux. Pendant ces troubles, Charles-Martel trouva moyen de sortir de sa prison, et passa en Austrasie. Dagobert mourut, sur ces entrefaites, dans la sixième année de son règne, l'an 715, et laissa un fils nommé Thierry, encore au berceau.

Le maire Ragenfroi préféra au fils de Dagobert, Chilpéric II, fils de Childéric II. Ce prince avait alors quarante-cinq ans ; à la mort de son père, on l'avait enfermé dans un monastère, sous le nom de Daniel. On dit qu'il avait quelques qualités, et eût pu régner par lui-même, s'il n'eût été asservi à l'autorité d'un maire du palais, qui abusait de ce qu'il

l'avait placé sur le trône pour le tenir dans la dépendance.

Les Austrasiens avaient appris avec de grands transports de joie la délivrance de Charles-Martel. Dès qu'il leur apparut, ils crurent voir un ange tutélaire que le ciel leur envoyait pour les défendre contre leurs ennemis ; et dans l'espérance de retrouver en lui les talens et les vertus de son père, ils le proclamèrent unanimement duc d'Austrasie. Ragenfroi, qui redoutait ce concurrent, se hâta de l'attaquer avant qu'il eût eu le temps de se mettre en état de défense. Mais Charles-Martel lui fit voir que si l'on pouvait le surprendre et le vaincre, il savait se venger d'une première défaite. Une sanglante bataille qu'il gagna contre l'armée de Chilpéric, le mit en état de faire le siége de Cologne, où Plectrude s'était enfermée avec Théodoald. Il la força de lui en ouvrir les portes, et de lui remettre les trésors de Pépin.

Depuis trente-sept ans que l'Austrasie était sans roi, les peuples n'avaient point cessé de montrer un grand attachement pour le sang de Clovis. Charles-Martel qui ne l'ignorait pas, se détermina par politique à mettre sur le trône un prince

de cette famille, ou plutôt un fantôme de roi, à l'ombre duquel il pût jouir de tous les droits de la souveraineté. Il donna au nouveau roi le nom de Clotaire IV. On ne sait point précisément s'il était fils de Thierry III, ou de Clovis II.

Les victoires de Charles-Martel contre les Saxons alarmèrent Chilpéric et Ragenfroi ; ils invitèrent les Gascons à se joindre à eux contre le duc d'Austrasie ; mais cette guerre tourna encore à sa gloire. Il défit les troupes alliées, et se rendit maître des royaumes de Neustrie et de Bourgogne ; il en prit possession au nom de Clotaire IV. Mais ce prince mourut dans la même année, à l'âge de dix-neuf ans. Charles sentit qu'il ne pourrait sans danger enlever la couronne aux descendans de Clovis ; il accorda la paix au duc d'Aquitaine, qui avait accordé protection et retraite à Chilpéric. Charles-Martel rétablit ce prince, le fit proclamer sous le vain titre de roi de toute la monarchie française, et la gouverna en maître, sous le nom de maire du palais. Chilpéric ne vécut pas un an après son rétablissement, qui eut lieu en 720. Charles-Martel mit sur le trône, après Chilpéric, Thierry IV, fils de Da-

gobert, à qui on a donné le surnom de Chelles, lieu où il avait été élevé.

Ce prince, qui était au berceau quand son père mourut, avait environ huit ans lorsqu'il fut reconnu roi de Neustrie, de Bourgogne et d'Austrasie, sous l'autorité de Charles-Martel, seul maire du palais dans ces trois royaumes. Ragenfroi avait formé dans l'Anjou un parti assez considérable. Charles-Martel marcha contre lui, l'enferma dans la ville d'Angers, et l'ayant réduit à capituler, consentit à lui accorder le titre de comte d'Angers. Après avoir pacifié l'intérieur des trois royaumes, Charles-Martel appliqua ses soins à ramener sous le joug les nations germaniques qui s'étaient révoltées. Il parcourut toute l'Allemagne avec une incroyable rapidité, poussa les Allemands jusqu'au delà du Danube, dompta les Bavarois; et pour rendre ces peuples plus dociles, il leur envoya des missionnaires. Il revint en France avec d'immenses richesses, et deux princesses de Bavière, dont il épousa l'une peu de temps après. Il marcha ensuite contre les Saxons, reconquit jusqu'au Weser, le pays qu'ils avaient enlevé, et les assujétit de nouveau à lui payer un tribut. Cette guerre était à peine terminée lors-

qu'il apprit qu'Eudes, duc d'Aquitaine, avait rompu la paix. Il vole à l'instant vers la Loire, défait le duc en deux batailles, ravage tout son pays, et après l'avoir réduit à implorer sa clémence, ramène son armée chargée de butin ; mais bientôt des ennemis, infiniment plus puissans et plus dangereux, vinrent mettre à la plus forte épreuve ses talens, son courage et sa fermeté.

Les Sarrazins, connus sous le nom de Maures, parce qu'ils étaient passés de la Mauritanie en Espagne, avaient conquis ce beau royaume, et les provinces en deçà des Pyrénées qui en dépendaient. Ils aspiraient à se rendre maîtres de la France, et même du monde entier, pour y établir la religion musulmane, et le duc d'Aquitaine était menacé d'être la première victime de leur furie. Il avait tenté de détourner l'orage, en consentant au mariage de sa fille Lampagie avec le Maure Munuza, gouverneur de la Celtibérie; mais ce gouverneur s'étant révolté contre Abdérame, gouverneur général de l'Espagne, fut peu de temps après réduit à se précipiter du haut d'un rocher des Pyrénées pour ne pas tomber entre les mains de son ennemi. Sa femme, fille d'Eudes, fut envoyée au calife Hes-

chiam en même temps qu'on lui présenta la tête du malheureux Muzuna. Abdérame entra en France avec une formidable armée, mit le siége devant la ville d'Arles, et la prit après avoir battu les troupes que Charles-Martel avait envoyées pour la secourir. Il s'empara ensuite d'Avignon, de Vienne, de Lyon, et de la plus grande partie des villes de la Bourgogne; mais il échoua contre la ville de Sens, et passa dans le Languedoc avec un immense butin, dans le dessein de subjuguer l'Aquitaine. Auch, Agen, Périgueux, Angoulême, Saintes, Bordeaux et même Poitiers avaient déjà ouvert leurs portes à ce redoutable vainqueur; il marchait vers Tours pour y piller le riche trésor de l'église de Saint-Martin, lorsqu'Eudes, qui ne s'était sauvé qu'avec peine de la poursuite d'Abdérame, rassembla les faibles restes de son armée, et implora le secours de Charles-Martel. Ce grand capitaine avait déjà fait ses préparatifs, et s'avança en diligence vers l'ennemi. Les deux armées se rencontrèrent entre Tours et Poitiers; Eudes se réunit à Charles-Martel pour combattre Abdérame, et la victoire fidèle au héros de la France le fit triompher des Sarrazins.

Leur nombreuse armée fut taillée en pièces, Abdérame lui-même resta sur le champ de bataille ; et après ce mémorable combat, Charles-Martel passa dans la Bourgogne, et reprit toutes les places dont les Sarrazins s'étaient emparés. De là il porta la guerre contre les Frisons ; tailla en pièces leur armée, tua leur duc, et soumit toute la Frise à l'empire français. Une nouvelle révolte du duc d'Aquitaine le rappela au delà de la Loire. Il mit le siége devant Bordeaux, força cette ville, et soumit toute l'Aquitaine jusqu'à la Gascogne. Eudes étant mort sur ces entrefaites, Charles-Martel voulut bien accorder à Hunald, son fils, le duché d'Aquitaine, à condition qu'il lui en ferait hommage, et à ses deux fils, Carloman et Pépin, sans qu'il fût fait aucune mention du roi Thierry. Ce prince étant mort quelque temps après, Charles ne se mit point en peine de remplir le trône vacant ; suivant la politique de son père, il voulait accoutumer les Français à le regarder comme leur unique souverain, et les disposer à mettre la couronne dans sa famille. Il y eut cependant contre lui quelques conspirations tramées par d'infideles gouverneurs qui aspiraient à se rendre indé-

pendans. La plus considérable fut celle de Mauronce, gouverneur d'Avignon et de toute la Provence. Pour acquérir la souveraineté de son gouvernement, il se ligua avec les Sarrazins, et leur livra Avignon ; bientôt ils furent maîtres d'une grande partie de la Provence et du Languedoc. Mais Charles-Martel vint les en chasser ; il les vainquit de nouveau, et passa, comme un éclair, du Languedoc dans la Germanie pour dompter les Saxons qui s'étaient révoltés. Puis il retourna en Provence, où les Sarrazins étaient rentrés ; et ayant forcé Mauronce d'abandonner cette province, il la réduisit à l'obéissance. Après de si longs et de si continuels travaux, Charles-Martel put jouir du calme que ses victoires lui avaient procuré ; et la crainte qu'il avait inspirée aux ennemis du dedans et du dehors rendit la paix durable. Il en profita pour remédier aux désordres que les guerres civiles et étrangères avaient occasionés. Pendant qu'il appliquait ses soins à les réprimer, il reçut une ambassade du pape Grégoire III, qui lui demandait sa protection contre Luitprand, roi des Lombards. Charles-Martel accueillit favorablement sa demande ; mais ses promesses n'eurent

point d'effet, parce que, comme nous l'avons vu, le roi des Lombards, touché des remontrances du pape Zacharie, successeur de Grégoire III, retira ses troupes du territoire de Rome.

Charles-Martel, consumé de fatigues, se sentait dépérir, et voulant avant sa mort assurer l'état de ses enfans, il assembla les grands à Verteberie; et sans leur parler de mettre fin à l'interrègne qui durait depuis quatre ans, il partagea ses états, avec leur consentement, entre Carloman et Pépin; donna au premier l'Austrasie, la Souabe et la Thuringe; à Pépin, la Neustrie, la Bourgogne et la Provence. Grippon, troisième fils de Charles-Martel, qu'il avait eu d'une seconde femme, n'eut qu'une petite portion de son héritage. Après avoir fait ce partage, il mourut tranquillement, l'an 741, âgé d'environ cinquante ans. Il avait gouverné toute la monarchie depuis plus de vingt-six ans, et s'était immortalisé autant par ses vertus civiles que par ses grands et mémorables exploits.

Vous voyez bien, ma chère Aline, que ce Charles-Martel, digne précurseur de Charlemagne, son petit-fils, mérite votre attention; j'espère que vous ne regretterez point celle que je viens

de lui donner. Il occupe une place trop importante dans les annales de la première race, pour pouvoir se dispenser de connaître au moins une partie de ses hauts-faits.

Sa mort fut suivie de troubles, que Carloman et Pépin, par leur union et leur activité, étouffèrent dans leur naissance. Grippon, mécontent de la petite portion que son père lui avait donnée, travaillait à soulever contre les ducs de France les peuples de la Germanie, et sur-tout Odillon, duc de Bavière, dont toutes les vues tendaient à l'indépendance. Carloman et Pépin ayant levé une armée, marchèrent contre Grippon; le forcèrent bientôt à se rendre à discrétion, et l'enfermèrent dans le château de Neufchâtel, dans les Ardennes. Les ducs d'Aquitaine et de Bavière éprouvèrent peu après la force de leurs armes. Ils étaient sur les bords du Rhin lorsque Charles, fils aîné de Pépin, naquit dans le château d'Ingelheim, près de Mayence, l'an 743. Dans cette même année, ils placèrent sur le trône de Neustrie et de Bourgogne, après cinq ans d'interrègne, Childéric III, fils de Chilpéric II.

Les différentes expéditions de Carloman et de Pépin signalèrent les com-

mencemens de ce règne. Les ducs de Bavière, d'Aquitaine et de Saxe, réduits à demander la paix, et le dernier, Théodoric, duc des Saxons, forcé de se remettre entre leurs mains, fut amené en France, et les peuples subjugués reçurent la loi et la religion des vainqueurs. Au milieu de tant de gloire, Carloman conçut le dessein de se retirer du monde, et de se consacrer à Dieu. Il fit part de son projet à son frère, et lui remit ses états, après avoir glorieusement terminé la guerre contre les Allemands. Il se rendit à Rome avec un nombreux cortège de seigneurs; et s'étant fait couper les cheveux, il prit l'habit de moine, l'an 747, et bientôt après passa au Mont-Cassin pour y vivre inconnu. Pépin, duc souverain d'Austrasie et maître absolu de toute la monarchie française, n'avait plus qu'un pas à faire pour monter sur le trône où il aspirait. C'est par des vertus qu'il voulut s'en frayer le chemin; il s'appliqua plus que jamais à se faire aimer des grands et du peuple par la sagesse de son administration, par sa douceur et par son esprit de justice. Il rendit la liberté à Grippon, son frère, le logea dans son palais, lui donna des revenus suffisans pour vivre avec la dignité

convenable à sa naissance; mais ce prince, inquiet et remuant, n'usa de sa liberté que pour former de nouvelles intrigues. Il engagea dans ses intérêts plusieurs jeunes seigneurs, obtint une retraite chez les Saxons westphaliens, et alla trouver leur duc Théodoric, à qui Pépin avait rendu la liberté. Toute la Saxe prit les armes en sa faveur; et Pépin fut d'autant plus inquiet de ce soulèvement, que les jeunes seigneurs français avaient attiré à leur suite un assez grand nombre de soldats de leur nation. Cependant le courage et la fermeté de Pépin le firent triompher de toute cette ligue. La guerre fut longue, mais elle tourna toute entière à sa gloire. Lorsqu'après avoir soumis les alliés il se fut rendu maître de Grippon, au lieu de le punir, il tâcha de se l'attacher à force de bienfaits. Il lui rendit de nouveau la liberté, et lui donna la ville du Mans avec douze comtés dans le royaume de Neustrie pour les gouverner sous le titre de duc; mais insensible à un si doux traitement, cet ingrat s'évada une troisième fois, et alla se jeter entre les bras de Vaifre, duc d'Aquitaine, fils et successur d'Hunald, qui s'était retiré dans un cloître. Pépin se mit peu en peine de l'évasion de

Grippon, et jugea qu'il était temps d'exécuter le grand projet de monter sur le trône des Français. Ses victoires avaient imprimé la terreur dans l'ame de ses ennemis; sa douceur et sa modération lui avaient gagné l'amour des peuples; et il était craint du petit nombre des seigneurs qui pouvaient lui être contraires. D'ailleurs l'imbécille Childéric, à peine connu de ses sujets, était tombé dans un si grand mépris, qu'il fut facile de déterminer la nation à le déposer. Pépin convoqua dans la ville de Soissons une assemblée générale des évêques et des principaux seigneurs. Ses partisans y firent valoir ses grands services et ceux de sa famille, et proposèrent de l'élever sur un trône qu'il méritait à tant de titres, et qu'il était seul capable de soutenir contre les Sarrazins et autres ennemis de la France. Pépin parut se refuser à cette proposition, et fit insinuer qu'avant toutes choses il fallait consulter le pape Zacharie sur une affaire où il s'agissait de délier les sujets de leur serment de fidélité. On envoya au pape Burchard, évêque de Wurtsbourg, et Fulrad, abbé de Saint-Denis. Ils le trouvèrent dans les dispositions les plus favorables à Pépin, dont les secours lui

étaient nécessaires, et qui, pendant le cours de son administration, s'était montré le plus zélé défenseur de l'église et du clergé. La réponse du pape fut conforme au vœu de la nation, et l'assemblée de Soissons, appuyée de son autorité, fit unanimement proclamer Pépin. En conséquence Childéric fut déposé l'an 752, rasé et enfermé dans l'abbaye de Sithin, qui porta dans la suite le nom de Saint-Bertin. Il avait un fils nommé Thierry, qui fut aussi rasé, et qui vécut ignoré dans l'abbaye de Fontenelle en Normandie. Ainsi finit la race des Mérovingiens, après 363 ans de règne à compter depuis Pharamond, et 270 depuis Clovis Ier.

Lorsque Pépin eut été solennellement proclamé dans l'assemblée générale de Soissons, il voulut, par l'onction d'une huile sainte, effacer, s'il était possible, dans l'esprit des peuples, l'idée d'usurpation toujours odieuse, et s'attirer plus de respect et de vénération. Il est assez probable que ce conseil lui fut donné par le pape, et Pépin se fit sacrer dans l'église de Soissons par Boniface, archevêque de Mayence, dont il avait secondé de tout son pouvoir les travaux apostoliques pour la conversion des peu-

ples de la Germanie. Après son couronnement il envoya sommer le duc d'Aquitaine de lui remettre Grippon, son frère, qui continuait de travailler à lui susciter des ennemis. Sur le refus du duc, il marcha contre lui, prit plusieurs places, et mit le siége devant Narbonne. Grippon prit le parti de se retirer en Italie, auprès d'Astolphe, roi des Lombards; mais il fut arrêté au passage des Alpes par le comte de Vienne, que Pépin avait envoyé contre lui, et tué dans une bataille où il périt beaucoup de noblesse française. Pépin, à son retour, châtia les Bretons qui avaient fait une irruption sur les terres de France, et obligea leur duc à rentrer dans l'obéissance.

Cette expédition fut suivie de celle que Pépin fit en Italie contre les Lombards. Vous en avez vu le succès dans ma dernière lettre; vous savez que Pépin força Astolphe de restituer le duché de Rome et l'exarchat de Ravenne; qu'il fit don au pape, ou plutôt à l'église, de cette importante possession, et fonda ainsi la puissance temporelle des papes. J'ajouterai seulement à ce que j'ai dit sur ce sujet, que lorsque le pape Etienne passa en France sur l'invitation de Pépin, ce prince envoya au devant de lui

sur la frontière, Charles, son fils aîné, alors âgé de douze ans, et lui-même s'avança à sa rencontre jusqu'à une lieue de Ponthion en Champagne, où il devait le recevoir. Il descendit de cheval pour le saluer, sans permettre qu'il descendît lui-même, et l'accompagna en marchant à pied à côté de lui. Ils vinrent ensemble à Paris, et le pape alla prendre dans l'abbaye de Saint-Denis le logement qu'on lui avait préparé. Astolphe, alarmé de l'accueil que le pape avait reçu en France, exigea de Carloman, qui, comme nous l'avons vu, s'était retiré au Mont-Cassin, qu'il allât trouver Pépin, son frère, et fit tous ses efforts pour le détourner de porter ses armes en Italie. Les sollicitations de Carloman n'eurent aucun effet, et ce prince mourut à Vienne en Dauphiné au retour de cet infructueux voyage. Pépin assembla de grandes forces pour passer en Italie, et avant de partir il voulut recevoir une seconde fois l'onction royale par les mains du pape, et faire sacrer en même temps Bertrade sa femme, et ses deux fils, Charles et Carloman.

Nous avons vu qu'Astolphe se soumit par la crainte d'être pris d'assaut, lorsqu'il fut assiégé dans Pavie; il s'engagea

à rendre les places de l'exarchat qu'il avait encore en son pouvoir. Pépin, après en avoir fait la donation à l'église romaine, au pape et à tous ses successeurs, chargea Fulrad, abbé de Saint-Denis, de veiller à l'exécution du traité, et repassa en France avec son armée. Astolphe, vous vous en rappelez, différa de rendre les places, et pendant qu'il éludait sous divers prétextes de remplir ses engagemens, il se préparait à se mettre en état de défense contre les Français. Bientôt il entra de nouveau dans le duché de Rome, et recommença les hostilités; mais Pépin, informé de la violation du traité, repassa les Alpes. A son approche Astolphe leva le siége de Rome; et sur l'avis qu'il eut que Pépin assiégeait Pavie, la crainte de perdre ses propres états lui ouvrit les yeux. Il demanda la paix en promettant d'exécuter fidèlement le premier traité. Pépin la lui accorda; et pour le punir de son infidélité, il exigea qu'il cédât de plus Commachio et son territoire; qu'il donnât une somme d'argent pour les frais de son expédition, et se soumît à un tribut annuel de douze mille sous d'or.

Astolphe mourut, et Didier, duc de Toscane, monta sur le trône des Lom-

bards par la protection du pape Etienne. Vous avez vu qu'il ne fut pas de meilleure foi que son prédécesseur.

Pépin, après avoir réglé les affaires d'Italie, eut encore à réprimer une révolte générale de Saxons. La terreur qu'inspirèrent ses nouvelles conquêtes, porta le roi des Esclavons à se rendre tributaire de la couronne de France, et Pépin, toujours vainqueur, soumit encore une fois l'Aquitaine, qu'il finit par réunir à la France, après que le malheureux Vaifre eût été tué par ses propres soldats. Peu à près Pépin tomba dangereusement malade, et mourut à Saint-Denis, l'an 768. Il était dans la cinquantième année de son âge, dans la vingtième de son règne depuis la mort de Charles-Martel, et dans la dix-septième depuis qu'il avait été proclamé roi de France par l'assemblée de Soissons. La reine Berthe ou Bertrade sa femme, lui survécut jusqu'en 785. Elle était fille de Caribert, comte de Laon.

Charles et Carloman, qui avaient reçu l'onction des mains du pape, succédèrent à leur père sans difficulté. Carloman mourut dans la quatrième année de son règne, et ne se fit guère connaître que par sa jalousie contre son

frère, et sa facilité à écouter les conseils des courtisans corrompus, qui s'appliquèrent à entretenir la mésintelligence entre les deux souverains. Mais Charles, dit *Charlemagne*, dont le caractère présente à la fois un conquérant, un législateur, un génie vaste et sublime, capable d'embrasser tout et de suffire à tout, a laissé une réputation qu'un seul homme, parmi les héros de la France, qu'un seul homme a pu surpasser.

Charlemagne, né en 742, avait vingt-six ans à la mort de Pépin, et Carloman son frère, environ seize ou dix-sept ans. Dans le partage que leur père avait fait entr'eux de ses états, Charlemagne devait avoir tout le royaume d'Austrasie, avec la Saxe, la Bavière, la Thuringe et autres provinces au delà du Rhin; et Carloman la Bourgogne, la Provence, le Languedoc, l'Alsace et l'Allemagne. Tous deux se firent sacrer de nouveau, Charlemagne à Noyon, et Carloman à Soissons.

Hunald qui avait embrassé la vie monastique depuis plus de vingt-trois ans, était sorti de sa retraite après la mort de Vaifre son fils, dans l'intention de reprendre le gouvernement de l'Aqui-

taine, et déjà il avait soulevé une grande partie de cette province nouvellement réunie à la couronne. Charlemagne voulut étouffer cette révolte dans sa naissance, et se hâta de marcher contre Hunald. Carloman, qui d'abord avait joint son armée à celle de son frère, le quitta tout à coup, et ramena son armée dans ses états. Charlemagne, ainsi abandonné par son frère, n'en suivit pas moins son projet; et, malgré cette défection, il termina glorieusement son expédition. Il poursuivit Hunald, le fit prisonnier; mais s'étant échappé, ce prince fugitif alla d'abord à Rome, et se jeta ensuite dans les bras de Didier, roi des Lombards.

Berthe ou Bertrade, mère des deux rois, s'empressa de rétablir entr'eux la concorde et l'union, et bientôt après elle seconda le projet de la double alliance proposée par Didier. Le pape Etienne s'éleva en vain contre la proposition du roi des Lombards. Berthe la fit réussir, au moins en partie. Charlemagne fut marié à Sibile, autrement appelée Déridérate, fille de Didier; mais Carloman ne voulut point l'autre fille de ce roi, et Gisèle aima mieux se faire religieuse que d'épouser le prince des

Lombards. Par le traité que Berthe avait conclu avec Didier, il s'était engagé à restituer à l'église romaine, les places depuis si long-temps objet de discussion, et il remplit en partie ses engagemens. Cependant Charlemagne répudia au bout d'un an la princesse Sibile, sans qu'on en sache la cause ou le prétexte ; il la renvoya à son père. Didier sentit vivement cet affront, et dissimula jusqu'à ce qu'il fut en état de le venger. Carloman mourut alors, en 772, et laissa deux fils encore enfans. Charlemagne les dépouilla de l'héritage de leur père : du consentement des évêques et des grands, il s'empara de toute la monarchie. Gerberge, mère des jeunes princes, craignit que leur oncle ne les forçât à entrer dans la cléricature, et les emmena en Italie auprès du roi des Lombards. Ce prince les accueillit avec d'autant plus d'empressement, qu'il s'en promit de grands avantages pour se venger du renvoi de sa fille, et suivre avec plus d'espérance de succès, ses vues d'agrandissement en Italie. Charlemagne trop puissant pour craindre Didier, forma le projet de porter ses armes contre les Saxons que les victoires de Pépin n'avaient pu entièrement dompter.

Ces peuples toujours prêts à se révolter, pour s'affranchir du tribut qu'on leur avait imposé, venaient en dernier lieu de faire quelques courses sur les frontières de la France germanique. Charlemagne passa le Rhin, et entra dans le pays des Saxons-Westphaliens, où il mit tout à feu et à sang. Ils étaient commandés par Vitikind leur duc, aussi célèbre par sa prudence que par son courage, et infiniment zélé pour la liberté de sa patrie. Il vint à la rencontre de Charlemagne, et fut entièrement défait. Le vainqueur poursuivit les fuyards jusqu'à la forteresse d'Eresbourg, bâtie sur la cime d'une montagne près de Paderborn; là était le temple consacré au dieu Irminsul, l'objet de la vénération de tous les Saxons. L'architecture de ce temple était très-belle, et la superstition y avait accumulé une immense quantité d'offrandes en or et en argent. Charlemagne enleva en peu de jours la forteresse d'Eresbourg, pilla et démolit le temple, et s'avança jusqu'au Weser, où les Saxons vinrent implorer sa clémence. Il leur accorda la paix, quoiqu'il fût bien persuadé qu'ils ne l'observeraient pas long-temps; mais il lui était important de passer

en Italie contre le roi des Lombards.

Didier s'était de nouveau emparé de quelques places du patrimoine de saint Pierre, et avait demandé au pape Adrien, successeur d'Etienne, une entrevue sous prétexte de s'accommoder avec lui au sujet de ces places et de celles qu'il avait différé d'évacuer. Son intention était de l'amuser par de feintes promesses, pour l'amener à donner l'onction royale aux fils de Carloman, comme héritiers légitimes des états de leur père, et de susciter à Charlemagne assez d'embarras dans son royaume pour n'avoir pas à craindre qu'il vint le troubler dans ses entreprises. Il comptait aussi sur le soulèvement qu'Hunald, qui s'était réfugié à sa cour, pourrait exciter dans l'Aquitaine. Le pape parut disposé à se rendre auprès de Didier, ou à Pavie ou à Ravenne; mais il exigeait pour préliminaire qu'il rendit les places qu'il avait usurpées en dernier lieu. Didier rejeta la condition, et menaça d'employer la force des armes pour obtenir ce qu'il demandait. Le pape informa Charlemagne de ce qui se passait, et ne lui cacha pas le refus qu'il avait fait de sacrer les deux princes ses neveux. Didier partit de Pavie à la tête

de son armée, accompagné d'Adalgise son fils, de la reine Gerberge, et des deux fils de Carloman. Il avertit le pape de son approche, et se persuada que la crainte le forcerait de plier; mais le pontife persista courageusement dans sa première demande, et prit la précaution de faire venir à Rome les troupes de la Toscane, de la Campanie, de Pérouse et d'autres places; il les anima par de vives exhortations à se bien défendre, et envoya trois évêques pour déclarer à Didier qu'ils avaient ordre de fulminer contre lui et contre tous ceux qui le suivraient, une sentence d'excommunication au moment où ils entreraient dans le duché de Rome. Didier, frappé de cette déclaration, retourna sur ses pas. Cependant Charlemagne avait dépêché trois députés pour prendre connaissance de ces démêlés; car Didier l'avait fait assurer par des ambassadeurs, qu'il avait rempli tous ses engagemens, et accusait le pape de ne vouloir entendre à aucune proposition raisonnable. Les députés de Charlemagne s'étant convaincus par eux-mêmes, que l'exposé de Didier était faux sur tous les points, passèrent à Pavie en s'en retournant, et pressèrent Didier de don-

ner au pape la satisfaction qu'il avait droit d'attendre de lui. Charlemagne instruit de son refus, assembla toutes les forces de son royaume, et vint à Genève où était le rendez-vous général. Didier s'empara des défilés des Alpes pour lui en disputer le passage, mais en vain il s'y prépara. Dès que l'armée de Charlemagne se mit en mouvement, les Lombards prirent la fuite, et abandonnèrent leurs tentes et leurs équipages. L'armée française descendit dans le Piémont, et Didier, hors d'état de l'arrêter, alla s'enfermer dans Pavie. Il chargea son fils Adalgise de la défense de Vérone, et Charlemagne fit investir tout à la fois les deux places. Le siége, ou plutôt le blocus de Pavie, dura plus de huit mois, et Charlemagne ayant laissé à Bernard son oncle le commandement de son armée, voulut aller à Rome passer la fête de Pâques, et visiter le pape Adrien. Son entrée dans la capitale du monde chrétien, se fit avec une pompe religieuse. Les sénateurs et la principale noblesse vinrent d'abord au devant de lui à la distance de douze lieues. Quand il fut près de Rome, toutes les troupes sortirent à sa rencontre, suivies des enfans qu'on élevait

dans les écoles publiques, qui portaient des palmes et des branches d'olivier, et chantaient les louanges du roi. Bientôt les croix, les bannières, tout le clergé enfin vint au devant de lui. A la vue des croix, Charlemagne descendit de cheval avec tout son cortége, et alla à pied au Vatican, où le pape l'attendait dans le vestibule. Il baisa en montant, tous les degrés l'un après l'autre, et le pape et lui s'embrassèrent tendrement. Ils entrèrent ensemble dans l'église de Saint-Pierre, le roi ayant la droite; et tout le clergé chanta : *Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur.* Charlemagne passa en dévotion les trois fêtes de Pâques, et le lendemain il confirma la donation que le roi Pépin son père avait faite à l'église romaine; il y ajouta même quelques territoires. Il retourna ensuite devant Pavie. Pendant ce siége et celui de Vérone, divers détachemens s'emparèrent de la plus grande partie des places du royaume de Lombardie, au delà du Pô. Enfin, après un blocus de huit mois, la disette de vivres força Didier de se rendre à discrétion, et Charlemagne le fit conduire en France avec la reine Ausa. Il y embrassa la vie monastique dans

l'abbaye de Corbie. Après la prise de Pavie, Adalgise abandonna Vérone, et se sauva par mer à Constantinople. Il fut bien reçu par l'empereur Constantin, qui lui donna la dignité de patrice. Gerberge et les deux fils de Carloman qui s'étaient enfermés à Vérone, furent livrés à Charlemagne. Il les envoya en France, mais l'on ignore comment ils furent traités. Charlemagne fut reconnu roi des Lombards, et solennellement couronné à Monza, avec la couronne de fer, ainsi nommée, parce qu'on avait appliqué sur un cercle de fer l'or dont elle était ornée. Il permit aux Lombards de vivre selon leurs lois, et donna à son oncle Bernard le gouvernement de ce nouveau royaume d'Italie, ainsi appelé, parce qu'il comprenait, outre ce qu'avaient possédé les rois lombards, tout le reste de l'Italie, à l'exception de la Pouille, de la Calabre et de quelques autres provinces qui appartenaient encore à l'empire d'Orient. Après une si heureuse expédition, Charlemagne revint en France, où le rappelait une nouvelle révolte des Saxons. Vitikind avait engagé les quatre peuples de la Saxe à se rassembler sous ses enseignes, et à la tête d'une formidable armée, cet illustre

chef s'était emparé de deux fortes places sur l'Eider et sur l'Issel, et il avait fait de tous côtés d'horribles dégâts. L'arrivée de Charlemagne vint arrêter les succès de Vitikind, et deux campagnes réduisirent les Saxons à demander la paix. Il n'était point disposé à l'accorder, parce qu'il était persuadé que leur soumission ne tendait qu'à l'éloigner de leur pays pour se mettre en état de recommencer la guerre; mais il apprit qu'on tramait un soulèvement en Italie, et prévoyant la nécessité d'y passer pour le prévenir par sa présence, il accepta la soumission des Saxons.

Adalgise, fils de Didier, qui s'était retiré à Constantinople, avait engagé l'empereur à l'aider à rentrer dans la possession du royaume de son père. Il entretenait des intelligences avec les ducs de Spolète, de Bénévent, de Frioul et autres. Ils s'étaient engagés à le seconder, et Adalgise devait venir au printemps avec une flotte que l'empereur lui avait promise, attaquer Rome et soulever en sa faveur tous les peuples de la Lombardie. Le pape prévint Charlemagne de la conspiration qui se formait, et ce prince passa rapidement en Italie, attaqua le duc de Frioul, et

l'ayant pris, il lui fit trancher la tête. Cet exemple de rigueur dissipa la conjuration; et, après avoir établi dans les places des gouverneurs français, il revint avec la même rapidité contre les Saxons qui avaient repris les armes, aussitôt qu'ils avaient appris son passage en Italie. Dès que Charlemagne parut, ils vinrent lui demander grâce; et pour le désarmer, s'offrirent à recevoir le baptême. Charlemagne leur pardonna en cette considération, et prit un grand nombre d'otages.

Il tint à Paderborn, dont il s'était emparé, un champ de mai, c'est-à-dire, une assemblée générale des grands de son royaume. Il y appela les principaux chefs des Saxons, pour les astreindre, par de nouveaux sermens, à lui être fidèles. Tous s'y rendirent, excepté le duc Vitikind, trop fier pour se soumettre au joug de l'obéissance. Il s'était retiré auprès de Sigefroi son beau-père, roi de Danemarck, en attendant l'occasion d'exciter les Saxons à un nouveau soulèvement. Dans l'assemblée de Paterborn, Charlemagne s'occupa du gouvernement de la Saxe; il examina ses lois, retrancha celles qui avaient rapport à l'idolâtrie, en substitua de nouvelles, et

employa tous les moyens que lui suggérait son zèle, pour engager les Saxons à embrasser de bonne foi le christianisme.

Pendant qu'il s'occupait de ces soins, les gouverneurs de Sagarosse et d'Arragon vinrent le trouver à Paderborn, pour lui demander sa protection contre la tyrannie d'Abdérame, qui, comme nous l'avons vu, avait usurpé en Espagne la dignité de calife. Ils lui offrirent de le reconnaître pour leur souverain, et de lui rendre leurs hommages en qualité de vassaux. Charlemagne reçut leurs offres avec joie; outre le désir d'étendre son empire, et peut-être d'éprouver ses forces contre les Sarrazins, il envisageait dans ces nouvelles conquêtes, le soulagement qu'elles le mettraient en état de procurer aux chrétiens dans ces provinces. Le printemps suivant, il vint faire le siége de Pampelune, s'en rendit maître, et le gouverneur d'Arragon lui remit toutes les places qu'il avait sous sa puissance. Charlemagne s'avança jusqu'à Sarragose, où il fut joint par l'armée qui était entrée par la Catalogne, et avait reçu des habitans de Girone et de Barcelone le serment de fidélité. Charlemagne avait rempli son objet,

s'était assuré, en prenant des otages, la possession de cette partie de l'Espagne qui est entre les Pyrénées et la rivière d'Ebre. Il apprit que Vitikind était entré en Saxe, et sollicitait les peuples à recouvrer leur liberté. Cette nouvelle l'obligea de ramener son armée en France, et lorsqu'elle fut engagée dans la vallée de Roncevaux, les Gascons, habitans des Pyrénées, attaquèrent son arrière-garde, en taillèrent une partie en pièces, et pillèrent tous les épuipages. Cette défaite coûta à Charlemagne plusieurs de ses principaux officiers, entre autres Egart, grand maître de sa maison; Anselme, comte du palais, et Roland son neveu, gouverneur des côtes maritimes de la Bretagne, si célèbre dans les romans espagnols, français et italiens.

C'est au retour de l'expédition d'Espagne que Charlemagne convoqua une assemblée d'évêques, d'abbés et de seigneurs, pour faire des réglemens, connus sous le nom de *capitulaires*, concernant la discipline ecclésiastique et civile.

Le projet de mariage entre Rotrude et Constantin-Porphyrogenète eut lieu quelque temps après; nous avons vu,

dans l'histoire de l'empire, qu'Irène, qui avait vivement désiré cette alliance, la rompit tout à coup ; ce qui peut paraître étonnant, c'est que Charlemagne ne s'offensa pas de la rupture. Mais il était alors fort occupé à soumettre le duc de Bavière, et à prévenir les effets des intrigues de Vitikind, qui lui donnait peu de relâche. Les courses et les expéditions continuelles de Charlemagne ne lui faisaient point négliger les soins intérieurs de son royaume ; et il jugea qu'il ne pouvait rien faire de plus utile, que de travailler à en bannir l'ignorance et la barbarie, en inspirant à ses sujets le goût qu'il avait lui-même pour les sciences et les beaux-arts. Il fit venir d'Ecosse et d'Irlande quelques moines versés dans la littérature sacrée et profane ; entre autres, le célèbre Alcuin, dont il se fit honneur d'être disciple, et qui lui fut d'un grand secours pour exécuter le dessein de faire fleurir les lettres en France. Il avait pris à Pavie des leçons de Pierre-de-Pise sur la grammaire, c'est-à-dire, sur toutes les parties des humanités ; et par les conseils d'Alcuin, il établit dans son palais une espèce d'académie, où il ne dédaigna pas d'être associé. On y admit tous ceux qui se distinguaient par

leur esprit et par leur savoir ; ils prirent entr'eux des noms savans : Alcuin, celui de *Flaccus*, surnom d'Horace ; Angilbert, jeune seigneur de la cour, celui d'*Homère ;* Charlemagne, celui de *David*, et ainsi des autres. Les courtisans, à l'exemple du roi, s'adonnèrent à l'étude ; les princesses, ses filles, en firent de même, et contribuèrent à répandre dans tout le royaume le goût de l'instruction. Charlemagne le facilita en établissant des écoles publiques dans plusieurs villes. Il ordonna de plus, dans un de ses capitulaires, que les monastères et les maisons épiscopales seraient ouverts aux enfans pour y faire leurs premières études, et il exhorta les ecclésiastiques et les moines à l'étude de l'Ecriture sainte. Tels étaient les délassemens de Charlemagne dans les intervalles que lui laissaient ses travaux guerriers. Ils produisirent une subite révolution dans les esprits ; la protection dont Charlemagne honora les talens, les tira du chaos où, depuis le commencement de la monarchie, ils étaient ensevelis : par ses soins, la face de la France fut changée. On donne à ce prince un rang distingué parmi les écrivains qui parurent sous son règne. On lui attribue de

curieuses observations astronomiques ; et plusieurs lettres en prose et en vers, outre divers fragmens qui parurent dans les ouvrages d'Alcuin.

Vous êtes peut-être ennuyée, ma chère Aline, des guerres continuelles contre les Saxons ; vous vous lassez de m'entendre parler de ces peuples, cependant j'abrège le plus qu'il m'est possible ce qui leur est relatif. Charlemagne n'avait fait jusque-là que de vains efforts pour dompter la férocité des Saxons. Ces peuples, toujours battus, n'imploraient la clémence du vainqueur que pour avoir le temps de se préparer à une nouvelle guerre. Charlemagne résolut de les mettre hors d'état de continuer de l'inquiéter par leurs soulèvemens. Il entra en Saxe avec son armée ; et campé sur les bords de la Lippe, il convoqua une assemblée générale, où il appela les chefs des Saxons. Sigefroi, roi de Danemarck, et le cagan des Avares lui envoyèrent des ambassadeurs pour lui demander la paix et son amitié. Malgré les mesures que le prince avait prises dans cette assemblée solennelle pour contenir les Saxons, ils se réunirent encore, et battirent trois généraux français. C'est alors que Charlemagne réunit toutes ses forces pour

tirer vengeance de leur perfidie : marchant en personne, il réduisit bientôt l'armée victorieuse à mettre bas les armes ; les chefs pour obtenir grâce s'étant rendus auprès de lui, rejetèrent leur rebellion sur Vitikind ; et sur la demande de le livrer, ils dirent qu'il s'était de nouveau réfugié en Danemarck. Charlemagne, peu satisfait de cette excuse, voulut, par un châtiment exemplaire, les forcer à une soumission qu'il n'avait pu obtenir par sa facilité à pardonner. Il fit choisir dans leur armée quatre mille cinq cents hommes qui furent jugés les plus coupables, et leur fit trancher la tête en pleine campagne, près de Verden. Il vint ensuite passer l'hiver à Thionville, et y perdit la reine Hildegarde, qui n'avait encore que vingt-six ans, et qui, par ses vertus, s'était fait également aimer et respecter du roi et de toute la nation. La reine Berthe, mère de Charlemagne, mourut quelques mois après ; et dans la même année, il épousa Fastrade, fille du comte Raoul, d'une des premières maisons de Franconie.

La consternation que répandit parmi les Saxons le massacre de Verden, se tourna bientôt en fureur. Vitikind et son frère, nommé Albion, parcoururent

pendant l'hiver les disvers cantons de la Saxe, et en soulevèrent tous les peuples, depuis la frontière de la France germanique jusqu'aux extrémités du Nord. Charlemagne les défit en trois batailles sanglantes, et ses détachemens désolèrent tellement toute la Saxe, que Vitikind et Albion, réduits à l'extrémité, prirent enfin le parti de se soumettre. Ils furent bien traités par Charlemagne : ce prince, qui avait commencé par donner des otages pour sûreté de leurs personnes, les détermina à se faire instruire et à recevoir le baptême. Leur conversion fut sincère, et elle entraîna celle d'un grand nombre de Saxons. Ils persévérèrent jusqu'à la fin dans la fidélité qu'ils avaient promise au roi ; et les peuples, à leur exemple, demeurèrent quelques années en paix.

On découvrit alors une conjuration qu'avaient tramée dans la Germanie quelques seigneurs mécontens de la reine Fastrade, qui abusait de l'empire qu'elle avait pris sur Charlemagne, pour les traiter avec une excessive dureté. On se saisit des coupables ; mais Charlemagne ne voulut pas les punir autrement que par l'exil ou par la perte de la vue. Dans le même temps il envoya une armée

contre le comte de Bretagne, et le força de lui prêter un nouveau serment de fidélité. Tout paraissait tranquille dans ses vastes états, à l'exception de l'Italie, où Arigise, duc de Bénévent, prince inquiet et ambitieux, travaillait à se soustraire à l'obéissance de Charlemagne. Ce duc avait d'ailleurs épousé une fille de Didier, qui l'excitait à s'unir à son frère Adalgise et au duc de Bavière, autre gendre de Didier. Charlemagne, informé de ces intrigues, passa une quatrième fois en Italie avec de grandes forces, et rompit toutes les mesures d'Arigise. Ce prince, trop faible pour lui résister, fut bientôt réduit à implorer sa clémence; et trop heureux de conserver ses états en reconnaissant Pépin, fils de Charlemagne, pour son souverain, il se soumit à un tribut, et donna douze otages, parmi lesquels étaient ses deux fils, pour gage de sa fidélité.

Adalgise, qui s'était rendu en Sicile avec le titre de patrice, continuait de faire secrètement, de concert avec le duc de Bavière, ses préparatifs pour une invasion en Italie; le duc de Bénévent, malgré son traité, devait la faciliter; mais sa mort vint encore une fois déconcerter ses projets. Les peuples de

Bénévent supplièrent Charlemagne de leur renvoyer Grimoald, fils du duc défunt. Le pape Adrien voulut détourner le roi de France de céder à cette prière; mais ce prince craignit de les porter par un refus à s'unir aux impériaux; et renvoya Grimoald, qu'il fit déclarer duc de Bénévent. Ce jeune prince avait eu l'adresse de faire sa cour à Charlemagne; il crut pouvoir compter sur sa fidélité. En effet, à son retour en Italie, Grimoald parut même s'attacher à établir dans ses états les usages des Français; et lorsque les impériaux, commandés par Adalgise, entrèrent dans le duché de Bénévent, Grimoald, fidèle à ses engagemens, s'unit au général français pour les repousser. Les impériaux furent mis en déroute; on en tua peu, mais on fit beaucoup de prisonniers, et l'on enleva un riche butin. Selon Théophane, Adalgise perdit la vie dans ce combat: tous les autres historiens assurent qu'il s'enfuit à Constantinople, où il vécut dans l'obscurité jusqu'à une extrême vieillesse..

Dans l'assemblée générale du mois de mai, que Charlemagne tenait à Ingelheim, il y appela, entre les seigneurs français, ceux de Saxe, de Bavière et de

Lombardie. Tassillon, duc de Bavière, pour ne point se rendre suspect, n'osa s'excuser de s'y trouver ; il se persuadait que Charlemagne ignorait ses intrigues, et s'aperçut du contraire. On l'accusa dans l'assemblée, on fournit de telles preuves contre lui, qu'il ne put désavouer son crime ; et par le jugement de l'assemblée générale, il fut condamné à perdre la tête, comme coupable de félonie ; mais Charlemagne ne voulut point verser le sang d'un prince, qui était son cousin germain ; il commua la peine en celle d'être relégué dans un monastère : on fit le même traitement à son fils, nommé Théodon.

De nouvelles victoires de Charlemagne sur les Wilses, peuple sauvage et nombreux qui habitait sur les côtes de la mer Baltique, entre l'Elbe et l'Eider, et qui faisait partie des anciens Esclavons ; de nouvelles victoires sur ce peuple, et ensuite sur les Huns-Avares, mirent le comble à la gloire du monarque français. Mais la conspiration que Pépin, son fils naturel, forma contre lui, vint troubler sa tranquillité. Quelques-uns prétendent que Pépin était fils d'une femme légitime, nommée Imiltrude ; mais le plus grand nombre des historiens

ne lui donne que le titre de concubine. Ce qui paraît constant, c'est que ce prince, jaloux des trois fils de la reine Hildegarde, Charles, Carloman et Louis, conçut l'horrible dessein de se défaire de son père et de ses frères pour monter sur le trône des Français. Sa fureur avait été excitée par le partage que Charlemagne venait de faire en faveur des fils de la reine; Pépin, privé d'apanage, mit dans son parti les seigneurs qui avaient à se plaindre de Fastrade, et le crime, l'exécrable parricide eût été exécuté, sans un moine qui découvrit le complot, et en instruisit Charlemagne. J'ai déjà dit que ce monarque fit grâce, ou du moins adoucit la peine prononcée contre les complices de Pépin. Il ne fut pas moins indulgent envers ce fils coupable, et se contenta de le reléguer dans le monastère de Pruyen, dans l'évêché de Trèves.

C'est probablement pour effacer en quelque sorte le souvenir de ce fils ingrat, que Charlemagne fit prendre à Carloman le nom de Pépin, sous lequel il fut connu dans le royaume d'Italie, qui devint son apanage. Charles, l'aîné des princes, héritier présomptif de la couronne de France, avait été pourvu

du duché du Maine. Ses cadets furent rois avant lui ; Louis reçut le royaume d'Aquitaine en même temps que l'Italie fut donnée à Carloman. Ces deux princes unirent leurs forces contre les Bénéventins, qu'ils obligèrent de rentrer sous le joug dont ils avaient encore une fois essayé de s'affranchir. Le roi d'Aquitaine marcha ensuite contre les Maures, et le roi d'Italie ne tarda point à entrer dans le pays des Huns, que Charlemagne voulait soumettre à son empire. Ses généraux avaient commencé la guerre, son fils eut la gloire de la terminer : il acheva de soumettre toute la nation au joug des Français. Les soldats revinrent chargés de richesses, et Pépin se rendit à Aix-la-Chapelle, auprès de Charlemagne, qu'il trouva occupé à bâtir une superbe église, sous l'invocation de la Sainte-Vierge, et un magnifique palais, qu'il nomma Latran.

Vous dire qu'on bâtissait alors cette église, ou chapelle, dont le nom fut joint à celui de la ville, c'est bien vous annoncer, ma chère Aline, que cette capitale n'avait point encore l'importance qu'elle obtint depuis. Le temps approchait où Charlemagne allait prendre le titre d'empereur ; la terreur de ses armes

se répandait de plus en plus ; ses fils secondaient sa valeur ; Pépin venait, comme nous l'avons vu, de se distinguer contre les Huns ; le roi d'Aquitaine combattait contre les Maures ; et bientôt il envoya à son père l'émir Zado, qui vint lui rendre ses hommages à Aix-la-Chapelle, et se déclarer son vassal. Charles, pendant ce temps, faisait la guerre aux Saxons, plus obstinés que jamais, toujours disposés, malgré leurs défaites continuelles, à se soustraire à la domination française. C'est vers ce temps, en 798, que l'impératrice Irène, pour se maintenir sur le trône impérial, fit proposer à Charlemagne de l'épouser. Ce prince accepta la proposition ; mais Irène fut déposée au moment où les ambassadeurs de France arrivèrent à Constantinople.

Un attentat contre le pape Léon III, successeur d'Adrien, donna occasion à ce souverain pontife de venir, comme Etienne, chercher un asile auprès du fils aîné de l'église. Deux prêtres, dont l'un était neveu du pape défunt, avaient entrepris de faire assassiner Léon ; il fut laissé pour mort, et enfermé dans un monastère, dont ses partisans, secondés par le duc de Spolette, le tirèrent et le mirent en état d'aller demander justice

à Charlemagne. Ce prince le reçut avec de grandes marques de vénération, et donna ses ordres pour le faire ramener à Rome en toute sûreté. Il le fit accompagner d'évêques et de comtes, qu'il chargea d'instruire le procès des meurtriers. Charlemagne résolut bientôt de passer en Italie pour juger lui-même les coupables, et réduire en même temps Grimoald, duc de Bénévent, qui, marchant sur les traces de son père, travaillait à secouer le joug de la dépendance.

Le jugement des meurtriers n'était pas douteux, quoiqu'ils eussent entrepris d'accuser le pape de divers griefs, pour justifier ou du moins excuser l'attentat commis contre sa personne; leur condamnation ne pouvait souffrir de difficulté. Mais le souverain pontife prouva sa clémence en priant Charlemagne d'accorder la vie aux deux prêtres, Pascal et Campul, qui avaient tramé le complot, et ce prince commua la peine de mort en un bannissement perpétuel.

Le jour de Noël arriva, et Charlemagne se rendit à l'église de Saint-Pierre pour y entendre la messe que le pape, suivant l'usage, célébra pontificalement. Pendant que ce prince était debout et

incliné devant l'autel pour prier, le pape s'approcha de lui, et lui mit sur la tête la couronne impériale. Le peuple de Rome, qui sans doute avait été prévenu, s'écria : *A Charles-Auguste couronné de la main de Dieu, grand et pacifique empereur des Romains, vie et victoire.* Ce qui fut répété jusqu'à trois fois. Eginard, secrétaire de Charlemagne, assure que ce prince ne se doutait point du dessein du pape et du peuple romain, mais cela n'est pas probable, et Charlemagne aimait trop la gloire pour refuser une telle offre. On lui donna dès-lors le titre d'empereur, au lieu de celui de patrice de Romains. Ainsi l'empire romain, détruit sous Augustule, en 476, par Odoacre, roi des Hérules, fut renouvelé, l'an 800, en faveur de Charlemagne et de ses descendans.

Cette époque importante pour la gloire de la France, le rétablissement de l'*empire d'Occident*, mérite bien de nous arrêter ; et mon Aline, sensible à l'honneur de sa patrie, ne se plaindra pas sans doute de ce que cette lettre excède les bornes ordinaires.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME.

LETTRE XXII. — Coup-d'œil général sur les peuples dévastateurs de l'empire. — Origine des Goths, Scythes, Tartares et Germains. — Aperçu sur l'histoire des Ostrogoths, Huns, Gépides, Suèves, Vandales, Allemands, Bourguignons et Francs, jusqu'à l'époque de la conversion de Clovis. *Page* 1

LETTRE XXIII. — Premières notions sur les Bretons. — Aperçu de l'histoire de ces peuples jusqu'à l'établissement de l'Heptarchie saxonne. — Suite de l'histoire de l'empire d'Orient, depuis qu'il prit le nom d'*Empire Grec*, jusqu'à la conquête de l'Italie par Théodoric, roi des Ostrogoths. — Rétablissement de Zénon, et commencement du règne d'Anastase. 38

LETTRE XXIV. — Suite du règne d'Anastase. — Tableau de ceux de Justin et de Justinien, jusqu'au moment où Vitigès fut détrôné et amené à Constantinople. — Esquisse rapide sur l'histoire du royaume des Vandales en Afrique, depuis sa fondation jusqu'à sa destruction. — Aperçu sur celui des Ostrogoths en Italie, depuis Théodoric jusqu'à l'élection d'Ildibald. 70

LETTRE XXV. — Continuation et fin du règne de Justinien. — Justin II, Tibère et Maurice. — Aperçu de l'histoire des Lombards jusqu'à la fin du sixième siècle. *Page* 113

LETTRE XXVI. — Rois de France pendant le sixième siècle.—Partage de la monarchie entre les quatre fils de Clovis : Théodorie, roi de Metz; Clodomir, roi d'Orléans; Clotaire, roi de Soissons, et Childebert, roi de Paris. — Théodebert, Théodebalde, Caribert, Gontran, Sigebert et Chilperic. 150

LETTRE XXVII. —Histoire d'Angleterre pendant le sixième siècle. — Etablissement de l'heptarchie. — Aperçu sur ces sept royaumes et sur leurs divers souverains dans cette même période. — Continuation de l'histoire de l'empire grec. —Règnes de Phocas et d'Héraclius. —Ravages des Sarrazins.—Anéantissement de l'empire des Perses. 205

LETTRE XXVIII. — Histoire de la religion de Mahomet. — Retour sur les Arabes. — Coup-d'œil général sur cette nation, et plus particulièrement sur la tribu du prophète. — Précis de son histoire et des établissemens de ses successeurs, jusqu'à la fin du règne d'Omar. 232

LETTRE XXIX. — Empire grec pendant le septième siècle. — Règnes de Constant II, Constantin-Pogonat, Justinien II, Léonce et Tibère III. — Précis de l'histoire des Lombards. — Progrès et revers des Sarrazins pendant la durée de ce siècle. 262

LETTRE XXX. — Rois de France pendant le septième siècle : Clotaire II, Théodebert, Théodoric, Dagobert I, Caribert, Sigibert, Clovis II,